This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

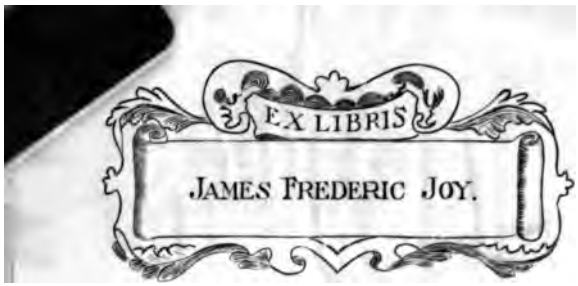
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

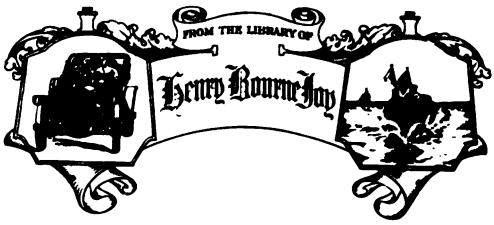
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Storage
848
C91
1779
v.8


EX LIBRIS
JAMES FREDERIC JOY.


FROM THE LIBRARY OF
Henry Bourne Joy

STOR
848
C91
1779
v. 8

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

MONSIEUR

DE CRÉBILLON, FILS.

Nouvelle Édition revue & corrigée.

TOME HUITIEME.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXIX.

LETTRES

DE

LA MARQUISE

DE M***.

AU

COMTE DE R***.

Par M. DE CRÉBILLON, Fils.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.

vous en envoye que ce que j'ai cru digne d'être lu ; & dans plus de cinq cents qui me ſont tombées entre les mains, je n'en ai réſervé que ſoixante-dix ; ce n'eſt pas que les autres fuſſent plus mauvaiſes ; mais les amants s'écrivent ſouvent des choſes qui ne peuvent intéreſſer qu'eux-mêmes. D'ailleurs, il y en avoit qui m'ont révoltée par la trop grande paſſion : il m'a paru ridicule qu'on pût avoir tant de foible pour un homme. J'en ai retranché auſſi pluſieurs autres par des raiſons de bienſéance & de ménagement. J'ai tâché cependant de ne pas déranger abſolument l'ordre dans lequel elles étoient écrites ; mais malgré mes ſoins, vous en trouverez quelquefois la ſuite interrompue. Quand vous ſerez de retour ici, vous jugerez par vous-même ſi j'ai bien fait de ne les pas donner toutes. Je ne crois pas cependant que vous me condamniez ; quelque bien que des Lettres amoureuſes ſoyent écrites, les mêmes termes y ſont ſouvent employés, les mêmes ſituations reviennent ; c'eſt toujours le même objet préſent aux yeux du Lecteur : brouilleries, raccommodements, caprices, fureurs, larmes, joie, jalouſie, craintes, déſeſ-

que vous me faites de me choiſir pour la remplacer dans votre cœur. Mais penſez-vous que je fiſſe mon bonheur de vous être toujours fidelle? Je ſuis trop défiante pour le faire, & je craindrois avec raiſons que, trahi par une femme, vous ne fuſſiez occupé avec une autre que du deſir de prendre votre revanche. Cela veut dire que je ne ſongerois qu'à vous prévenir; & j'entrevois que nous formerions un commerce où la confiance ne ſeroit pas trop établie. Je ne trouve pas d'ailleurs que la conſtance ſoit un plaiſir ſi vif qu'il puiſſe tenir lieu de tous ceux qu'il empêche de prendre. Vous êtes gênants, vous autres hommes! vous voulez qu'on ne ſoit jamais rempli que de vous; un moment de diſtraction ſur un autre objet vous paroît un crime: & en effet, vous êtes ſi tendres, ſi fideles, qu'il n'eſt pas étonnant que vous exigiez toutes les attentions d'une femme. Je ne me ſens pas capable d'une ſi grande réflexion: je n'aurois pas pour votre mérite tous les égards qu'il faudroit: vous me trouveriez diſſipée, folle, badine; vous ne m'aimeriez pas long-temps, & je ſerois peut-être aſſez ſotte pour en être fâchée. Peut-être auſſi l'amour m'ôteroit

ma gaieté : car pour ſa dignité, il faut qu'il ſoit triſte ; du moins vous le commencez d'une façon lamentable, & je ſerois obligée de prendre votre ton. On peut ſe diſpenſer d'aimer un mari ; mais un amant, cela devient grave. Il faut ſe conformer à ſes caprices, être fâchée quand il l'eſt, ne rire que quand il le veut, n'oſer regarder perſonne ; & je vous avertis que je ſuis grande lorgneuſe, que j'ai des fantaiſies, que je hais la contrainte, & que mon mari me laiſſe fort libre. C'eſt un fâcheux article que celui-là pour un amant ; il n'a point à eſpérer ce deſir de tromperie & de curioſité que la gêne inſpire. Voilà, comme vous voyez, de fortes raiſons contre les vôtres ; mais il ne m'en falloit pas tant : deux mots font la valeur de tout ce que je vous écris ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils ne me coûteront rien à dire : *je ne veux point aimer.* C'étoit même l'unique réponſe qu'il dût y avoir à votre Lettre ; mais je n'avois rien à faire quand je l'ai reçue, & je me ſuis amuſée à vous écrire. Adieu, Monſieur : je ne vais point aujourd'hui à l'Opéra, je reſte chez moi, je ſuis malade, & je ne vois perſonne ; je me ſens même tant de

goût pour la ſolitude, que je ne ſais pas encore quand l'envie de reparoître me prendra. J'avoue que pour un cœur auſſi bien enflammé que le vôtre, l'abſence doit être un ſupplice bien rigoureux ; mais ſi je ne débutois pas avec vous par quelque cruauté, le commencement de notre commerce auroit quelque choſe de trop languiſſant. A propos, vous me priez de vous dire ſi vous devez eſpérer ; je me ſuis conſultée ; je crois que non.

LETTRE II.

OUI, Monſieur le Comte, mon mari eſt un ſcélérat, un perfide, un infidele : tout cela eſt vrai ; j'entre, on ne peut pas mieux, dans vos raiſons ; je devrois me venger, mais je ne ſuis pas ſujette à la rancune : je n'ai, je vous jure, aucun beſoin de conſolation. Je pardonne généreuſement à mon ingrat ſon libertinage ; & ſi je ſuis fâchée de quelque choſe, c'eſt que vous y preniez tant d'intérêt. Vous êtes trop touché des peines d'autrui, & je vous plains, ſi vous êtes auſſi ſenſible aux

afflictions de vos autres amis, que vous paroiſſez l'être aux miennes. Je dis aux miennes, pour vous faire plaiſir; car vous voulez abſolument que je ſois affligée. Vous concluez de-là que pour diſſiper ma douleur, je ne puis mieux faire que de rendre à mon mari les tourments qu'il me cauſe: je le connois, il eſt Philoſophe, rien ne l'inquiete; & j'aurois le malheur, après m'être miſe en fraix pour le punir, de le voir inſenſible à la correction. Il eſt des naturels pervers qu'on ne redreſſe pas; le ſien eſt de ce nombre; laiſſons-le donc s'égarer: le temps & la raiſon le rameneront vers moi plutôt que nous ne penſons. Il y a dans la vie des moments d'inaction qu'il faut, malgré ſoi, donner à ſa femme. Le pauvre homme! je le plaindrois bien s'il falloit qu'occupé ſans ceſſe à me plaindre, il n'eût pour toute reſſource que le triſte badinage de l'amour conjugal; je ne ſuis point aſſez injuſte pour l'exiger. Vous attribuerez peut-être à quelque inclination ſecrete, l'indifférence où je parois être pour mon mari; vous vous trompez; il m'a dégoûtée d'aimer les hommes. Je ne les hais cependant pas; leur ridicule m'amuſe; ſans celui que vous vous donnez, de

vouloir m'aimer malgré moi, vous ne me paroîtriez pas ſi divertiſſant : n'allez pas, au moins, me gronder de ce que je vous dis, il eſt glorieux d'amuſer ce qu'on aime. Au reſte, je ſuis fâchée qu'avec le mérite que vous avez, vous perdiez auprès d'une ingrate telle que moi, un temps que beaucoup d'aimables femmes, que je connois, rempliroient, ſans doute, plus agréablement. Vous en trouverez mille qui ne ſavent que faire, & qui feront charmées de votre perſonne : car quoique je ne vous aime point, je ne laiſſe pas de vous trouver du mérite ; & ſi j'étois moins occupée, il ne me déplairoit pas de vous entendre ſoupirer auprès de moi ; mais j'ai un foible fort ſingulier : mon mari m'amuſe ; quand il n'a pas le temps ou le moyen de me faire des infidélités, il me raconte celles qu'il m'a faites, & me déſigne celles qu'il pourra me faire : cela me divertit plus que tous les diſcours doucereux que vous compoſez, vous autres amants. Mais, pour venir au but principal de votre Lettre, vous me croyez fâchée contre vous : je ne ſais pas ſur quoi vous l'imaginez ; je n'ai aucune raiſon de vous vouloir du mal :

vous êtes galant homme, poli, prévenant, séduisant même, si l'on n'y prenoit pas garde. Vous me contez fleurette; cela ne laisse pas de me divertir, attendu que le peu d'habitude où je suis d'en entendre, empêche qu'elles ne m'endorment. Sans vous encore, je ne saurois pas affirmativement que je suis jolie; je ne l'avois vu que dans les yeux de ma belle-sœur; car elle est de mauvaise humeur quand elle me regarde: mais ce n'en étoit pas assez pour m'assurer de mes charmes; & je crois qu'en pareil cas, le suffrage d'un homme fait comme vous, vaut bien la jalousie d'une femme. Vous voyez, par l'aveu que je fais de toutes les obligations que je vous ai, combien j'ai envie d'être reconnoissante. Adieu, Monsieur; un autre que vous n'en voudroit pas d'autre preuve que la peine que je prends de vous écrire: mais vous êtes difficile à contenter. Je veux bien encore vous dire que je vais ce soir chez Madame de ***; je vous ordonne de vous y trouver: vous devez être bien content de moi. Un rendez-vous!

LETTRE III.

LA jalouſie que vous avez conçue de mon mari me paroît rare, & j'aime bien à avoir un amant ſi ſingulier. Hier devant vous il m'embraſſe, je lui dis des douceurs, je lui témoigne enfin l'amour le plus violent; vous m'avez même entendu ſoupirer: je m'étonne que votre imagination ait tant travaillé ſur ce ſoupir; il me ſemble qu'il n'étoit point équivoque; cependant il a troublé votre repos. Vous m'accuſez d'être la plus dangereuſe coquette du monde; vous dites encore que je pouſſe cela juſques à aimer mon mari; je voudrois bien ſavoir d'où naiſſent ces beaux diſcours, & quel droit vous avez de les tenir? Ce n'eſt pas ſeulement contre le Marquis que votre colere éclate, je ſais que R*** a perdu vos bonnes graces, parce que, de ſon chef, il a fait des vers pour moi, & que peut-être ils valent mieux que ceux que vous m'adreſſez. Mais mettez-vous à ma place: eſt-ce ma faute à moi, s'il m'appelle Célimene? Vous me traitez d'ingrate! je ne ſais pas

quelle preuve d'ingratitude je puis vous avoir donnée. Eſt-ce parce que vous me dites que je ſuis belle, & que je ne réponds pas à cela comme vous le voudriez ? Le plaiſir que vous prenez à me le dire, n'eſt-il pas pour vous une aſſez grande récompenſe ? Si j'aimois tous ceux qui me content ces ſornettes, vous me trouveriez bientôt trop reconnoiſſante. Ne devriez-vous pas être content de la bonté avec laquelle j'écoute les choſes que je ne voudrois jamais entendre d'un autre ? Comptez-vous donc pour rien la peine que je prends de vous écrire ? Penſez-vous qu'il ſoit bien à moi de le faire ? Quoique mon intention ſoit bonne, on en jugeroit tout autrement dans le monde ; & en effet, que ne ſeroit-on pas en droit d'en penſer ? Vous me dites que vous m'aimez, vous me l'écrivez, & j'entretiens avec vous un commerce de Lettres, qui, tout innocent qu'il eſt de mon côté, qu'il me paroît l'être, que je ſouhaite même qu'il ſoit, eſt peut-être un crime pour moi. Cette idée m'attriſte : croyez-moi, finiſſons ce badinage, il m'ennuye. Devenez mon ami, ſi cela ſe peut ; mais ne vous obſtinez pas à vouloir être mon amant. Attachez-vous à quelqu'un qui

connoiſſe mieux que moi le prix de votre cœur ; je le crois très-fidele, très-conſtant, fort capable d'un attachement reſpectueux : ce ſont des qualités charmantes, & je ſuis bien fâchée de ne ſavoir qu'en faire. Si ce n'étoit aux dépens de ma tranquillité, je ſerois charmée de vous rendre heureux ; mais vous êtes trop généreux pour vouloir qu'il m'en coûtât tant. Pour votre repos & pour le mien, défaites-vous de cette fantaiſie. Je vous ai vu touché de ma froideur, & il me ſemble que je vous plaignois : je ne veux point aſſujettir mon cœur à ces mouvements-là ; mon devoir & même mon inclination me déterminent à ne pas ſouffrir vos pourſuites ; ainſi trouvez bon que je refuſe toutes les Lettres qui viendront de votre part, ou que je les envoye à mon mari. Vous m'aimerez tant que vous voudrez, je ne m'en appercevrai plus ; je craindrois que de s'inquiéter de vos ſentiments, ce ne fût en quelque façon y prendre part, & je ne le dois, ni ne le veux.

LETTRE IV.

Vous avez tort de croire que je fuſſe hier chez moi, quand vous y êtes venu, & que j'euſſe des raiſons ſecrettes pour deſirer qu'il n'y entrât perſonne. Quand il ſeroit vrai que je m'y fuſſe renfermée, & comme vous le ſuppoſez, avec un homme aimé, je ne vois pas quel compte j'aurois à vous rendre de mes ſentiments, quels éclairciſſements vous pourriez exiger. Si vous êtes malheureux auprès de moi par ma froideur naturelle, ou parce que mon cœur eſt prévenu pour un autre, c'eſt ce que je ne vous dirai point : la ſeule choſe dont je puiſſe vous aſſurer, c'eſt que je ne vous aime pas, & que ſans doute je ne vous aimerai jamais. Le Chevalier de N***, que votre jalouſie a pris pour objet, n'eſt pas plus favoriſé que vous, & vous ſavez en conſcience s'il y a dans le traitement que je vous fais de quoi flatter l'amour-propre : ce n'eſt pas qu'il n'ait du mérite; mais il ne m'a peut-être jamais dit à ma fantaiſie qu'il m'aime, peut-être

auſſi n'y a-t-il jamais penſé. Vous pouvez choiſir des deux. Au reſte, je ne ſuis point ſurpriſe que vous croyez que je m'étois hier renfermée avec lui. Il vous eſt plus commode de penſer mal de moi que de vous. Je vous rends toute la juſtice que vous méritez; vous êtes un des plus aimables hommes du monde. Il y a quelque temps que vous me dites que vous m'aimez, & je réſiſte à vos ſoins; vous avez raiſon, cela n'eſt pas naturel, & il faut que je ſois épriſe pour un autre d'un violent amour, pour retarder ſi long-temps ma défaite. Mais heureuſement, nous ne ſommes point conſtantes; je ceſſerai d'aimer le Chevalier; vos charmes me détermineront plus promptement à l'abandonner; il ſeroit trop étonnant que vous perdiſſiez vos ſoupirs; vous ne l'avez pas mérité. Accoutumé à être prévenu, vous avez bien voulu me prévenir; vous m'avez épargné des démarches déshonorantes; vous m'avez trouvé pareſſeuſe à louer vos yeux, & vous avez daigné me dire que je les avois beaux : vous avez renoncé pour moi à toutes les perſonnes qui prenoient intérêt à vous; ſeroit-il poſſible qu'une ſi grande preuve d'attachement demeurât ſans reconnoiſſan-

ce ? Mais pourquoi veux-je vous raſſurer ? Vous vous connoiſſez trop bien pour ne pas croire ma froideur affectée ; je ne veux que vous éprouver, & par un peu de réſiſtance, vous rendre ma conquête plus agréable. Je parois plus difficile qu'une autre à perſuader ; mais au fond, vous ne m'en tromperez pas moins. Vous devriez être charmé de ma façon de penſer ; elle eſt nouvelle pour vous, & je ſuis ſûre que vous m'en trouvez plus aimable. Les inconſtants ſeroient trop malheureux, ſi toutes les femmes ſe reſſembloient ; ce n'eſt pas que je veuille penſer que vous ne ſoyez capable d'aimer véritablement ; je ne vous reproche rien, & je ſuis perſuadée que ſi pluſieurs femmes dans le monde ſe plaignent de votre légéreté, c'eſt moins votre faute que la leur. Vous vous êtes lié avec elles plus par leur choix que par le vôtre, & leurs bontés précipitées ne vous laiſſant pas le temps d'être amoureux, il n'eſt pas étrange que vous ne le ſoyez pas devenu. Vous voyez, Monſieur, que je ſuis plus généreuſe que vous ; vous m'accuſez d'aimer le Chelier, de le favoriſer, & je vous juſtifie ſur les bruits ridicules qui courent de vous dans le monde. Douterez-vous

après cela de mon aveuglement? & puis-je mieux vous prouver combien je vous aime, qu'en vous croyant ſi digne d'être aimé? Ne doutez pas, je vous en conjure, que lorſque le haſard nous raſſemblera, je ne vous donne les preuves les moins équivoques de mes ſentiments à votre égard.

LETTRE V.

Je ne m'attendois pas à vous écrire encore, & toujours des choſes déſobligeantes, lorſque vous pourriez, en vivant autrement avec moi, éprouver que ſi je ſuis inſenſible à l'amour, je ſuis fort tendre en amitié Que prétendez-vous de moi? Qu'en devez-vous attendre? Eſt-ce dans la ſituation où je ſuis que je dois écouter vos ſoupirs? il eſt vrai, je n'ai pu me défendre hier d'un moment d'attendriſſement : mais avez-vous pu penſer qu'il l'emporteroit ſur mes réflexions, ſur mon devoir? & pour avoir donné quelque compaſſion à vos malheurs, dois-je approuver votre amour? Et ſur quoi puis-je croire que vous en ayez pour moi? Sont-ce

vos ſerments qui me l'aſſureront? Quand même vous me diriez vrai, m'aimeriez-vous toujours? & ce même caprice qui me rend aujourd'hui l'objet de tous vos vœux, ne peut-il pas demain vous en faire naître pour une autre? Mais ſans vouloir vous ſoupçonner de perfidie, ſans chercher des raiſons contre vous dans l'avenir, puis-je, en examinant mon état préſent, me livrer aux ſentiments que vous voudriez m'inſpirer? Liée par le plus ſacré des devoirs, ouvrirai-je mon cœur à des deſirs qui me ſont défendus? Puis-je diſpoſer de ce cœur? Eſt-il à moi? Si je vous le donnois, ce ne ſeroit pour vous qu'une félicité paſſagere, que vous ne ſouhaitez à préſent que parce que vous n'en jouiſſez pas, & ce ſeroit pour moi une ſource cruelle de larmes & de tourments; ou s'il ſe pouvoit que votre amour fît mon bonheur, qu'eſt-ce qu'un bonheur qu'on ſe reproche ſans ceſſe, & qu'on ne trouve jamais qu'environné de troubles & de remords? Votre paſſion s'éteindroit bientôt, & il ne me reſteroit que la honte d'avoir été ſéduite, & peut-être celle de vous aimer encore. Vous ne me demandez à préſent que mon cœur; mais après l'avoir obtenu, vous vou-

driez me conduire de foibleſſe en foibleſſe, & me rendre enfin l'objet de mon mépris & du vôtre. Je ne ſuis point heureuſe, mais je ſuis tranquille : cette tranquillité m'a coûté trop ; je la poſſede depuis trop peu de temps ; enfin, j'en connois trop les charmes pour vouloir m'expoſer à la perdre. Vous me vantez vainement l'amour & ſes plaiſirs. J'ai ſouvent repaſſé dans mon eſprit ceux que peuvent goûter deux cœurs bien unis ; j'y vois cette confiance mutuelle, cette amitié véritable, ce deſir toujours preſſant de ſe plaire ; mais cet amour n'eſt qu'une idée, & je ne crois pas qu'il ait jamais exiſté. Ce n'eſt aujourd'hui qu'un lien formé par le caprice, entretenu par un ſentiment encore plus mépriſable, & détruit par tous deux. Peut-être êtes-vous ſincere ; mais je ne puis vous connoître qu'en vous éprouvant, & ce ſeroit le moyen d'être trompée. Je vous parle, comme vous voyez, ſans aigreur & ſans emportement, & je n'ai pas cru qu'il fût néceſſaire d'en affecter. Je vous ai dit tout ce que je penſe, vous devez voir que je ne vous aime point, que je ne vous aimerai jamais ; & mon cœur, en vous le diſant, m'en aſſure

encore plus que ma raiſon. Adieu, je vous avois promis des choſes déſobligeantes, je ſuis fâchée d'y avoir été forcée. Daignez déſormais ne plus troubler mon repos, & ne vous obſtinez pas à pourſuivre un cœur qui, par devoir & par choix, ſe refuſe à vos empreſſements. Puiſſiez-vous ailleurs être plus heureux! & peut-être que..... Adieu encore un coup; je parle trop long-temps pour avoir ſi peu à dire.

BILLET.

Je ſuis bien malheureuſe, ou vous êtes bien heureux; vous, (je ne ſais encore lequel des deux) que j'aye quelquefois beſoin de vous, & que je ſois ſans ceſſe obligée de vous écrire. Ce n'eſt pas que la choſe en vaille la peine; mais j'ai des gens ſi mal-adroits, & je ſuis ſi mal ſervie quand je m'en rapporte à eux, qu'il faut que j'écrive pour les moindres bagatelles. Jugez combien cela m'amuſe, moi qui, comme vous ſavez, ſuis une des plus pareſſeuſes perſonnes du monde. Cela poſé, je vous dirai ſans compliment que je ſors aujourd'hui pour une affaire de la derniere importance. Mon mari ma refuſé de m'accompagner, & j'ai penſé dans le moment

*que vous ſeriez plus honnête que lui. Mde. de*** & S. Fer*** m'ont tant dit que vous étiez aſſez poli & aſſez déſœuvré pour me faire ce plaiſir, que j'ai cru devoir vous en prier. Votre oncle, le Commandeur, quatre fois plus goûteux & plus begue qu'à ſon ordinaire, m'a offert de me donner la main; mais outre qu'il m'ennuye, j'ai eu peur qu'il ne m'entraînât avec lui dans une de ces chûtes qui lui ſont ordinaires; & quand on choiſit un cavalier, encore faut-il qu'il ſache parler, & nous ſoutenir. D'ailleurs, il m'aime; & quoique vous en fuſſiez autant, tout le monde m'a conſeillé de vous donner la préférence. Venez donc de bonne heure chez moi; mais ſongez à n'être point amoureux. Point de mines, ni de ſoupirs; cela vous gênera. Mais tenez, pour vous laiſſer quelque amuſement, je vous paſſerai les langueurs, & ſi vous voulez encore, les réflexions les plus ſéduiſantes ſur ce que vous annonce la faveur que je vous fais d'être auprès de moi. Je ne ſais ce que je ne vous accorderois pas, tant le Marquis m'a miſe de mauvaiſe humeur.*

LETTRE VI.

SAVEZ-VOUS qu'enfin votre obſtination me révoltera tout de bon, & que nous romprons infailliblement enſemble? Comment faut-il donc s'y prendre pour vous forcer à laiſſer les gens en repos? Ne vous ai-je pas aſſez maltraité hier au ſoir; & n'avois-je pas lieu de croire qu'après ce que je vous avois dit, vous prendriez votre parti? Mais point: lorgneries & ſoupirs dans la journée, & tendres billets le matin; franchement je commence à me laſſer de ce manege; & ſi je n'avois eu peur de faire faire des réflexions à mon Suiſſe, je lui aurois déja ordonné de ne plus laiſſer entrer votre valet de chambre. Je m'ennuye de lire toujours la même choſe, & de n'avoir jamais rien de nouveau à vous répondre. Encore ſi mon cœur entroit dans tout cela, je m'en amuſerois un peu plus; mais rien n'eſt ſi déſagréable que de s'entendre dire perpétuellement qu'on eſt aimée, & de ne s'en pas trouver plus ſenſible. Nous étions convenus de n'être que bons amis; vous

me jurez que vous ne m'en demanderez pas davantage, que vous ne m'écrirez plus, & en m'éveillant, la premiere choſe qu'on m'annonce, c'eſt que Dupré depuis deux heures attend mon réveil, & qu'il a un billet à me rendre de la part de M. le Comte. Je n'ai point été fâchée que vous ayez manqué à votre engagement; vous me fourniſſez un prétexte pour rompre le mien. J'ai fait cette nuit de ſérieuſes réflexions ſur l'amitié mutuelle que nous nous étions promiſe; il m'a paru qu'il étoit dangereux pour une femme d'avoir un ami ſi intime; & que ce nom n'étoit imaginé que pour parler plus hardiment d'amour dans l'occaſion. J'ai craint naturellement auſſi cette confiance qu'on a pour quelqu'un qu'on eſtime. Une femme s'accoutume à ne rien déguiſer des mouvements de ſon cœur; l'ami en profite & eſt bien ſérieuſement votre amant, que vous ne vous doutez pas encore qu'il ait eu envie de le devenir. Je ne veux point de ces ſurpriſes; vous avez commencé par vouloir m'inſpirer quelque choſe de plus vif que l'amitié, & la vôtre auroit toujours un air trop tendre pour ce qu'elle ſeroit. Il ne me convient donc plus que vous ſoyez mon ami; je voudrois

drois cependant que vous ne me fuſſiez pas indifférent; ne pourrois-je trouver un milieu qui me délivrât de cet embarras? Je ne voudrois point d'amants; ils incommodent quand on ne les aime pas, & ils s'ennuyent quand ils ſont aimés. Je vous ai dit ce que je penſois ſur l'amitié, & il me ſemble qu'un objet qui me ſeroit indifférent, ſeroit le plus déſagréable de tous pour moi: voilà pourtant ce que vous me cauſez. Ne parlons de rien, je vous prie, juſqu'à ce que je puiſſe vous faire un état fixe dans mon cœur; j'y vais rêver; & ſi je n'imagine rien de mieux, nous reſterons comme nous ſommes. Adieu, ne prenez point la peine de venir aujourd'hui chez moi. Je ſors pour aller chez Madame de ***; elle s'eſt brouillée avec Saint Fer ***; il m'a priée de lui demander les raiſons de ſa mauvaiſe humeur, pour parler comme il s'exprime; car je ne crois pas qu'elle ait tort: on ne peut jamais l'avoir avec vous autres hommes. Vous me ferez plaiſir ſi vous trouvez Saint Fer ***, de me l'amener; il me débarraſſera du ſoin de le juſtifier, & ſa préſence hâtera leur raccommodement. Mon Dieu! que les amants ſont ſots! Bon jour, Monſieur.

LETTRE VII.

De quoi vous excuſez-vous, Monſieur, & de quoi puis-je à préſent vous accuſer? Vous êtes devenu ſage; il y avoit long-temps que je le ſouhaitois, & je n'aurois plus que des remerciements à vous faire, ſi vous ne vous imaginiez pas que votre procédé a dû me fâcher. Détrompez-vous; ce n'eſt pas en ceſſant de me tourmenter qu'on peut mériter ma haine; je ne m'attendois pas à vous voir ſi raiſonnable, & je ſuis charmée qu'en vous rendant juſtice, vous me l'ayez rendue à moi-même. Vous avez tort de croire que j'aye averti mon mari de vos perſécutions; je n'étois pas ſi près de ſuccomber que j'euſſe beſoin de ce remede. Attribuez à vous-même le froid qu'il vous a fait paroître; vous n'aviez pas envie apparemment qu'on ignorât dans le monde que vous me rendiez des ſoins, & vous avez pris tant de confidents de cette fantaiſie, qu'il n'eſt pas impoſſible que M. de M*** n'en ait ſu quelque choſe. Vous m'avez encore expoſée aux plaiſante-

ries de Madame de G***, qui hier me félicita à demi ſur le bonheur que j'avois d'être aimée de vous, & de n'être pas inſenſible à vôtre paſſion. Cette femme, à ce qu'il m'a paru, ſait mieux que moi ce que vous valez; je crois même qu'elle me regarde comme ſa rivale; & de quelque prix que vous puiſſiez être, je ne trouve pas ce titre fort avantageux. Vous me ferez plaiſir de détourner les idées que de pareilles impoſtures doivent donner de moi; il me ſeroit fâcheux que n'étant pour rien dans vos extravagances, on me crût capable de les partager; & je crois que votre probité ſouffriroit de me faire jouer ce perſonnage. Il eſt temps que ces bruits finiſſent; & puiſqu'ils ont vos fréquentes viſites pour principal fondement, trouvez bon que je vous prie très-ſérieuſement de ceſſer de me voir. J'ai regret d'en venir avec vous à cette extrêmité; mais ſouvenez-vous que vous m'y avez forcée; & qu'au défaut d'un amour que je ne pouvois ni ne devois vous donner, je vous avois offert une amitié dont vous deviez peut-être faire plus de cas.

LETTRE VIII.

PUISQUE vous le voulez abſolument, je conſens à vous revoir, & veux bien accorder cette grace au repentir dont vous me paroiſſez pénétré, ſûre que vous ne me manquerez pas de parole, & que vous avez véritablement étouffé votre amour. Mais cependant, pourquoi chercher à le rallumer? & s'il eſt vrai que vous m'ayez aimée, ſera-ce en me voyant tous les jours que vous pourrez m'oublier? Il me ſemble qu'il ſeroit à propos que nous ne nous viſſions pas ſi ſouvent, & que vous vous en tinſſiez avec moi aux ſimples déférences qu'on a dans le monde pour une femme qu'on eſtime. Je ne ſais; mais je prévois que notre amitié ne ſera pas de longue durée, & ou je m'y connois mal, ou vous n'êtes pas ſi bien guéri que vous me le dites, que vous le croyez peut-être. Encore une fois, penſez-y bien, affermiſſez-vous contre une fantaiſie qui trouble votre repos, & qui m'inquiete: ſongez à ce que je ſuis. Quand je pour-

rois vous aimer, penſez-vous que vous en fuſſiez plus heureux, & que je ne préféraſſe pas toujours mon devoir à un caprice qui feroit la honte & le malheur de ma vie? Je ſens que je vous plains; mais c'eſt cette même pitié qui doit vous faire perdre toute eſpérance. Si j'étois diſpoſée à répondre à votre amour, il ne me feroit pas tant de peine. Quand même il ſeroit vrai que je vous aimaſſe, votre conduite ſuffiroit pour me rendre à mon devoir; & c'eſt aſſez que quelqu'un puiſſe me ſoupçonner de foibleſſe, pour m'empêcher d'en avoir jamais. Vous ne connoiſſez pas mon cœur; il eſt fier & délicat; & de la façon dont vous penſez, ſa poſſeſſion feroit moins votre bonheur que votre tourment. Ce n'eſt pas un ſentiment né malgré vous, qui vous a porté vers moi: je ne vous ai point vu ces mouvements qui agitent involontairement. Vous m'avez dit par galanterie que vous m'aimiez; vous avez imaginé que je ſerois plus propre qu'une autre à vous amuſer; quelque perfidie que vous aviez peut-être faite, vous avoit laiſſé le cœur vuide; vous cherchiez à le remplir; vous m'avez trouvé plus ſévere qu'une autre, & vous vous êtes

opiniâtré à me pourſuivre, parce que c'eſt un affront pour votre vanité de ne pouvoir me rendre ſenſible. D'ailleurs, de quelque ſoumiſſion, de quelque reſpect dont vous vous pariez, je ſens que votre amour m'outrage; vous ne vous êtes ſans doute attaché à moi que parce que vous m'avez cru plus facile à vaincre qu'une autre. Quoi qu'il en ſoit, je conſens que vous me voyiez quelquefois : il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon eſtime; & ſi j'ai aſſez de raiſon pour ne vouloir ni vous aimer, ni être aimée de vous, je n'en ai pas aſſez peu pour vous refuſer une amitié que vous mériterez plus que perſonne du monde, quand vous n'exigerez que cela. Adieu; votre conduite décidera de la mienne.

LETTRE IX.

Hé quoi! mon pauvre Comte, vous êtes malade, & malade d'amour! le cas eſt ſingulier! mes rigueurs vous coûteront la vie! je ne me croyois pas ſi redoutable. N'allez pas vous aviſer de mourir, cela me donneroit dans

la poſtérité une réputation d'inſenſible que je ne mérite peut-être pas. Quelque Poëte chargeroit votre tombeau d'une épitaphe ridicule, dans laquelle je ſerois injuriée, & je ne veux pas être mêlée dans les caquets de ces Meſſieurs-là. D'ailleurs, en mourant pour moi, quelle récompenſe exigez-vous? Voulez-vous avoir le plaiſir de me faire répandre des pleurs dont vous ne jouiriez pas? & quelle ſatisfaction auriez-vous, quand, déſeſpérée de votre mort, j'irai ſur des roches déſertes fatiguer les échos de mes regrets, & me plaindre aux Dieux cruels de la perte de Tircis? Mes larmes ne valent pas, en vérité, la peine que vous prendriez à les mériter, & nous avons, nous autres femmes, un caractere ſi léger, que peut-être ne vous pleurerois-je pas du tout. Nous oublions ſi-tôt un amant vivant, que nous ne devons pas nous ſouvenir long-temps des morts; ſans entrer même ici dans le détail de ce que les autres femmes peuvent faire en pareille occaſion, je vous dirai naturellement qu'il n'y en a pas que je ne ſurpaſſe en légéreté & en coquetterie. Veuve d'un amant, j'en prendrois d'abord trois autres pour me conſoler; en faut-il moins pour me

dédommager d'une ſi fâcheuſe perte ? Ainſi jugez, vous que je n'aime pas, combien peu je ſerois chagrine de votre mort. Vous que je n'aime pas ! Que ce mot me paroît dur ! Pourquoi cette ſévérité ? & quel riſque court-on de dire à un pauvre moribond, vous, qu'on aime un peu ? Eſt-il pour cela néceſſaire de le penſer ? Pourquoi ce mot me coûte-t-il tant ? Vous me l'avez dit tant de fois, avec tant de grace, ſi tendrement, quel inconvénient de le répéter, ſur-tout dans l'état où vous êtes ? Quel uſage pouvez-vous faire de ce mot ? Il me ſemble même qu'il y a plus de malice que de bonté à vous aſſurer que je vous aime. Tant que votre maladie durera, je me ferai un plaiſir de vous le dire. Vous me verrez entrer dans vos peines avec tant de ſenſibilité, je ſerai ſi douce, ſi attentive, que vous ſerez au déſeſpoir de recouvrer la ſanté aux dépens de tant de faveurs. Vous êtes plus dangereux que je ne penſois : tomber malade pour m'attendrir ! En vérité, l'idée eſt rare ! Je ne vous conſeillerois pas de vous en ſervir avec toutes les femmes ; je ne crois pas qu'avec ce ſtratagême vous fiſſiez une grande fortune. Il ſeroit pour-

tant plaiſant que vous l'euſſiez fait exprès : pardonnez-moi cette folle idée ; mais, en vérité, je penſe ſi mal des hommes, que je crois qu'il n'y a ſortes d'artifices qu'ils ne mettent en œuvre pour nous abuſer. Mais qu'en pourriez-vous eſpérer? Si vous feignez une maladie, & que je le ſache? Un mépris éternel. S'il eſt vrai que vous ſoyez malade, un peu de compaſſion, & le tout parce que vous faites honneur de cette indiſpoſition à ma cruauté. Je vous aſſure que je vous en tiendrai compte, & que je croirai, ſi vous en revenez, que vous n'avez pas pu mieux faire. Adieu, Comte, gardez-vous de mourir. Imaginez-vous que je ſuis ſenſible, faites-vous des idées gracieuſes ; baiſez ma Lettre, faites enfin toutes les folies d'un homme bien amoureux ; il n'y a rien que je ne vous pardonne ; mais ſongez ſur-tout que c'eſt à l'amour ſeul à diſpoſer de vous. Adieu. Vous avez ſouhaité que je vous écriviſſe. Que je ſuis heureuſe que, dans la diſpoſition où je ſuis, de faire tout ce que vous deſirez, vous ne puiſſiez rien exiger de plus ! Le pauvre Comte !

LETTRE X.

En vérité, vous penſez d'une façon bien ſinguliere. Je vous écris la Lettre du monde la plus tendre, je vous fais de ma foibleſſe l'aveu le plus ſincere que vous puiſſiez ſouhaiter, & vous n'êtes pas content. Vous êtes au déſeſpoir de ce que je ris ſans ceſſe; que vous êtes bon de vous en fâcher! Ne faut-il pas en amour commencer par quelque choſe? Je finirai peut-être avec vous moins gaiement que je ne voudrois. Que ſavez-vous ſi je n'ai pas beſoin de cet enjouement que vous me reprochez, pour vous cacher la moitié de votre bonheur, & pour me dérober la confuſion de vous dire que je vous aime? Vous allez prendre cela pour de nouvelles railleries; mais quand je mentirois, ne vous eſt-il pas plus doux d'entendre des menſonges gracieux, que des vérités bruſques? Vous êtes d'un caractere difficile; quand je vous dis que je ne vous aime pas, vous vous fâchez; lorſque je vous aſſure que vous m'avez rendu ſenſible, vous n'en

croyez rien ; quel tempérament prendre ? Enſeignez-le-moi, je vous promets de m'en ſervir. Je n'approuve pas non plus le dégoût qui vous a pris pour la vie. Si nous étions dans le temps où les amants ſe tuoient pour ſe faire regretter de leurs inhumaines, je craindrois pour vos jours ; mais vous êtes homme de bon ſens, & vous ſavez, auſſi-bien que moi, que la plus forte preuve d'amour qu'on puiſſe donner, eſt de ſe tuer. Vous me direz qu'il ne tint pas à Céladon de ſe noyer ; mais en conſcience, l'avez-vous pris pour modele ? Je ſuis charmée, au reſte, de ce qu'on m'a dit de vous : on m'a aſſuré que toutes les permiſſions que je vous ai données vous ont preſque rendu la ſanté. Pourquoi avez-vous la malice de ne m'en rien dire ? Ne vous ai-je pas aſſez plaint ? Ou croyez-vous que la nouvelle de votre rétabliſſement me fût ſi indifférente ? Ah, Comte ! que vous me connoiſſez peu ! Si vous ſaviez combien je m'ennuye, combien je vous ſouhaite, enfin combien j'ai formé de vœux pour vous, vous m'en aimeriez mille fois davantage. Je ne ſavois pas qu'un amant amuſât tant. Je ſuis déſœuvrée depuis que je ne vous entends plus dire,

je vous adore : j'ai tant de diſtractions, je ſuis ſi changée, que, ſi vous me voyiez, je vous ferois autant de pitié que vous m'en avez inſpiré. Il me ſemble que je ne devrois pas vous dire toutes ces folies ; mais l'envie que j'ai que vous vous portiez bien, m'en feroit haſarder davantage. Pourtant je ne vous promets rien ; n'allez pas tirer de ma Lettre des conſéquences avantageuſes. Je vous permets ſeulement d'y voir que je ſuis ſenſible aux malheurs de mes amis, & que de tous ces amis, vous êtes un de ceux que j'aime le mieux. Quant à mon portrait que vous me demandez.... Comme j'allois achever ma Lettre, M. de Saint Fer*** eſt entré dans ma chambre ; & après de longues complaintes ſur l'état auquel il prétend que je vous réduis : Madame, m'a-t-il dit d'un ton grave, ces cruautés-là ont mauvaiſe grace. Il n'eſt pas juſte, parce que vous avez de beaux yeux, que vous faſſiez périr un miſérable qui vous a vue & qui vous adore. Que vous en coûteroit-il de le ſauver ? Il vous demande ſeulement la liberté de vous aimer, & ſe repoſe du reſte ſur votre bon cœur & ſur ſes ſervices. Voilà de belles fiertés ! quelque jour peut-être vous

en aimerez un qui ne le voudra pas, & Dieu fait les reproches que vous ſerez obligée de vous faire. Quant à moi, je ſuis d'avis que vous ne rebutiez pas celui-ci : vous avez trop d'eſprit pour ne pas ſuivre mon conſeil, & ce n'eſt que l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde qui m'oblige à vous le donner. Quelques petites faveurs ſeulement ; il en eſt mille d'innocentes : par exemple, a-t-il ajouté, pour le dédommager de votre abſence, que ne lui envoyez-vous ce portrait qui ne fait rien ſur votre toilette ? vous ne ſauriez croire combien il en ſera reconnoiſſant. En achevant ces mots, il l'a pris ; & malgré ma colere & les refus que j'ai faits de vous l'accorder, il l'a emporté. Je ne doute pas que vous ne l'ayez actuellement entre les mains. Mon intention n'a pas été de vous le donner, & je vous fais trop honnête homme pour vouloir le garder malgré moi. Faites-le rapporter par Saint Fer *** chez Madame de ***. Songez ſi vous m'aimez, à m'obéir, & ne me donnez point, par votre obſtination à le retenir, des raiſons pour vous le refuſer toujours. Mais n'admirez-vous pas l'étourderie de Saint Fer *** ?

LETTRE XI.

Je le ſavois bien que vous prendriez pour de l'amour ce qui n'eſt que de l'amitié. Je conçois par vos remerciements l'étendue de votre reconnoiſſance ; mais j'en ſerois plus ſatisfaite, ſi elle n'excédoit pas le prix d'un bienfait qui n'exiſte que dans votre vanité, & dans la certitude parfaite que vous croyez avoir de mon amour pour vous. Je vous ait écrit que Saint Fer*** m'a ſurpris mon portrait, & vous l'a donné : voilà, je crois, les choſes que vous avez à m'objecter, & les ſeules ſur leſquelles vous pouvez établir ma paſſion prétendue. J'avoue que je ſuis une étourdie d'avoir cru que mon badinage avec vous ne fût d'aucune conſéquence. Je veux bien convenir encore que ma vivacité naturelle, & le peu de réflexion que j ai faite à ce que vous me diſiez & à ce que je vous écrivois, ſont cauſe que je vous ai répondu d'une façon à vous entretenir dans votre erreur. Sûre que je ne vous aimois pas, je me ſuis moins crainte que je ne l'aurois fait, ſi

j'avois eu pour vous quelque ſentiment particulier, & je me ſuis livrée à des diſcours que mes actions démentoient, & que mon cœur n'a jamais avouées. Cependant vous croyez que je vous aime : que dis-je ? n'avez-vous pas dû le croire ? Ah ! c'eſt plus à mon imprudence qu'à votre vanité que je dois m'en prendre. Devois-je vous écrire ? N'y avoit-il pas d'autre moyen de vous empêcher de m'aimer ? Ne devois-je pas ſentir que mon devoir me le défendoit, & que quelque peu qu'une femme puiſſe répondre en pareil cas, elle en répond toujours trop ? Quelle ſeroit donc la cauſe de ma facilité ? Je ſais que je ne vous aime pas : ſeroit-il poſſible que je m'abuſaſſe ? & ſi je me trompe à mes propres mouvements, pourrois-je eſpérer de connoître jamais bien les vôtres ? Et je vous aimerois ! & vous le ſauriez ! Finiſſons un commerce que je dois me reprocher, que je me reproche même, quoique mon intention le juſtifie. Renvoyez-moi mes lettres & ce malheureux portrait. Ne me voyez plus, ou du moins ne me parlez plus de votre amour : vous me l'aviez promis, ne devrois-je pas bien vous haïr de m'avoir manqué de paro-

le ? Encore un coup, ne m'en parlez plus. Ce n'eſt pas que je craigne les impreſſions que vos diſcours pourroient faire ſur mon cœur. Ce que l'on appelle fleurettes, & qui ſéduit tant de femmes, ſeroit ſur moi ſans effet ; mais après tout, il vaut mieux ne s'y point expoſer ; & toute femme qui ſe repoſe trop ſur ſa vertu, court toujours riſque de la perdre. Je ne compte pas aſſez ſur la mienne pour la mettre à une épreuve auſſi dangereuſe que l'eſt celle de vous voir & même de vous entendre. Les ſoins d'un amant nous flattent malgré nous ; & nos réflexions contribuent plus à nous perdre, qu'elles ne nous aident à nous retenir. Que ſais-je, au bout du compte, ſi la vertu l'emporteroit ? Elle n'entre que trop rarement en comparaiſon avec le plaiſir. En un mot, je ne veux pas combattre : je ne veux plus recevoir vos lettres, & je ne ſais comment, depuis ma derniere réſolution, j'ai pu vous écrire encore ; mais c'eſt votre opiniâtreté qui m'y force. Je m'imagine vous dire mieux dans mes Lettres des choſes que je vous exprime trop foiblement, lorſque je vous parle ; votre préſence ne me laiſſe pas aſſez de liberté d'eſprit pour vous prier,

auſſi fortement que je le dois, de ceſſer de me tourmenter. Ne me forcez point à vous fuir, je ne vous cache pas que je ſouffrirois de ne vous plus voir. Quand je ne vous enviſage que comme ami, je vous vois le plus aimable homme du monde. Ce malheureux titre d'amant m'empêche de vous trouver tout le mérite que vous avez ; je n'oſe y faire attention, & il y a des moments où je ſouhaite que vous en euſſiez moins, ou que vous ne m'aimaſſiez que comme je le deſire. Adieu ; j'ai appris avec beaucoup de plaiſir que vous vous portez bien ; mais je crois que j'en aurai davantage quand vous viendrez m'en aſſurer vous-même. Vous n'en croirez peut-être rien ; mais je vous défends d'être ridicule : & pour vous faire le plaiſir tout entier, je vous permets de me le croire un peu.

BILLET.

*Je vais ce ſoir chez la Marquiſe de L*** ; duſſiez-vous prendre la priere que je vous fais de vous y trouver pour un rendez-vous dans toutes les formes, ſoyez-y ; j'ai réſolu de m'y réjouir, & je ne ſais pourquoi je m'ennuye quand vous n'êtes*

*pas où je ſuis. Peut-être eſt-ce par le ſoin que vous prenez de me chercher, peut-être auſſi que vous me convenez mieux qu'un autre, & que l'amitié que vous avez pour moi, veut que j'aye quelque retour pour vous ; car je ne ſuis pas ingrate ; au moins ſoyez bien déguiſé. Votre oncle le Commandeur veut venir avec nous ; j'ai eu beau lui dire que le bal lui nuiroit, qu'il tomberoit malade, il m'a répondu qu'il ne pouvoit pas mourir pour une plus belle cauſe : enfin, malgré toutes mes raiſons, il a fallu ſe réſoudre à l'emmener. Il m'aime, il eſt jaloux, il ne dormira pas. Je ſerois fâché qu'il vous ſoupçonnât, & je ſerois bien-aiſe que ſa préſence ne m'empêchât pas de vous parler. Faites en ſorte que perſonne ne vous reconnoiſſe, & ne craignez pas que mes yeux ſe trompent à votre déguiſement. Je ſerai avertie quand vous entrerez ; & comme je ne doute pas que vous n'ayez la même pénétration, je ne prendrai pas la peine de vous inſtruire de mon ajuſtement. Au reſte, ne craignez pas les yeux du Commandeur, Madame de***, qui s'en eſt chargée, le privera de ſa lorgnette, & pour plus d'une raiſon, je ne ſerai pas auprès de lui.*

LETTRE XII.

QUE cette femme d'hier arriva à propos pour me convaincre que vous êtes perfide ! & que ces grands ſentiments dont vous faites tant de parade ſont bien moins de votre cœur que de votre eſprit ! Je ſavois déja qu'elle vous avoit plu, & vos façons avec elle m'ont confirmé ce qu'on m'en a raconté. Vous étiez embarraſſé, vous n'oſiez ſoutenir ſes regards, il ſembloit qu'ils vous reprochaſſent quelque crime; ſes yeux attachés ſur vous ſe mouilloient de temps en temps de larmes, qu'elle s'efforçoit en vain d'arrêter : je l'entendis ſoupirer, & ſe plaindre. Quelque peu honnête qu'il fût à vous de me quitter, vous aimâtes mieux le faire que de me mettre à portée d'entendre ſes reproches. Vous revîntes à moi, mais confus; & quelque gaieté que vous affectaſſiez, il étoit aiſé de juger, par l'embarras de vos diſcours, du dépit que vous cauſoit cette aventure. Vous en avez ſenti la conſéquence, & vous n'avez pas douté que je

ne fiſſe des réflexions peu avantageuſes pour vous. Quoi ! vous voudriez me tromper ? Eſt-ce de vous que j'ai mérité de l'être ? Ai-je recherché vos ſoins & vos empreſſements ? N'êtes-vous pas le plus perfide de tous les hommes ? Juſte Ciel ! quel déplorable état que celui où j'ai vu cette infortunée ? & que ne devrois-je pas craindre de votre inconſtance, ſi je venois à vous aimer ? Vous l'avez ſacrifiée à la fantaiſie d'être aimé de moi, ne me ſacrifieriez-vous pas pour retourner à elle ? Vous me direz vainement que ce n'eſt pas à moi à craindre une pareille infortune. Qu'a-t-elle qui puiſſe juſtifier votre infidélité ? Elle eſt belle, jeune, elle a de l'eſprit, de la naiſſance, elle vous aimoit, elle vous aime encore. Juſques ici, ſa conduite ne l'a point miſe au rang de ces femmes mépriſables qui vous lavent, en les quittant, de la honte de les avoir aimées. On n'a à lui reprocher que ſon amour pour vous : reproche que peut-être on ne lui auroit pas fait, ſi votre indiſcrétion n'eût pas fait éclater ſa foibleſſe. Penſez-vous, qu'après tant de raiſons de vous déteſter, je vouluſſe, par un aveuglement impardonnable, mettre entre vos mains

mon cœur, mon bonheur, mon repos, & que je puſſe me fier à l'amour que vous me jurez; lorſque tout me prouve que les ſentiments que vous m'avez montrés, ſont bien plutôt de l'habitude où vous êtes de les feindre, que d'une paſſion véritable? vous m'avez offert hier de détruire mes ſoupçons, vous avez deviné dans mon ſilence les juſtes reproches que j'avois à vous faire. Vous ſeriez-vous avoué coupable, ſi vous ne l'aviez pas été; & votre empreſſement à vous juſtifier auroit-il été ſi grand ſi vous n'aviez ſenti votre crime! je vous avouerai qu'il me touche, non que je vous aime, mais vous me paroiſſiez honnête homme. Si vous m'en croyez cependant, n'ajoutez pas à ce que vous avez déja fait, des diſcours qui ne vous rendroient que moins eſtimable à mes yeux. Je ſuis difficile à perſuader; je hais le menſonge, je ſuis pénétrante, & je ne doute pas que tout cela ne vous embarraſſe un peu. Ainſi reſtons-en où nous en ſommes. Si pourtant..... Grand Dieu! ſerois-je aſſez folle pour ſouhaiter que vous puiſſiez vous juſtifier?

LETTRE XIII.

QUE voulez-vous que je vous diſe? Je croyois que vous me trompiez; j'en étois ſûre; & mon cœur, pour le peu que vous avez parlé, empreſſé à vous juſtifier, à démenti mes yeux, s'eſt démenti lui-même, & s'eſt livré aveuglément à la plus parfaite confiance. Oui, je vous crois digne de mon eſtime : vous le voulez, j'ai pu m'abuſer: mon trop de délicateſſe m'a égarée, je n'ai pas même dû vous ſoupçonner ſi légérement; mais vous m'êtes aſſez cher, mon amitié pour vous eſt aſſez vive pour s'allarmer aiſément : elle eſt jalouſe, déraiſonnable, gênante, ſi vous le voulez; mais je vous l'ai promis, je ſerai quelquefois extravagante. Ne ſoyez pas aſſez injuſte pour m'en haïr : ſi vous m'aimez, je trouverai mon excuſe dans votre cœur. Soyez content, s'il ſe peut, de l'aſſurance que je vous donne d'être éternellement votre amie, & laiſſez-moi goûter le plaiſir de vous ſavoir le mien, puiſque je le puis ſans remords. Ne cherchons point des mal-

heurs que nous pouvons éviter ; & pendant qu'il nous reſte un peu de raiſon, profitons-en pour vaincre un penchant qui, ſans ſon ſecours, pourroit devenir condamnable; qui l'eſt déja peut-être. A quelle fatale ſituation me réduiſez-vous ? Je ſens des mouvements que je n'oſe démêler : je fuis mes réflexions, je crains d'ouvrir les yeux ſur moi-même, tout m'entraîne dans un abyme affreux; il m'effraye, & je m'y précipite. Je voudrois vous haïr, je ſens que vous m'outragez, & je ne ſais pourquoi je ne trouve point de colere contre vous. Il y a des temps où je vous hais de ce que vous m'aimez; il y en a d'autres où je vous haïrois bien davantage ſi vous ne m'aimiez pas. Tout me dit que je ne dois pas vous aimer ; mais vous me dites le contraire, & j'ai honte de me trouver ſi foible contre vous. Je voudrois vainement me déguiſer mon déſordre, tout me le rend préſent, tout me le fait ſentir : mon inquiétude quand je ne vous vois pas, ma joie lorſque je vous retrouve, votre idée qui me pourſuit ſans ceſſe, les projets honteux que je forme, étouffés quelquefois, & revenant toujours avec plus d'empire. Ah! juſte Ciel ! comment fuir, lorſque mes

larmes, mes ſoupirs, juſqu'à mes efforts même, tout irrite une paſſion malheureuſe? Ne devroit-ce pas être aſſez pour ne point achever le crime, que de ſe ſentir criminel? Eſt-il rien de plus affreux que de ſe combattre ſans ceſſe, ſans pouvoir jamais ſe vaincre? Le devoir eſt-il donc ſi foible contre l'amour? Malheureuſe que je ſuis! Oſai-je bien me flatter encore d'un reſte de vertu, en ai-je aſſez pour vous fuir, en ai-je même aſſez pour ſouhaiter d'en avoir? Ne croyez cependant pas que je vous aime, je ne me ſuis pas encore oubliée juſqu'à ce point; mais je ne répondrois pas de moi ſi je vous voyois encore. Cet aveu ne vous rendra pas plus heureux, je puis vous le faire ſans crime, puiſque je vous annonce en même-temps qu'il faut nous ſéparer pour jamais. J'aurois dû ſans doute prendre plutôt ce parti; mais j'ai trop compté ſur moi-même, & je ne vous ai pas impoſé aſſez de ſilence; c'eſt une leçon pour l'avenir. Je ſais qu'il y a des momens de foibleſſe, & je ne m'en crois pas plus exempte qu'une autre. Je vais chercher loin de vous un repos que je ne trouverai peut-être jamais. Je tâcherai de vous oublier, j'y dois faire tous mes efforts

efforts, ne cherchez pas à me revoir, vous ne me coûtez déja que trop de ſoupirs. Que ſais-je même ſi, après vous avoir vu, je pourrois accomplir la réſolution que j'ai priſe de vous fuir pour toujours, moi qui commence à m'allarmer lorſque je ſuis un jour ſans vous voir. Que ne puis-je vous aimer ſans honte! vous n'auriez pas à vous plaindre de mon inſenſibilité, & je n'aurois pas à rougir de mes ſentiments; mais telle eſt ma ſituation, que j'ai même à vous reprocher la pitié que je vous donne. La pitié! Se peut-il que je m'aveugle au point de donner ce nom aux mouvements qui m'agitent? Vous-même, croiriez-vous que ce ne ſoit que de la pitié? Seroit-il poſſible que mon cœur fût ſi tourmenté pour auſſi peu de choſe? Je vais prier mon mari de me permettre d'aller à la campagne, paſſer des jours que votre abſence rendra triſtes & languiſſants; mais quoi qu'il en puiſſe arriver, c'eſt l'unique moyen de ſauver ma vertu, & je ne ſaurois l'acheter trop chérement. Vous me demandez un rendez-vous, que voulez-vous que je vous diſe, & que puis-je vous dire, qui n'intéreſſe mon honneur? Ne cherchons pas à nous rendre plus malheu-

reux, il ne nous ſervira de rien de nous attendrir l'un l'autre; tâchez de m'oublier, pour moi, je ne vous oublierai jamais; mais du moins vous ne ſerez pas témoin de ma foibleſſe. Adieu... Je viens de relire vos lettres, & il me ſemble que je ne puis pour la derniere fois, vous refuſer un moment d'entretien. Trouvez-vous demain à neuf heures du matin au jardin du..., peut-être m'y rendrai-je. Pardonnez-moi ce doute, je ſuis dans un état d'incertitude & de douleur où vous ne pourriez me voir ſans pitié.

LETTRE XIV.

QUE l'amour nous rend tous deux malheureux! J'ai encore, avec mes chagrins, à ſouffrir de ceux que je vous cauſe; d'autant plus à plaindre, qu'il ne m'eſt pas permis de vous conſoler, & que je ne puis réſiſter à l'envie que j'ai de vous revoir! Eſt-ce donc ainſi que j'ai triomphé? Nous nous étions jurés de ne nous revoir jamais. Hélas! devois-je compter ſur des ſerments, que vos tranſports & mes larmes démentoient à

tout moment? Pouvions-nous nous dire mieux que nous nous aimerions toujours! Pourquoi avez-vous retardé mon départ? que ne me laiſſiez-vous m'affermir dans mon devoir! Je vous aurois peut-être oublié; mon intérêt, mon honneur le veulent, & quelques ſoupirs qu'il m'en eût coûté, je leur aurois enfin obéi. J'aurois éteint une paſſion que votre vue & vos diſcours augmentent ſans ceſſe. Ayez pitié de l'état où je ſuis. Si vous m'aimez, reſpectez-le; ne me revoyez plus: que mon exemple vous ſerve à détruire un amour qui ne peut avoir que des ſuites funeſtes pour moi. Enviſagez les malheurs qui ſeroient inſéparables de notre commerce; la perte de ma réputation, celle de l'eſtime de mon mari: peut-être pis encore. Quelqu'épurés que ſoyent nos ſentiments; car je veux bien croire que les vôtres ſont conformes aux miens, croyez-vous qu'on leur rende juſtice, & qu'on ne ſaiſiſſe pas avec malignité l'occaſion de me perdre dans le monde? Votre mérite même ſerviroit à me condamner. Les femmes, jugeant de moi par elles, ne croiroient pas que je m'en fuſſe tenue avec vous à l'amitié. Les plus décriées ſeroient les premieres à

blâmer ma conduite; & je n'ai pas comme elles le front de ſoutenir des diſcours injurieux. L'unique moyen de me délivrer de tant de craintes, eſt de m'éloigner de vous; tant que nous ſerons dans le même lieu, je ne ſerai pas ſûre de moi. Aidez-moi, je vous en conjure, à vaincre ma foibleſſe. Vous voulez que je vous revoye encore! dois-je m'y expoſer? ce rendez-vous aura-t-il le ſuccès du dernier? Aurai-je encore aſſez de fermeté pour vous dire que je vous quitte? Si vous m'en croyiez, vous ne me verriez pas. Conſultez-vous là-deſſus; je ferai, quelque choſe qu'il en arrive, tout ce que vous voudrez. Je ſerai à midi chez Madame de***; que de larmes cette journée me coûte!

LETTRE XV.

QUEL aveu exigez-vous, & que fait à votre bonheur ce mot que vous demandez tant? Laiſſez-moi la ſatisfaction de croire que vous n'avez pas lu abſolument au fond de mon cœur; laiſſez-moi un ſecret que je me réſerve, je

ne vous le cacherai pas long-temps, & mes actions sauront bien vous dédommager de mon silence. Que demandez-vous de plus? Je reste, & je ne veux plus votre départ; répondriez-vous si bien à mes yeux si vous n'entendiez pas leur langage? Ah! plût à Dieu que vous doutassiez autant de ma tendresse que vous en doutez peu! Vous ne m'en aimeriez que mieux, peut-être même que l'aveu que je vous en ferois m'enleveroit votre cœur, & que la certitude où vous seriez d'être aimé, vous ôteroit le plaisir que vous aviez à vouloir l'être. Je vous fais sans doute injustice; mais jugez de mon amour par ma défiance; je tremble que vous ne vous repentiez de votre choix, je crains l'effort de mes rivales, je me crains moi-même, & vous plus que tout le monde ensemble: mon mari m'inquiete; les remords m'affiegent, & mon cœur est aussi troublé que le vôtre à présent est tranquille. Que vous êtes heureux, vous autres hommes! de pouvoir sans honte vous livrer à votre penchant, pendant que, soumises à des loix injustes, il faut que nous vainquions la nature, qui nous a mis dans le cœur les mêmes desirs qu'à vous; d'autant plus malheureuses que

nous avons à combattre vos pourſuites & notre foibleſſe. Que les réflexions que je fais different de celles que je faiſois il y a deux jours ! Que je ſuis loin de ma raiſon ! Etoit-il poſſible après tout qu'elle pût long-temps tenir contre vous; & n'eſt-ce pas une folie que d'en regretter la perte ? Vous êtes ami de mon mari, ménagez-le : il n'eſt pas jaloux, mais il eſt vain; & s'il ſe croyoit offenſé, il ſe porteroit à toutes les extrêmités dont l'homme du monde le plus amoureux pourroit en pareil cas être capable. Songeons à prévenir tous les malheurs qui pourroient nous accabler : il eſt aiſé d'y réuſſir. Occupé ailleurs, ſa froideur pour moi, & l'attention qu'il donne à ſes amours, lui fermeront les yeux ſur les nôtres; s'il ſe peut encore, n'expoſons pas au grand jour les mouvements de notre cœur. Je vais, pour votre ſatisfaction, & pour notre ſûreté, me dérober au tumulte dont j'avois autrefois beſoin pour diſſiper mes chagrins : vous me ſerez tout, mon cher Comte; jouiſſons ſeuls de nous-mêmes; l'amour remplira tous nos moments; faiſons en ſorte de ne pouvoir nous plaindre que du peu de durée des jours. Votre Lettre m'apprend que vous avez penſé à moi :

j'ai passé une partie de la nuit à vous écrire ; c'est ainsi que je m'occupe, lorsque je ne vous vois pas. Pourrois-je mieux employer mon temps? Je vous écris que je vous aime, je vous attends pour vous le dire.

BILLET.

Comment vous portez-vous de la fête d'hier ? Le Duc de.... n'en a-t-il pas bien fait les honneurs ? n'est-il pas l'homme du monde le plus galant & le plus magnifique ? & aviez-vous raison de n'y vouloir pas venir? Peut-on mieux passer la nuit que vous l'avez fait? On a rendu justice à votre mérite ; on vous a trouvé l'air noble, la démarche aisée, l'esprit charmant, les yeux d'une vivacité.... en un mot, une figure adorable. Et qui étoit-ce? La plus belle femme de l'assemblée ! la Duchesse, à qui, je crois, vous avez promis d'écrire, & dont peut-être actuellement vous lisez une Lettre. Je vous félicite sur votre nouvelle conquête, elle en vaut la peine, & je ne doute pas qu'en peu de temps vous n'avanciez beaucoup vos affaires ; mais ferace aussi promptement que moi qui ai dans ce moment le Duc au chevet de mon lit.

LETTRE XVI.

Il eſt certain que vous avez tout l'eſprit du monde; que vous écrivez tendrement; que vous avez mille belles qualités qui vous rendent aimable : vous êtes un homme accompli, je vous aime autant qu'il eſt poſſible d'aimer, je ne penſe qu'à vous, ſans vous enfin, je n'ai point de plaiſirs; mais il n'en eſt pour moi que d'une eſpece, & à vous parler franchement, je veux m'y tenir. Je ne doute pas que cela ne vous paroiſſe extraordinaire; mais ſoit que les romans m'ayent gâté l'eſprit ſur cet article, ſoit que j'aye reçu en naiſſant cette façon de penſer, je ne vois point que ce que vous avez la bonté de me propoſer, ſoit une choſe ſi eſſentielle à mon bonheur. J'ai prévenu tout ce que votre eſprit pourroit trouver de plus fort pour me perſuader. J'ai eſſayé de me convaincre; je me ſuis repréſenté tous vos charmes, les maux que vous ſouffriez, vos inſomnies, vos langueurs, & je n'y ai rien gagné; jugez, par l'inutilité de mes efforts, quel ſera le ſuccès des vôtres.

Peut-être y a-t-il un plaiſir infini à rendre ce qu'on aime heureux, pour parler comme vous; mais pourquoi vous faut-il plus qu'à moi pour l'être? Votre cœur me ſuffit, pourquoi ne bornez-vous pas vos vœux à la poſſeſſion du mien? Que vous êtes ridicules, vous autres hommes, avec vos deſirs! Vous m'aviez tant promis que vous ſeriez content, ſi vous obteniez l'aveu de mon amour, pourquoi ne vous l'ai-je pas toujours fait deſirer? Je ſais que ma facilité à vous l'accorder, a dû vous faire tout attendre de ma foibleſſe; mais je ſens trop combien elle me coûte, pour avoir quelque choſe de plus fort à me reprocher. Ne me forcez pas à détruire ce que je ſens pour vous; craignez les réflexions que je pourrois faire. Voulez-vous me faire croire que vous ne voulez plus m'eſtimer? Ce bonheur imaginaire, après lequel vous ſoupirez tant aujourd'hui, n'a rien d'auſſi charmant que vous pourriez vous l'imaginer. Peut-être ſeroit-il la fin du nôtre: l'amour languit dans les plaiſirs, & quand les deſirs ne ſont pas de la partie, il lui reſte bien peu de choſe. Juſques ici, notre amour n'a été que ſentiment, & nous devons nous ſavoir d'autant plus

de gré d'être vertueux, qu'il dépend de nous de ne l'être pas. Mais ne ſuis-je pas bien folle de vous parler raiſon ! ne me ſuffit-il pas de réprimer vos deſirs, & devrois-je me fâcher d'une propoſition que l'uſage autoriſe, & qui eſt rarement rebutée ? Mais je vous l'ai dit, je ſuis une femme extraordinaire, l'exemple des autres ne me corrige pas ; & quand vous m'accableriez de toutes les rigueurs imaginables, que je vous verrois m'abandonner, je ſerois perſuadée qu'il vaut mieux que nous perdions un amant mécontent de nos cruautés, que fatigué de nos faveurs. Je voudrois pouvoir mieux faire ? mais je vous aime trop pour vouloir ſitôt vous perdre ; & ma réſiſtance ſur cet article, doit vous ſervir de preuve de la ſolidité de mon attachement : d'ailleurs, ſi je vous rendois heureux, je perdrois le plaiſir que votre impatience me donne, & je ne crois pas, en vérité, que celui que vous me vantez tant, pût jamais m'en dédommager. C'eſt en vain que vous m'aſſurez que les faveurs ſont l'aliment de l'amour, je n'en ai jamais vu périr que par cette eſpece de nourriture : donnez-moi les noms d'ingrate & de cruelle, épuiſez dans votre chagrin tous les regrets des Héros

maltraités, il n'en ſera ni plus ni moins. Adieu, mon cher petit Comte; une autre ſe ſeroit miſe en colere de s'entendre demander une ſi belle preuve d'amour; mais je ne ſuis pas aſſez prude pour cela, & je crois qu'en pareil cas, les femmes ne ſe brouillent que pour mettre tout ſur le compte du raccommodement. A Dieu ne plaiſe que je ſois ni ſi mutine ni ſi dupe! Nous ſouperons ce ſoir tête-à-tête; je ne prends point, comme vous voyez, de précautions contre vous; mais je me connois, & je ſuis ſûre d'accorder toujours mon amour & ma vertu. Oui toujours.

LETTRE XVII.

En un mot, Monſieur, vous le prendrez comme il vous plaira, mais il n'en ſera que ce que je voudrai. Si l'amour vous donne tant de chagrin, reprenez votre liberté : vous trouvez mes chaînes trop peſantes, & je ſuis laſſe, moi, de voir mon eſclave vouloir me donner la loi. Eſt-ce m'aimer véritablement que d'exiger de moi mon déshonneur? Perfide que vous êtes! Que vous me

rendriez malheureuſe ſi vous jouiſſiez de ma foibleſſe ! Penſez-vous que, quand même la vertu ne s'oppoſeroit pas à vos deſirs, je puſſe fermer les yeux ſur les malheurs qui ſuivroient une pareille démarche ? Punie par la honte que je me ferois à moi-même, punie par vous, ingrat, qui me feriez bientôt repentir de vous avoir tout ſacrifié, je verrois le maître ſuccéder à l'amant ; & loin que vous m'en fuſſiez plus attaché, votre amour attiédi me feroit payer cher ma foibleſſe de l'avoir ſatisfait ; je verrois diſparoître avec lui l'eſtime & la conſidération : je ne devrois plus vos ſoins qu'à votre générōſité ; toujours dans la crainte de vous perdre, je vous perdrois en effet. Heureuſe encore ſi je n'étois ſacrifiée qu'à une rivale, & que le bruit de ma honte ne ſe répandît pas par-tout. Vous me jurerez vainement que je n'ai point à craindre de vous un procédé auſſi lâche. Toutes ces malheureuſes que je vois victimes de la perfidie des hommes, n'ont-elles pas eu des amants qui leur diſoient ce que vous me dites ? En ont-elles moins éprouvé les malheurs que je crains ? & tous les ſerments qu'ils leur ont fait, les ont-ils ga-

ranties de leur infidélité ? Tant d'exemples me font trembler, & je mériterois d'en ſervir moi-même ſi je n'en profitois pas. Peut-être ſerois-je plus heureuſe que je ne le crois ; mais penſez-vous que ma délicateſſe pût ſe contenter d'une conſtance forcée, qui feroit votre ſupplice & le mien ? Je vous crois une diſcrétion parfaite ; mais je n'ai eu juſques ici beſoin de celle de perſonne. Peut-être me ſauveriez-vous des reproches du Public, mais qui me ſauveroit de mes remords ? Croyez-vous, quelque épuré que ſoit mon amour pour vous, que j'en ſois exempte ? Je vous aime, n'ajoutons pas à cette faute des fautes plus odieuſes : il n'a point dépendu de moi de ne vous pas aimer ; les mouvements du cœur ne ſont pas ſoumis à la réflexion ; mais il dépend de moi d'être vertueuſe, & l'on ne ceſſe pas de l'être malgré ſoi. Il me ſemble que je vous hais depuis que vous me tourmentez : ne devriez-vous pas, content de mon amour, ne point exiger de moi ce que je ne dois pas vous donner ? Vous ne ſerez pas ſûr de mon cœur, ſi je ne m'abandonne pas à vos deſirs. Ah ! ſi vous ne l'étiez point, vous ne feriez par ſi prompt à

m'offenſer. N'abuſez pas cependant de ma facilité à vous pardonner : je ſens que, malgré ma colere, vous m'êtes plus cher que je ne voudrois; mais ne doutez pas, quelque tourment que me cauſât une rupture avec vous, que je ne vous ſacrifiaſſe à ma gloire; hors ce qui peut l'intéreſſer, il n'y a rien que je ne faſſe pour vous prouver combien je vous ſuis attachée. Adieu, mon cher Comte, je vous fais bien des reproches; mais ſi je ne vous aimois tendrement, je ne ſerois pas ſi ſenſible aux injuſtices que vous me faites. Vous verrai-je aujourd'hui? Je paſſerai toute la journée chez Madame de***. Je ſais que pour faire ma paix avec vous, il m'en coûtera quelques bagatelles; mais c'eſt encore regagner votre cœur à peu de fraix, & tant que vous n'exigerez que cela... Adieu, j'entends le Marquis, & je ne ſais s'il ſeroit d'aſſez bonne humeur pour approuver ce que je vous écris.

BILLET.

Vous avez, j'en ſuis bien ſûre, paſſé une mauvaiſe nuit, & les diſcours du Baron Allemand vous donnent autant de chagrin qu'ils m'ont fait de plaiſir. Je vous

*ai bien fait ſouffrir hier ; mais ne l'avez-vous pas mérité ? Pourquoi cet air grondeur, & cette affectation de ne me parler que froidement ? Vous vouliez me rendre jalouſe, & je vous ai déſeſpéré. Vous ne diſiez à Madame de *** que vous l'aimiez que pour me tourmenter, & moi avec un ſeul regard adreſſé à un autre que vous, je vous ai mis plus de trouble dans l'ame que vous ne m'en cauſeriez peut-être par une infidélité réelle. J'eus le plaiſir de vous rendre auſſi ennuyeux que vous aviez d'abord paru amuſant. Croyez-moi, renoncez à tous les petits maneges d'amour, les femmes en ſavent là-deſſus plus que vous ; & j'ai préciſément la coquetterie qu'il faut pour vous rendre le plus malheureux de tous les hommes, quand vous voudrez me chagriner mal-à-propos.*

LETTRE XVIII.

Je pardonne tout aux rivales quand elles ne ſont point aimées ; mais je ne vous pardonne point à vous, qui ne devez point douter de ma paſſion, de vous laiſſer troubler la raiſon par les diſcours d'une vieille jalouſe. En ai-je

cru votre oncle le Commandeur, lorſqu'il m'a dit que vous étiez indiſcret, petit-maître, homme à bonnes fortunes, & cent mille autres choſes encore de cette force-là, dont il vous chargeoit? N'aurois-je pas été injuſte de vous juger ſur un rapport auſſi intéreſſé? Mon amour s'en eſt-il démenti? En ai-je voulu même croire mes yeux? Pourquoi ne ſuivez-vous pas mon exemple? On vous dit que je vous trompe, & votre eſprit reçoit avec plaiſir une impreſſion qui m'eſt ſi déſavantageuſe. Si vous m'aimiez, le croiriez-vous? Vous cachai-je mes démarches? En fais-je aucune ſans votre aveu, & vos ordres ne reglent-ils pas ma conduite? M'offenſez-vous aſſez pour croire que j'en aye beſoin, & penſez-vous que mon amour ne m'inſtruiſe pas aſſez ſur ce qui peut vous plaire? Se pourroit-il que vous ne vous cruſſiez pas aimé? Plût à Dieu que vous puſſiez lire dans le fond de mon cœur! mais vous ne ſeriez pas en état de me rendre ce qu'il ſent pour vous, tant d'amour vous gêneroit, votre inſenſibilité naturelle en ſeroit trop émue. Ah! ſi vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne douteriez pas de ma ten-

dreſſe ; vous n'en doutez, ingrat, que pour n'être pas obligé d'y répondre. De quoi pouvez-vous vous plaindre ? Ayez-vous eu quelques rivaux que je ne vous aye pas ſacrifiés ? Ai-je craint, en le faiſant, d'attirer ſur moi les regards du public ? Ai-je jamais rien ménagé quand j'ai dû vous donner des preuves de mon amour ? Vous avez exigé que je ne ſortiſſe pas ſi ſouvent, je ne ſors plus. Je n'ai pas voulu examiner ſi vous aviez droit de me preſcrire des loix ; contente de renfermer en vous tous mes plaiſirs, votre préſence me ſuffit, & je me plaindrois de moi-même ſi j'avois ſenti que ce ſacrifice m'eût coûté. Peut-être que mon égalité vous déplaît. Accoutumé aux caprices des coquettes, à leur jargon, à leurs fourberies, vous vous ennuyez de n'avoir rien à craindre : la ſimplicité de mes diſcours vous dégoûte, je vous dis ſans ceſſe que je vous aime, je ne le dis qu'à vous, & mes yeux eſclaves de mes ſentiments, ne regardent jamais que vous. Je vous vois ſouffrir avec peine mes empreſſements ; ils ne flattent plus que votre vanité. Votre cœur n'eſt plus à moi, votre aſſiduité diminue, & vous ne me voyez encore de temps en temps

que pour me faire ſentir plus douloureuſement tous les tourments que me cauſe votre abſence. En vain vous vous efforcez quelquefois à me cacher votre refroidiſſement, il perce au travers de tous les ſoins que vous vous donnez pour vous contraindre, ou plutôt c'eſt cette même contrainte qui me prouve que votre amour n'eſt plus qu'artifice. J'en crois auſſi mes mouvements ſecrets: avec un mot vous me perſuadiez autrefois que vous m'aimiez; aujourd'hui avec toutes les peines que vous vous donnez, vous augmentez ma défiance. Adieu, il y a deux jours que je ne vous ai vu, & ce n'étoit pas la peine de m'écrire pour me dire tant de choſes déſobligeantes. Venez ce ſoir, je ſerois bien-aiſe d'avoir une explication avec vous. Adieu, encore un coup; quelque irritée que je doive être de vos ſoupçons, je ne puis vous dire aſſez combien je vous aime.

LETTRE XIX.

JE ne vous ai pas vu hier, mon cher Comte; mais il n'a pas dépendu de moi

me ſouſtraire aux volontés de mon
ari ; & quelle que fût ma répugnance
ur la partie qu'il me propoſoit, trop
réſiſtance auroit pu lui être ſuſpec-
, & notre bonheur dépend de ſa ſé-
rité. Nous fûmes donc hier chez ſa
ere. Quelle compagnie ! Je n'avois
s beſoin de mauvaiſe humeur pour
trouver inſupportable. Tout y étoit
ne impudence & d'une fatuité diffi-
es à imaginer Le fade Marquis de***,
oitié malade, moitié amoureux, la
ande mouche au front, & le teint
afard, marmotant un air d'Opéra, re-
rdoit languiſſamment la prude Mada-
e de H***, qui, d'un air dévot &
ntrit, ſoupiroit ſenſuellement pour
Chevalier de N***, qui, dans le mê-
e temps, diſoit des fadeurs reſpectueu-
s à la fille de la bigote. Madame***
Mademoiſelle *** couchées ſur un
napé, s'occupoient à dire autant de
al des hommes que les hommes en
nſent d'elles. Mon mari, penché non-
alamment, demandoit, de la ma-
ere la plus modeſte ; à la doucereuſe
adame de G***, les choſes du mon-
qui le ſont le moins. La précieuſe
***, faute d'avoir quelqu'un qui lui
mandât quelque choſe, s'amuſoit à

vanter un Auteur dont le triſte Conſeiller P*** lui conteſtoit le mérite ; de R*** faiſoit, avec une admirable facilité, des vers exécrables. Ma mere & celle de mon mari, tout en déchirant le prochain, s'écrioient ſur les miſéricordes de Dieu. Les autres jouoient : moi j'étois ſpectatrice, & je vous aſſure que je ne jouois pas le plus mauvais rôle. J'avois le plaiſir de ſentir, en conſidérant les ridicules de cette compagnie, que j'aimois, & que j'étois aimée d'un des plus aimables hommes du monde. Ma vanité étoit agréablement flattée de ce qu'ils vous étoient ſi inférieurs. Que je vous aimois dans ce moment-là ! En vérité, je ſuis d'un babil bien extraordinaire ! Je voulois vous écrire pour ſavoir ſeulement ſi vous n'étiez pas fâché coutre moi, pour vous prier de m'aimer toujours, & il me ſemble que je n'ai rien fait de tout cela. Vous voudrez bien y ſuppléer. Je ne ſuis pas aujourd'hui d'humeur aimante, & je vous dirois peut-être trop froidement ce que vous méritez que je vous diſe bien. Ce n'eſt pourtant point par caprice ; mais je ne me trouve pas jolie ; l'ennui m'a enlaidie conſidérablement, & je ne puis

me résoudre à croire que, dans cet état, vous m'eussiez quelque obligation de ma tendresse. J'ai, avec ce chagrin, un mal de tête prodigieux, & toutes ces choses jointes ensemble, me rendent à moi-même ma personne insupportable. N'avoir pas vu ce qu'on aime, passer toute la journée avec un mari, que de raisons pour être triste! Voir des prudes, des Marquis contant sornettes; avoir par-dessus tout cela un amant importun, qui ne veut pas laisser la vertu des gens en repos, ce n'est pas pour être contente. Le moyen de combattre sans cesse? je vois tant de femmes qui se lassent à la fin, & qui n'ont peut-être de toute leur résistance que le chagrin de ne s'être pas rendues plutôt! Comment être tranquille? Ah! si... Adieu, je vous écrirois jusqu'à demain, si je n'entendois pas venir la prude Madame de ***; que je les trouves laides, ces femmes si vertueuses! Aurois-je envie de ne l'être plus?

LETTRE XX.

JE vois vos ſoupçons à regret; mais je les aime encore mieux que cette ſécurité où je vous ai vu plongé tant de temps. Quelque injuſtice que vous me faſſiez, je vous pardonne tout. Votre chagrin eſt la premiere preuve d'amour que vous m'ayez donnée, & je veux bien n'en pas exiger davantage. Vous avez deviné juſte, quand vous avez deviné que votre ami le Marquis de C*** m'aimoit; mais vous vous êtes trompé lorſque vous avez cru que je répondois à ſes ſoins. J'avoue que vous pourriez en quelque façon me faire des reproches; je ne devois pas vous cacher ſa paſſion, & du premier moment qu'il a oſé me la déclarer, je devois le bannir de chez moi; mais c'eſt vous qui me l'avez amené, cet homme: il étoit, diſiez-vous, votre ami intime; je l'ai reçu parce que vous le vouliez; vous ſavez mon averſion pour les nouvelles connoiſſances. Pouvois-je préſumer qu'il deviendroit amoureux de moi? & quand il l'eſt devenu, pouvois-je, emporté comme vous

êtes, vous faire une pareille confidence ? J'ai cru qu'il étoit mieux de rebuter ſa paſſion & de lui ôter toute eſpérance, que de vous expoſer & de m'expoſer moi-même à une aventure diſgracieuſe, & toujours cruelle, de quelque façon qu'elle puiſſe tourner. Je ne vous aurois jamais fait cet aveu, ſi les tourments que cet homme me cauſe ne m'y avoient déterminée. Je ne vous dirai pas toutes les rigueurs dont je l'ai accablé pour l'obliger à finir ſes pourſuites ; c'eſt un détail inutile pour vous. D'ailleurs, vous ne m'en croiriez pas ; & il ſuffit que vous m'ayez rendue ſenſible, pour que vous croyiez que je ne puis réſiſter à perſonne. Mais paſſons ſur la maniere dont vous penſez de moi : cette idée me donneroit de l'aigreur ; & pour peu que je m'emportaſſe, vous diriez que je cherche un prétexte pour détruire une paſſion qui ne me touche plus. Il s'agit de vous confirmer la mienne, & ce ſoin anéantit tous les autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'épargner des viſites que je déteſtois. Si vous voulez vous en ſouvenir, je vous ai dit que cet homme me déplaiſoit ; vous avez condamné mon dégoût pour lui, vous m'avez for-

cée à le recevoir ; & pour toute réponſe à mes plaintes, vous m'avez dit que j'étois capricieuſe. Pouvèz-vous penſer cependant que j'euſſe ſouffert ſi longtemps ſes diſcours, ſi votre indiſcrétion ne m'avoit pas contrainte à le ménager ? Il me dit hier une choſe qui me fit trembler ; il ſait que je vous aime, il ſait des circonſtances que vous ſeul pouvez lui avoir appriſes. Heureuſe encore de ne vous avoir pas donné matiere à lui en raconter davantage, & de ne pas voir mon honneur & mon repos entre les mains d'un ſcélérat aſſez perfide pour avoir trahi ſon ami. Je viens d'ordonner que ma maiſon lui fût fermée ; & pour l'éviter, j'y reſterai, s'il le faut, toute ma vie. Je ne doute point que ce procédé ne le pouſſe à bout, & que faiſant ſuccéder la rage à l'amour qu'il avoit pour moi, il ne me noirciſſe dans le monde, & même auprès de mon mari. Mais ſi, malgré mes prieres, vous voulez vous venger, attendez pour le faire un motif légitime, & ne hâtez pas ma perte par un éclat hors de ſaiſon. Ce n'eſt qu'à ce prix que je puis vous conſerver mon cœur, & vous pardonner de m'avoir miſe dans la plus cruelle ſituation où je

me

me ſois encore vue. Je ne vous montre pas tout mon dépit & toutes mes craintes; je prévois que ceci ne finira pas tranquillement: je vois déja votre perte aſſurée pour moi; mais ſi vous m'aviez aimée, ingrat, vous ne m'auriez pas expoſée, par votre indiſcrétion, au déſeſpoir de vous voir riſquer vos jours, ou s'ils ſont conſervés, à la douleur de n'oſer plus vous revoir ſans confirmer mon amour & ma honte.

LETTRE XXI.

SAINT-FER*** venoit de me dire que vous vous étiez battu contre C***, & j'étois dans la derniere inquiétude lorſque votre Lettre eſt arrivée. Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu vous-même me l'apprendre? Seriez-vous bleſſé? Ou ſi vous ne l'êtes pas, que craignez-vous? Pourquoi vous dérober à mes yeux? Ne vous ſoucieriez-vous plus d'y lire tout l'amour que j'ai pour vous, ou auriez-vous des raiſons pour redouter de me voir? Vous ne devez point vous cacher; la brutalité de votre ennemi vous diſculpe, met ma gloire

à couvert, & votre perſonne en ſûreté. Mais que dis-je ! vous n'êtes caché que pour moi ; je ſuis la ſeule que vous ne daignerez pas voir ; tout de moi vous embarraſſe, vous ſupportez à regret mon amour : vous voudriez ma haine, ingrat ! Vous employez tous vos ſoins à la mériter ; mais vous n'avez accoutumé mon cœur qu'à vous aimer ; & malgré vos mépris, je ſens qu'il ne vous refuſera jamais que ces mouvements d'averſion auxquels vous voudriez le contraindre. Si j'en crois les diſcours de Saint-Fer***, vous êtes jaloux. Vous craignez de voir couler les larmes que vous voulez que je donne au malheur de votre rival. Vous-même, il me ſemble, de la façon dont vous m'avez écrit, que vous vouliez inſulter à ma douleur. Vous m'auriez annoncé plus modeſtement votre avantage, ſi vous n'aviez pas cru que c'étoit me braver que de me détailler ſi bien ce qui vous eſt arrivé. Se peut-il que vous ne me donniez jamais un ſujet de joie, ſans qu'il ſoit accompagné de tout ce qui doit me déplaire ? Si j'avois aimé votre ennemi, vous l'aurois-je ſacrifié ? Si j'avois voulu changer, votre indifférence, ne m'en fourniſſoit-elle

pas un prétexte ſpécieux? Si je ne vous avoit point aimé, aurois-je craint votre courroux, & le mépris que vous auriez conçu pour moi? Ah? Comte, vous ſavez mal aimer; & mon cœur plus neuf que le vôtre, vous donneroit bien des leçons. Il vous apprendroit du moins que la crainte ne peut rien ſur l'amour; & que loin que la négligence & la biſarrerie vous faſſent plus aimer, elles répandent entre les amants la froideur & les dégoûts, & qu'elles parviennent enfin à leur rendre leur déſunion néceſſaire. Voilà ce que vos procédés me font ſentir tous les jours. Je vous aime, mais je me laſſe enfin d'avoir à combattre ſans ceſſe mon amour. Peut-être s'affoiblira-t-il. Vous me perdrez, & vos larmes & vos remords ne vous rendront pas un cœur dont vous ne connoîtrez le prix que lorſque vous n'en ſerez plus poſſeſſeur. Songez-y, il eſt temps encore d'empêcher que je ne m'aigriſſe davantage; je vous offre un pardon que je puis encore vous accorder, mais que peut-être demain vous ne pourriez plus obtenir. Je ne croyois pas, en commençant cette Lettre, la finir ſi déſagréablement pour vous & pour moi.

Mais ſi vous étiez auſſi las d'eſſuyer des reproches que je le ſuis de vous en faire, nous ſerions bientôt d'accord ſur l'amour ou ſur l'indifférence.

LETTRE XXII.

HIER le chagrin de mon mari me mettoit en peine; je craignois que vous n'en fuſſiez l'objet, & qu'il ne trouvât à redire à des aſſiduités qui ne ſont déja remarquées que par trop de perſonnes. Son procédé me raſſure, & il faut, puiſqu'il vous choiſit pour confident, que vous ne lui ſoyez pas ſuſpect. J'aurois parié preſque, à voir ſon inquiétude, qu'une nouvelle paſſion l'agitoit; car il ne m'appartient pas d'être le but de ſes réflexions, de quelque façon que ce puiſſe être. C'eſt donc de votre couſine qu'il eſt amoureux, & c'eſt vous qu'il charge du ſoin de faire valoir ſes ſoupirs. Il faut, pour être ſi timide, qu'il ſoit bien cruellement bleſſé. C'eſt ſans doute pour réſerver à votre couſine le plaiſir de faire ſes avances. Elle n'eſt pas ſi cruelle que l'on doive tant craindre de lui dire qu'on l'aime, & la paſ-

ſion du Marquis eſt de nature à ne devoir pas l'ennuyer. Il ne demande pas mieux que d'avancer; & je ne répondrois pas de ſon amour, ſi on ſe laiſſoit trois jours aux petits ſoins. Avertiſſez-en votre couſine, afin qu'elle s'arrange là-deſſus. Mais que deviendra le pauvre petit D***, que deviendra R****, enfin que deviendra toute la Cour? Que de malheureux! Il n'y aura pas moyen de les garder tous! Le Marquis eſt pour les rivaux d'une incommodité ſans égale, ſur-tout dans les premiers jours. La croyez-vous capable de ſe refuſer une ſemaine le plaiſir d'être perfide? Il voudra être aimé ſans partage, au moins ce temps-là. Mais, quoiqu'il en puiſſe arriver, ſervez mon mari. Peignez à votre couſine le feu qui le conſume. Préſentez-lui le funeſte tableau d'un homme qui, depuis deux jours, eſt plongé dans une triſteſſe mortelle. Dites-lui qu'il eſt de conſéquence de ne le pas laiſſer gémir long-temps, & que le moindre chagrin l'abat. Faites-lui enviſager la perte du temps. Vantez les bonnes qualités du Marquis, & paſſez légérement ſur ſa conſtance, de peur de l'épouvanter. Faites-lui voir ſes amants au déſeſpoir, les uns s'exilant dans leurs terres, les au-

tres cherchant en vain des remedes contre ſon changement, & réduits, au milieu d'un autre amour, à ſouhaiter encore ſon cœur, tout perfide qu'il eſt. Appuyez, d'un autre côté, ſur la reconnoiſſance de mon mari. Faites-lui valoir les empreſſements d'un nouvel amant. Comptez tous les moments de la journée, & dites-lui que le Marquis ne lui en laiſſera pas un à regretter. N'oubliez rien, en un mot, de ce qui peut la déterminer. Vous trouverez peut-être extraordinaire que je vous preſſe de vous charger de cette négociation; mais ſérieuſement parlant, je crains tout de l'oiſiveté de mon mari. Il n'eſt jamais amoureux de moi que quand il ne ſait que faire. C'eſt à vous, puiſque vous m'aimez, à prévenir les chagrins que ſon retour pour moi pourroit vous donner. Je ne ſais s'il me ſied bien de vous le dire; je ne ſais même ſi vous ne ſouhaiteriez pas qu'il revînt à moi. Vous voudriez qu'il fût jaloux, parce que vous n'auriez pas la commodité de me voir ſi ſouvent, ou que vous ſeriez bien-aiſe de devoir à la contrainte dans laquelle il me tiendroit, ce que juſqu'ici mon amour vous a refuſé. J'ai cru remarquer que vous aviez cette fantaiſie;

mais ce ſentiment-là n'eſt point délicat; & ſi cela arrivoit par cette voie, ce ſeroit lui, & non pas moi, qu'il en faudroit remercier. Adieu, Comte, je ne ſais pourquoi je vous aime tant aujourd'hui; je vous ai dit toute la nuit les plus jolies choſes du monde; je me ſuis exagéré mes rigueurs; j'ai même été juſqu'à craindre que vous n'en mouruſſiez de déſeſpoir; en un mot, j'étois un peu folle; quel dommage que... Bon jour.

BILLET.

Je ne puis vous répondre de rien. Le rendez-vous que vous me propoſez me paroît un peu trop dangereux. Je ne ſuis point obſervée; mais ſi je prenois moins de précautions, je riſquerois ſans doute de l'être. Ne nous mettons point au haſard de perdre, par un inſtant de folie, la liberté qu'une longue circonſpection nous a acquiſe. Je conçois d'ailleurs ce que vous exigeriez de moi; je me ſouviens des marques de foibleſſe que je vous donnai hier, & peut-être vous les voudriez mettre à profit: toutes réflexions faites, je ne puis. Si vous voulez venir ce ſoir chez moi, vous m'y trouverez; cependant je n'y ſerai point ſeule: je vous aime, & je craindrois d'employer

plus de temps à vous le prouver qu'à vous le dire.

LETTRE XXIII.

NON pas, s'il vous plaît, Monſieur le Comte; ne nous brouillons plus, il m'en coûte trop en raccommodements: encore un, je ne repondrois plus de moi. Scélérat que vous êtes! je crois que vous ne me donnez tant d'inquiétude, que pour me rendre plus ſenſible encore que je ne le ſuis. C'eſt un moyen admirable pour ſe faire aimer. Je ſens au travers de toutes vos démarches, que vous recherchez moins les plaiſirs du cœur, & les tendres épanchements, que ceux que l'amour peut procurer. Je ne ſais comment vous dire cela; mais je ſuis ſûre que vous m'entendez mieux que je ne m'exprime. Je ne ſaurois m'empêcher de rire quand je penſe à vos emportements & à ma réſiſtance. Elle doit vous prouver que j'en veux abſolument reſter où nous en ſommes. Bien des femmes à ma place auroient accepté le parti; elles auroient pu ſe vanter de ne s'être rendues

que par laſſitude, & c'eſt toujours autant de pris ſur les reproches qu'on peut avoir à ſe faire. Quant à moi, je m'imagine qu'en pareille occaſion, on a des forces tout autant qu'on en veut avoir; jugez de ma volonté par les miennes. Savez-vous bien que je ne ſais plus que penſer de Lucrece? Encore avoit-elle un avantage ſur moi : elle n'aimoit pas Tarquin; mais moi qui vous adore, moi qui vous trouve charmant, avoir oppoſé à vos prieres, à vos larmes, à vos careſſes tant de fermeté, c'eſt un effort qui ſurpaſſe le ſien. Je vous pardonne vos extravagances; mais déſormais laiſſez-moi en repos. Quoique ma vertu ſoit grande, & qu'elle ne brille jamais mieux que lorſqu'on l'attaque, ne l'expoſez plus, je vous prie, au péril qu'elle courut hier. Les femmes ſont journalieres : j'étois, après que vous m'eûtes quittée, d'une humeur déteſtable, & j'étois déja couchée lorſque mon mari, tout eſſoufflé, tout botté, tout hors de lui, entra dans mon appartement. Il me dit d'abord qu'il étoit horriblement fatigué; après il me trouva jolie; & lui qui, avec moi, ne s'aviſe jamais de rien, s'aviſa de vouloir partager la moitié de mon lit. Il m'expliqua

plutôt en amant qu'en mari ſes amoureuſes intentions, & je ne ſais pas ce qui en ſeroit arrivé, ſi je ne l'avois pas prié bruſquement de s'en aller chez lui, & de me laiſſer repoſer. J'étois ſi laſſe, ſi rebutée des hommes, que je l'aurois battu, s'il eût perſiſté dans ſon deſſein. C'auroit été effectivement un caprice ſingulier de donner à mon mari ce que je venois de refuſer à mon amant. Adieu, venez dîner avec nous; mais ſongez à vous obſerver. Le Marquis me croit la moins ſenſible de toutes les femmes, & c'eſt ſur cette idée qu'il s'eſt faite qu'il ſe repoſe abſolument. Tâchez donc de ne le pas détromper; lui-même nous fournira les occaſions de nous voir en liberté; & qui ſait après tout ſi je ſerai toujours diſpoſée à en uſer comme de celle d'hier? Je le ſens; ſa préſence m'obligera à lui jouer un méchant tour. Un mari ſeroit trop heureux s'il pouvoit faire oublier à ſa femme qu'il eſt au monde.

LETTRE XXIV.

Il eſt vrai, je ſuis jalouſe, & l'explication que j'eus hier avec vous, loin de détruire mes ſoupçons, n'a ſervi qu'à les augmenter. Vous avez encore oſé me préſenter ma rivale. La cruelle qu'elle eſt! Avec quelle feinte douceur elle m'a demandé mon amitié. Avec quel art elle m'a parlé de vous! Je n'avois pas ſeulement l'eſprit de m'en défier; je jouiſſois de la douceur extrême de vous entendre louer, & je croyois qu'elle me félicitoit tacitement ſur mon choix, pendant qu'elle ne cherchoit par mes réponſes qu'à s'affermir dans le ſien. Que je la hais de cet artifice! Que je vous hais vous-même, perfide, & que mon cœur, en vous déteſtant, ſe venge bien de l'amour qu'il eut pour vous & de ſa crédulité! Peut-être ſerois-je encore dans mon erreur, ſi vos yeux ne m'euſſent tout appris. Vous m'eſtimez ſi peu, que vous ne daignez pas même me tromper bien. Vous croyez, qu'aveuglée par ma paſſion, je ne verrai pas ce qui la bleſſe ſi vivement. L'amour eſt

toujours clair-voyant quand il eſt au point que je ſens le mien. Accoutumée à être aimée, réfléchiſſant avec plaiſir ſur tout ce qui me prouvoit votre tendreſſe, comment avez-vous pu penſer que je ne m'appercevrois pas de votre négligence & de vos mépris? Sera-ce en m'accuſant de bizarrerie que vous diſſiperez mes ſoupçons? Pouvez-vous me nier que vous n'ayez point paſſé avec elle les deux jours que vous m'avez refuſés? En répondant même hier à mes reproches, vous ne regardiez que ma rivale, vous ſembliez lui demander pardon de la peine que vous preniez de vous juſtifier. Vous aviez honte de dire à une autre que vous craigniez d'aimer toujours vainement; vous fîtes entrer dans vos juſtifications la comparaiſon d'elle à moi. Vous ſoupiriez d'être obligé d'en faire un portrait que vous croyez infidele, & vous lui rendiez en ſecret tous les charmes que votre bouche traîtreſſe vouloit lui dérober. Mais quand il ſeroit vrai qu'elle me fût inférieure autant que vous vouliez me le faire croire, penſez-vous que j'en fuſſe plus perſuadée de votre indifférence pour elle, & votre caprice ne ſuffiroit-il pas pour me faire tout appréhender? Je vous

l'ai dit cent fois, je crains tout. J'aurois tous les agrémens que vous m'avez donnés, je ſerois ſeule avec vous dans tout l'Univers, que je ne ſerois pas encore raſſurée ſur votre inconſtance. Vous ſouvient-il de ce jour où je penſai vous perdre ſur quelques agaceries que vous fit la Princeſſe de ***, & que votre vanité vous fit attribuer follement à l'amour qu'elle avoit pour vous. Ai-je ignoré que vous ne revîntes à moi que lorſque vous eûtes perdu toute eſpérance de lui plaire. Trop heureuſe encore de n'avoir pas été inſtruite de toutes les perfidies que vous m'avez faites. Mais ſans aller chercher dans le paſſé, tâchez de me perſuader que cette joie qui vous animoit, quand vous jouiez hier, n'étoit que pour moi. Rappellez-vous cette froideur avec laquelle vous me parlâtes, ces regards inanimés & contraints, ces ſoupirs que vous donniez plus au chagrin d'être loin d'elle, qu'au plaiſir d'être auprès de moi. Ne me dites pas que c'étoit pour cacher aux yeux des autres votre véritable paſſion, que vous en feigniez pour elle. Quand on aime, l'amour perce au travers de la contrainte ; un regard, un geſte prouve plus en certaines occaſions que les dif-

cours les plus étudiés. D'ailleurs, ce ſeroit pour vous une excuſe frivole. Quand vous m'aimiez, vous étiez moins circonſpect; & quelque peine que j'euſſe à contraindre vos empreſſements, je vous aurois plutôt pardonné mille imprudences que tant de froideur. Je vous ai vu. Ingrat! je ne puis me le rappeller ſans frémir. Adieu.

Je ſuis honteuſe d'avoir perdu tant de temps à me plaindre; ne me voyez plus, renvoyez-moi mes Lettres & mon portrait; il ne vous ſiéroit point de garder ces marques de ma foibleſſe, & vous n'avez pas de raiſon pour vous oppoſer à ce que je deſire. Laiſſez-moi m'affermir contre vous, contre moi-même, vous ne triompherez plus de ma foibleſſe; & ſi je ne puis m'empêcher de pleurer votre perte, je me ſauverai du moins de l'affront de la pleurer à vos yeux.

LETTRE XXV.

NON, Monſieur, je ne vous verrai pas, vos efforts ſont ſuperflus, & vous m'êtes à préſent trop indifférent

pour vouloir de vous aucune juſtification. La crainte où vous êtes que je ne vous haïſſe, eſt mal fondée ; je ne vous hais pas ; mais je ne vous aime plus : raſſurez-vous, on ne hait en pareil cas qu'autant qu'on aime bien ; & pour que vous n'en puiſſiez pas douter, trouvez bon que je vous aſſure ici de mon indifférence. Vous ferez là-deſſus tels commentaires qu'il vous plaira. Je ne ſuis que trop bien vengée, s'il eſt vrai que vous m'aimiez encore. Il eſt douloureux d'aimer ſeul, & aimable comme vous êtes, peut-être cela ne vous eſt-il jamais arrivé ? Je ne vous dis rien ſur votre changement ; il eſt l'effet de votre caprice ; & comme vous aimiez, il y a quelques jours, Madame de ***, il ſe peut bien que vous m'aimiez aujourd'hui. Quant à mon cœur que vous me redemandez, il n'eſt plus à moi, ou du moins je ne veux plus qu'il ſoit à vous. Il ſera plus avantageux pour vous que les choſes reſtent entre nous dans l'état où elles ſont : ſi je renouois avec vous, ce ne ſeroit que pour avoir le plaiſir de vous tromper à mon tour ; mais ce plaiſir-là eſt indigne de moi. Je ne vous aime plus. Il eſt fâcheux pour votre vanité de voir ces triſtes mots

tracés de la main qui vous a tant de fois écrit le contraire ; mais il n'eſt pas étonnant que je ſuive votre exemple; je ſerois morte de douleur, ſi mon inconſtance ne m'avoit pas miſe hors d'état de ſentir la vôtre. Ainſi, épargnez-vous des démarches qui, loin de vous rendre mon eſtime, vous aviliſſent encore à mes yeux. Vous me défiez dans votre Lettre de vous prouver que vous aimiez Madame de***; cela ne me touche point aſſez pour le faire. Aimez-la, j'y conſens ; mais que ce ſoit d'une façon bien tendre; épargnez-lui les tourments que vous m'avez cauſés. S'il ſe peut, rendez-vous digne de poſſéder une auſſi aimable conquête ; ou ſi vous n'avez plus de ſes rigueurs à craindre, ſongez à vous conſerver des bontés ſi peu communes. Vous partez, dites-vous, ſi vous me trouvez inflexible. En cas que cela arrive, proſpérité & bon voyage.

LETTRE XXVI.

QUELLE eſt donc la puiſſance de l'amour! Je vous fais coupable, & je vous pardonne. Mais qu'il eſt difficile

de haïr ce que l'on aime, & qu'on a de plaiſir à penſer qu'il n'eſt point infidele, quand on a eu tant de raiſons de croire le perdre pour toujours! Reprenez mon cœur; puiſſe ſa poſſeſſion vous rendre aſſez heureux pour vous fixer! & puiſſiez-vous m'aimer aſſez pour m'empêcher de vous haïr un jour! Je veux bien croire que je me ſuis trompée quand je vous ai cru prévenu pour une autre, & il ne tiendra pas à moi que bientôt je ne reconnoiſſe encore mieux mon erreur. Je ne cherche point à me tourmenter; mais exempte de caprices, je ne le ſuis pas de ſoupçons; mon amour s'allarme de tout, un regard jetté ſur une autre, me fait penſer mille choſes extravagantes; j'enviſage dans le moment votre perte; & l'idée de n'être plus aimée de vous, eſt une idée que je ne ſaurois ſoutenir. Et vous croyez que mon amour eſt refroidi! Si je ne vous aimois avec fureur, prendrois-je garde à vos actions? Hélas! il en eſt qui vous paroiſſent innocentes, & qui me mettent au déſeſpoir. Que ne penſez-vous de même? Pourquoi, toujours occupée du ſoin de vous plaire, ne trouvai-je pas en vous le même retour? Par cette feinte cruelle, aviez-vous prétendu me

faire mourir de douleur? Aviez-vous beſoin de réchauffer dans mon cœur des ſentiments que votre indifférence, votre changement, votre haine même ne pourroient point amortir? Avez-vous pu concevoir le deſſein de feindre de me donner une rivale; & ſi vous m'aimiez autant que je vous aime, auriez-vous pu, je ne dis pas lui adreſſer le moindre des diſcours, mais ſeulement contraindre vos yeux à la regarder? Seriez-vous aſſez maître de votre cœur pour jouer un pareil perſonnage! Ah! gardez-vous de me le laiſſer croire, je vous aimerois mieux infidele que perfide. Mais qui m'aſſure que vous n'avez pas eu envie de changer? Vous me dites que non, devroit-ce être aſſez pour me le faire croire? Encore troublée du péril que j'ai couru, craignant ſans ceſſe, mon cœur frappé dément en ſecret vos ſerments & ma crédulité. Je ſens même, je vous l'avoue à regret, que le peu de confiance que j'ai en vous, m'a refroidie, & j'ai trop de peine à vous juſtifier, pour que vous n'ayez pas été plus coupable que vous ne le dites. Je crois votre repentir & votre douleur ſinceres; mais le ſouvenir du paſſé, & la crainte de l'avenir, me glacent ſur le

préſent. J'ai beſoin de raiſons pour vous rendre un amour auſſi vif que celui que vous avez éprouvé. Je m'efforce de vous trouver aimable, je ſoupire de me trouver ſi différente de ce que j'étois; je ſens que j'ai perdu de ce trouble & de ces deſirs que je me plaiſois à entretenir, ſur leſquels même je n'avois pas beſoin de réflexions pour en faire mon bonheur. Un peu plus tard, peut-être je ne vous aimerois plus. Que l'aveu ſincere que je vous fais, vous faſſe connoître de quelle conſéquence il eſt avec moi d'imaginer de pareilles choſes. Ne croyez pas cependant que je vous voye ſans plaiſir revenir à moi; quoique je vous aime moins, vous ne pouvez concevoir combien je vous aime. Que vous me rendriez heureuſe ſi votre ame inſenſible pouvoit ſe remplir d'une partie des feux dont la mienne eſt agitée! Je crois n'avoir pas beſoin de vous preſcrire de ne plus voir Madame de ***; examinez ſi cela vous coûte, & ſongez à ne me pas laiſſer penſer qu'en ceſſant de la voir, vous me faites un ſacrifice. Adieu.

Mon mari, comme j'achevois ma Lettre, eſt entré dans mon cabinet; & occupé d'un ſoin aſſez ſingulier, en m'annonçant qu'il alloit à Verſailles, il m'a

demandé pourquoi je ne vous voyois plus ; & me voyant interdite à ſa demande : Madame, m'a-t-il dit d'un air très-ſérieux, vous devenez de jour en jour plus capricieuſe, & il ſemble que ce ſoit ſur mes amis que vous vous plaiſiez de répandre les effets de votre bizarrerie ; le Comte en eſt un que j'eſtime, & vous me ferez plaiſir d'accepter le pardon qu'il viendra vous demander : ce n'eſt pas qu'il ſoit coupable ; mais il eſt aſſez poli pour ne pas vous faire ſouvenir de votre bruſquerie, & pour prendre ſur ſon compte vos mauvaiſes façons. Faites en ſorte qu'en revenant je le voye ici auſſi content qu'à ſon ordinaire, ou permettez que je m'en prenne à vous. Mais, Monſieur, lui ai-je répondu, qui vous a dit que nous fuſſions brouillés ? Lui-même, a-t-il repris ; mais ne lui en voulez pas de mal ; car j'ai eu toutes les peines du monde à lui arracher ce myſtere. Quoi qu'il en ſoit, recevez-le bien, ſoyez ſûre que, pour vous punir, je l'amenerai tous les jours chez vous. Ces femmes, a-t-il ajouté en partant, ne peuvent vivre en paix avec les gens. Je vous ſais bon gré de vous être ſervi de ſon interceſſion pour vous raccommoder avec moi : le fait eſt

rare. Mais ſi je ne vous avois pas aimé, ſa recommandation auroit été aſſez inutile. Je meurs de rire de ſon zele ; mais ne conviendrez-vous pas que c'eſt dommage de le tromper ?

LETTRE XXVII.

Vous m'accuſez d'être indifférente, & vous ne concevez pas comment, au milieu de vos tranſports les plus tendres, vous ne me voyez point cette émotion qu'ils devroient naturellement faire naître. Je l'ai bien conçu quelque temps ; mais ce qui me fâche, c'eſt que je commence à ne le plus concevoir. Vous inférez de mon inſenſibilité prétendue, que votre paſſion eſt plus forte que la mienne ; vous vous répandez en reproches ; & ne connoiſſant en amour d'autres plaiſirs que ceux que les ſens y attachent, vous traitez de chimere & d'illuſion les mouvements qui portent à l'ame une volupté plus vive & plus délicate que celle dont vous faites votre unique objet. Que ne pouvez-vous la connoître ! Et comment, en étant ſi pénétrée, puis-je ſi peu la décrire ! Si je

la ſentois moins vivement, ſans doute je l'exprimerois mieux. Vous m'accuſez d'indifférence. Ah ! que ne puis-je ſans crime répondre à vos empreſſements ! Vos plus tendres tranſports ne ſuffiroient pas aux miens, & je vous ferois bientôt rougir d'avoir oſé croire que ma paſſion eſt moins violente que la vôtre. Moi, ſans deſirs ! M'en croyez-vous exempte ? Voyez-vous tout mon déſordre ? Moins heureuſe que vous, ne ſuis-je pas dans la néceſſité de vous le cacher ? puis-je m'y abandonner, ſans offenſer cette vertu cruelle dont le ſecours, tout foible qu'il eſt, m'a juſqu'ici ſauvée de la perte de votre eſtime, de celle de votre cœur ? Sans cette fatale certitude que..... Hélas ! où m'emportai-je ! N'avois-je que cela à vous écrire ? Que je vous ai dit de choſes criminelles pour moi, peu flatteuſes pour vous, qui comptez peut-être pour rien l'égarement de ma raiſon ? Pourquoi n'ai-je pas la force d'effacer tout ce que je me reproche ? Ne vous en prévalez pas au moins. Sans Dupré, qui s'impatiente dans ma chambre, & qui ne me donneroit pas ſans doute le temps de recommencer, je m'épargnerois la honte de tant de folies. Comptez-les pour rien, je vous prie.

M'en croirez-vous, quand je vous dirai que je ſerai plus prompte à les déſavouer, que je ne l'ai été à les écrire ? Adieu.

Je ſuis au déſeſpoir, ma mere m'emmene avec elle je ne ſais où. Je ne vous verrai pas de toute la journée : j'ai eu beau lui dire que je ne me portois pas bien, elle s'eſt obſtinée à me trouver le meilleur viſage du monde. Je ne vous verrai pas. Que je vais m'ennuyer !

BILLET.

Je ne ſais ſi je fais bien de vous avertir que je ſuis ſeule ; mais je m'ennuie, & je voudrois vous voir ; peut-être ne le devrois-je pas dans l'état où les belles deſcriptions du Marquis vous ont mis. Je lui ſuis obligée du ſoin qu'il prend de me vanter avec tant de zele ; s'il en eſt ſi content, jugez combien le ſeroit un homme que j'aimerois & qui jouiroit de mes tranſports. Un mari ne voit que la ſtatue, l'ame n'eſt faite que pour l'amant. Je ne doute point du plaiſir que vous auriez à vérifier ſes diſcours ; quoi qu'il en ſoit, mon mari ne dîne pas avec moi ; & quand vous viendriez remplir une place qu'il laiſſe vuide, je ne vois pas ce qu'on aura à me repro-

cher. J'aurois bien envoyé chercher des femmes; mais il me ſemble que vous m'amuſez davantage, & je hais par-deſſus tout à m'ennuyer. Ayez donc la bonté de me venir tenir compagnie. Je ferai ce que je pourrai pour vous rendre la mienne agréable, & Dieu veuille que ce ſoit aſſez pour vous du plaiſir de me voir.

LETTRE XXVIII.

OUI, je l'avoue, ſi mon mari arriva hier à propos pour lui : il vint fort mal-à-propos pour vous; ma vertu chancelante ne ſe défendoit plus que foiblement, vos empreſſements m'avoient ſurpriſe au point de me la faire perdre de vue. L'occaſion, votre amour, le mien, tout combattoit contre moi; je ſentois ce que je n'ai jamais ſenti. Mes yeux égarés, même en vous regardant, ne vous voyoient plus. J'étois dans cet état de ſtupidité où l'on laiſſe tout entreprendre, & mes réflexions avoient fait place à une ivreſſe, plus aiſée à reſſentir qu'à exprimer : que ſerois-je devenue ſi le Marquis ne fût arrivé! Je recule votre perte d'un jour. Que ſais-

je

je ? Peut-être pour jamais ! L'état où je me ſuis vue, quelque déſordre qu'il porte dans les ſens, quelqu'enchanteur même qu'il puiſſe être, eſt trop à craindre pour que je ne cherche pas à ne m'y plus retrouver. Vous n'attendiez pas, j'en ſuis ſûre, cette concluſion, & dans l'impatience que vous avez de réparer ce que le haſard a gâté, vous m'en ſuppoſez une ſemblable; vous avez tort. Que dans ces moments cruels où la nature nous livre à nous-mêmes, où tous les ſens troublés agiſſent pour notre ſéduction, où les tranſports d'un amant échauffent ſans ceſſe les nôtres, & ne portent à l'imagination que l'idée d'un plaiſir vif & préſent, que dans ce délire, dis-je, on ſouhaite ſa défaite, je le crois. On ne la voit pas. Mais que, revenue de ce funeſte état, on puiſſe ſe ſoumettre aux deſirs d'un amant & le rendre heureux, parce que votre foibleſſe l'a mis une fois au point de l'être, voilà ce que je ne conçois pas. Donc, en ſuivant ce raiſonnement, je ne vous donnerai pas de rendez-vous, parce que je ne ſuis plus folle. Vous en ſerez fâché, & moi auſſi peut-être. Mais, en vérité, je ne puis faire autrement : ſi j'étois ſûre cependant que

mon mari pût encore venir nous troubler, je vous l'accorderois; car ſans lui, ma vertu n'étoit qu'une ſotte. Ce cher Marquis! Je l'ai tant embraſſé! Il ne ſavoit à quoi attribuer mes careſſes; & comme il eſt amoureux de votre parente, il les recevoit avec un air ſombre & contraint qui vous auroit fait rire. Je crus d'abord hier, en le voyant entrer... que les maris ont des preſſentiments qui les avertiſſent de ce qui ſe fait chez eux en leur abſence; mais ils donnent tous les jours trop de preuves du contraire, pour que j'aye pu m'arrêter long-temps à cette idée. Il avoit été troublé auſſi, ce pauvre Marquis. Aſſurément, c'étoit hier un bon jour pour les maris. Le plaiſir que j'ai de vous être échappée, m'a donné une gaieté, a répandu ſur toute ma perſonne des graces ſi vives, ſi touchantes, que vous mourrez d'amour en me voyant ſi jolie. Je ferai à la vérité un peu cruelle; mais, Comte, cette vertu n'eſt-elle pas affreuſe? Elle va devenir plus intraitable que jamais. Car enfin, je ne puis plus ſuccomber avec gloire; je ſuis obligée d'être fiere; vous avez voulu profiter de ma foibleſſe, je ne dois point vous le pardonner. Cette vertu, Comte,

les gens qui l'ont faite connoiſſent-ils l'amour? Cette penſée me raſſure; il y a ſans doute des cas ſujets à l'exception; mais il n'y auroit point d'honneur à en profiter. Voyez dans quel embarras je ſuis; vous d'un côté, & elle de l'autre; le fâcheux équilibre! Pour le conſerver, ne me voyez plus, je vous prie, que de loin, ou en public. Si cela vous ennuye, vous vous amuſerez avec vos deſirs; je vous les permets juſqu'à nouvel ordre. Adieu.

BILLET.

Hé, mon Dieu, dormez, mon pauvre Comte! dormez pour avoir du moins le plaiſir de faire des ſonges. Dédommagez-vous, par des illuſions agréables, de tout ce que mes rigueurs ont d'accablant. Hélas! dans l'état où vous êtes, je n'oſerois vous faire la moindre petite faveur, tant je craindrois d'être obligée de la reprendre. Dom Quichotte, en ſortant de la montagne noire, n'étoit pas ſi décharné que vous. Que voulez-vous qu'on faſſe d'un amant ſi triſte? Reprenez votre embonpoint, je vous ai permis d'être malade quand il s'agiſſoit de me faire pitié; mais pourriez-vous à préſent vous y méprendre? Je

vais ce ſoir à l'Opéra ; jouiſſez du plaiſir de m'y voir ; il vous paroîtroit peut-être extraordinaire d'avoir là un rendez-vous, ſi vous ne ſaviez parfaitement qu'il n'y en a plus à huis clos ; cependant venez de bonne heure.

BILLET.

A l'Opéra, ſur un mot que vous m'avez dit, j'ai ſoupiré, même mes yeux ont accompagné ce ſoupir ; je croyois, puiſque vous m'en avez remercié, que vous m'aviez entendue ; cependant vous m'en demandez aujourd'hui l'explication ; ce que je vous dirois à préſent ne rendroit pas ce que je vous diſois dans ce moment-là. L'eſprit n'imite pas toujours les expreſſions du cœur : & peut-être que le mien n'eſt pas dans la diſpoſition où vous le trouvâtes hier, ou du moins voudrois-je m'en flatter. Vous me demandez ſi je reſte chez moi ; je voudrois bien vous répondre non ; mais vous ne méritez pas ce menſonge. Vous voulez ſavoir ſi j'y ſerai ſeule, je pourrois bien vous le dire, mais ne voulez-vous rien deviner.

(On a ſupprimé ici quelques Lettres.)

LETTRE XXIX.

DE l'amour tant qu'il vous plaira: mais un peu plus de ſageſſe & de diſcrétion, ou je ſuis perdue. Vous m'embraſſiez hier avec tant d'emportement, & il paroiſſoit tant de fureur dans vos yeux, qu'il étoit impoſſible de ne pas s'appercevoir de ce que nous avons tant d'intérêt de cacher. Vous ſuis-je ſi peu chere que vous vouliez me perdre, & avec ſi peu de plaiſir pour vous? Dans quel temps ne penſâmes-nous pas être ſurpris? Eſt-ce au milieu du tumulte?... Ah! j'en frémis; ſi vous m'aimiez, m'expoſeriez-vous à de tels dangers? N'avons-nous pas aſſez de moments dans la journée? Que vous êtes biſarre! Vous ne deſirez jamais plus ardemment que lorſqu'il eſt preſque impoſſible de vous ſatisfaire; & quand, dans des lieux dont nous ſommes ſûrs, je me livre à votre tendreſſe, je vous trouve ſans empreſſement & ſans ardeur. C'eſt une remarque que vos folies m'ont fait faire malgré moi; vous me rendez, je crois, aſſez de juſtice pour ne point m'accu-

ſer d'emportement. Je ne ſuis cependant pas inſenſible ; mais mon cœur me fournit plus que le vôtre ; ce qui fait mon bonheur, feroit pour vous une tiédeur inſupportable. Vous n'imaginez rien au-delà de vos deſirs. Vous ignorez les ſoins délicats qui touchent tant un cœur ſenſible ; cet amour enfin que vous ſentez ſi peu, & dont vous ne connoiſſiez que ce que j'en voulois toujours ignorer. Je vous parle-là ſans doute une langue étrangere : votre cœur ne vous reproche rien, vous me montrez de bonne foi les ſeuls mouvements dont il eſt capable, & le fruit que je tirerai de mes plaintes, ſera de me voir mieux trompée à l'avenir. Je m'en plaindrois moins ſi vous pouviez apprendre en même-temps à mieux tromper les autres. Croyez-vous m'avoir gardé toute la diſcrétion que vous me devez, quand vous n'aurez dit à perſonne les termes où nous en ſommes enſemble : ne ſavez-vous pas que les actions en diſent plus que tout le reſte ? Voulez-vous faire deviner à tout le monde que vous m'aimez, & qu'il ne manque rien à votre bonheur ? Eſt-il ſi grand que vous ne puiſſiez le contenir ? Perdroit-il de ſon prix à être ignoré ? Quelle eſt cette affec-

tation de vouloir toujours me parler à l'oreille, & de commettre enfin cent mille autres imprudences de cette nature ? Pourquoi le ſoin de ma réputation eſt-il celui qui vous touche le moins ? Si vous y vouliez pourtant un peu réfléchir, vous ſentiriez que je mérite d'être ménagée, que j'en ai beſoin. Ne vous fiez pas à l'indolence de mon mari, elle eſt à craindre ſi elle vient un jour à me ſoupçonner de foibleſſe. Tout m'eſt ſuſpect : voyons-nous en public le moins que nous pourrons, je crains votre indiſcrétion; & toute votre probité ne me raſſure pas ſur vos tranſports. Je crains les miens; je ſens que je ne vous regarde jamais comme un autre homme. Comment cacher les mouvements qui m'agitent lorſque je vous vois ? Contraignons-les : il faut ſi peu de choſe pour nous déceler. Un mot que nous ne croirons de nulle conſéquence, un regard, une ſimple préférence, tout cela s'explique toujours dans le monde d'une façon déſavantageuſe. Que de gens qui n'y ont d'autre occupation que celle de nuire ! Si la calomnie attaque tant de perſonnes, que ne devons-nous pas craindre de la médiſance ? Donnez-moi, je vous

prie, pour plus grande preuve d'amour, celle de m'en marquer moins. Vous imaginez-vous deſirer ſeul? Croyez-vous que je ne me faſſe pas violence? Mais puiſque je réſiſte à ces mêmes deſirs, pourquoi n'en feriez-vous pas autant? Vous devriez rougir d'avoir moins de force que moi. Adieu; vous vouliez me voir, mais j'ai bien envie que cela ne ſe puiſſe pas. N'importe, venez, je n'aurai ni amis ni ennemis, & ne vous battant guere que par vanité, le défaut de témoins pourra bien affoiblir votre valeur. Venez dîner avec moi, je n'ai été de ma vie ni ſi belle, ni ſi folle. Que je vous plains!

LETTRE XXX.

Je ſuis bien-aiſe, quoique vous me grondiez un peu, que vous m'ayez écrit; le prétexte de vous faire réponſe m'aidera beaucoup pour ce que j'avois à vous apprendre. Pour commencer avec ordre, je vous dirai, premiérement, que vos craintes ſont extravagantes; & pour vous le prouver, pas le moindre mot d'amour, nulle aſſurance de fidé-

lité, ni pour le préſent, ni pour l'avenir. Je ne ſuis pas fâchée que vous me ſoupçonniez un peu : tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt d'aller mon train ordinaire : ſi, avec cela, vous voulez être incommode, tant pis pour vous. Paſſons au reſte. Mon mari, comme vous ſavez, ſe croyoit malade hier, & le ſoin de ſa ſanté étant le premier de ſes plaiſirs, je penſois avec raiſon qu'il ne ſortiroit point de toute la ſemaine ; cela nous auroit contraints : il a changé d'avis. Il s'eſt éveillé ce matin le teint frais & les yeux vifs ; il eſt venu dans mon appartement avec un air nonchalant & douloureux, pour voir ce que je lui dirois de ſon viſage ; je l'ai trouvé tel qu'il étoit, c'eſt-à-dire, un peu meilleur que le mien, je l'en ai félicité, & l'ai aſſuré que ce qu'il prenoit pour une indiſpoſition, n'étoit qu'un ennui qui, répandu ſur ſes charmes, en obſcurciſſoit une partie. Il a inſiſté, je l'ai conduit à mon miroir, il a ri en ſe regardant, & tout d'un coup, il m'a dit qu'il étoit mieux. Cette découverte l'a mis en ſi belle humeur, qu'il eſt reſté à ma toilette, où il a été le plus aimable & le plus galant de tous les hommes. J'ai preſque eu en-

vie de le prier de m'aimer encore ; il eſt enfin ſorti pour aller à la ſienne, où je l'ai accompagné. Il s'eſt fait habiller avec toute la coquetterie d'une femme qui attend un amant chéri ; j'ai loué ſes agréments, j'ai même mis la main à ſa parure, je l'ai tant aſſuré qu'il étoit charmant, qu'il s'eſt déterminé à aller chez votre couſine, où il paſſera la journée. Malgré votre gronderie, je me ſens en diſpoſition de la bien employer, & j'ai cru que, pour la paſſer avec agrément, je n'avois beſoin que de vous. Si vous voulez cependant, nous aurons du monde ; je crains que tant de ſolitude ne vous ennuye, ſur-tout m'aimant auſſi peu que vous le faites aujourd'hui ; quoique vous en puiſſiez penſer, je n'ai point envie, par complaiſance pour vos caprices, de m'ennuyer quand je puis faire mieux : ainſi venez, & de bonne heure, je ne vous ai jamais tant ſouhaité.

LETTRE XXXI.

LES affaires qui vous retiennent à Paris vous font perdre, dans l'embarras & la triſteſſe, le plus beau mois de l'année, & votre abſence me prive de tous les plaiſirs que je pourrois prendre dans un lieu qui ſeroit charmant pour moi, ſi vous pouviez y venir. Penſez-vous comme moi? Paris, depuis que je l'ai quitté, a-t-il encore des charmes pour vous? Tout ce que vous y voyez vous eſt-il indifférent? Souhaitez-vous de m'y voir? Vous ſouvenez-vous que je vous aime, & ce ſouvenir contribue-t-il autant à votre bonheur, que la paſſion que j'ai pour vous contribue au mien? Que je ſuis heureuſe, ſi, au milieu de tous les plaiſirs qui vous environnent, votre cœur ſent qu'il lui manque quelque choſe! Avez-vous du plaiſir à m'être fidele? M'aimez-vous enfin autant que je vous aime? Ce n'eſt que dans un amour auſſi violent que le mien, qu'on peut goûter une joie véritable. On s'ennuye quand on aime médiocrement. Si votre Lettre dit vrai, que j'ai lieu d'être contente! Que vous

vous exprimez bien! Il me ſembloit même en la liſant, que j'avois moins d'amour que vous : mais eſt-il poſſible qu'au milieu de tant de trouble, on puiſſe avoir tant d'eſprit? Sentez-vous tout ce que vous m'écrivez? Vous me dites que vous vous ennuyez; je n'ai d'heureux moments que ceux que j'employe à penſer à vous. Que je regrette ceux que je ſuis forcée de donner à d'autres ſoins, & que pour ſoulager une ſi cruelle abſence, c'eſt peu de choſe qu'un portrait! Si vous ſaviez toutes le folies qne je lui dis! le mien vous occupe-t-il quelquefois? Avez-vous beſoin de ce ſecours pour penſer à moi? devroit-il vous ſuffire? Ah! que vous m'aimez foiblement! devriez-vous me laiſſer dans la triſteſſe de ma ſolitude? ne devriez-vous pas vous-même ſentir toute l'horreur de la vôtre? Vous avez peut-être ſaiſi l'occaſion de votre procès pour vous diſpenſer de me voir auſſi ſouvent que vous le devriez. Le viſage de votre rapporteur vous plaît-il plus que le mien? & tous les procès du monde valent-ils celui que je pourrois vous faire perdre? Je donnerois tout au monde pour avoir le plaiſir de vous voir ici. L'eſpérance que vous me donnez

d'y être dans quatre jours ne ſera-t-elle point vaine ? La Cour & vos affaires vous en laiſſeront-elles le temps ? A préſent je ſuis veuve, mon mari, occupé dans le même lieu, & plus que vous, ne peut pas venir ſitôt, & vous devriez mieux uſer de la liberté que pourroit vous donner ſon abſence. Le tumulte de la ville eſt déſagréable aux amants, le cœur y eſt ſans ceſſe gêné par des bienſéances incommodes ; & ce n'eſt que dans la tranquillité de la ſolitude qu'on jouit parfaitement de ſoi-même. Venez donc eſſayer ſi vous me trouverez moins cruelle, & ſi votre vue ne me rendra pas plus tendre. Je vous avouerai du moins que la beauté de la nature, l'ombre & le ſilence des bois, me jettent malgré moi dans une rêverie dont je vous trouve toujours l'objet. Votre image me ſuit juſques dans les bras du ſommeil, je vous vois toujours le plus aimable berger du monde, & quelquefois le plus heureux. Mais enfin, tous ces plaiſirs ne ſont que des ſonges ; venez par votre préſence m'en offrir un plus réel. Adieu ; vous vous plaignez, pourriez-vous bien me dire pourquoi ? Adieu, ſouvenez-vous que je vous aime, & que je meurs où vous n'êtes pas.

LETTRE XXXII.

HUIT jours ſe ſont écoulés depuis que je ne vous ai vu ; huit jours que j'ai paſſé dans le plus grand chagrin du monde, & dans leſquels peut-être vous n'avez pas voulu trouver un moment pour penſer à moi. Vous m'ayez écrit, il eſt vrai, une Lettre qui auroit paru fort tendre à toute autre. Mais pouvez-vous m'annoncer tranquillement que vous ne pouvez venir de huit jours? Eſt-il poſſible qu'une abſence auſſi longue ne vous paroiſſe pas auſſi cruelle qu'à moi? Mon cœur, parce qu'il eſt à vous, a-t-il perdu de ſon prix à vos yeux? La vivacité de mon amour me fait trouver de la langueur dans le vôtre; il me ſemble que vous ne devriez pas me laiſſer dans l'ennui de ma ſolitude. Je vous veux mal de votre peu d'empreſſement, je voudrois quelquefois que, pour me voir, vous ſacrifiaſſiez tous les devoirs & toutes les affaires du monde; j'oublie que je vous ai défendu de le faire; quand je m'en ſouviens, je ne vous pardonne pas de m'avoir ſi

bien obéi. Pourquoi m'expoſez-vous à penſer des choſes ſi extravagantes? Un moment eſt-il donc ſi difficile à trouver? Oſez-vous bien donner au ſommeil un temps qui ne devroit appartenir qu'à l'amour? Lorſque vous rempliſſez toutes les heures de ma vie, ne puis-je exiger de vous quelques-unes de la vôtre? Si vous ſaviez combien je m'ennuye, que de Robins & de Financiers m'accablent, en vérité vous plaindriez mon ſort. Il n'eſt pas néceſſaire d'être éloigné de ce qu'on aime, pour ne pas s'amuſer de leur compagnie, & malheureuſement ils ont commencé avec tant de reſpect à m'ennuyer, que je ne fais plus comment faire pour m'en débarraſſer. La maiſon de P*** eſt pleine de ces Meſſieurs, elle eſt ſi proche de la mienne, que j'en ſuis obſédée toute la journée, ſur-tout des jeunes Robins. Ils ont des façons ſi ſémillantes, tant d'eſprit, & débitent la fleurette avec des airs ſi cavaliers, qu'il faut être auſſi prévenue que je le ſuis pour ne pas me rendre à leurs ſéduiſants propos. Quelle impertinence! Quelle fatuité! On dit pourtant que ce ſont des gens à bonnes fortunes; quelle honte pour nous! Je crois que l'habitude qu'ils ont

de s'ennuyer à l'audience, répand ſur toutes leurs actions je ne ſais quoi de fade, qui domine juſques dans leurs manieres les plus évaporées. J'ai déja reçu de ces petits téméraires trente déclarations plus tendres les unes que les autres. Vous ririez trop de les voir tous à ma toilette s'empreſſer à me faire leur cour. Les aimables petites perſonnes! En vérité, ce ſeroit une ſottiſe que d'avoir avec eux de la vertu; on n'a, pour s'en pouvoir défendre, tout au plus beſoin que de goût. Sans Saint-Fer***, qui eſt d'avant-hier chez moi, je crois que je ſerois malade d'ennui; mais ſa gaieté me dédommage de toutes les fadaiſes que j'entends, & puis j'ai avec lui le plaiſir de parler de vous. P*** me donna hier un ſouper qui acheva de me mettre tout-à-fait de mauvaiſe humeur. Mes Robins y dirent mille bons mots, je fus lorgnée impitoyablement, on y médît beaucoup pour me plaire; & avec tout cela, croiriez-vous bien que je ne m'y divertis point du tout, & que ſi votre ſouvenir ne m'avoit ſoutenue au milieu de tous ces amuſements, j'y ſerois morte de chagrin. Adieu, venez au plutôt, par votre air guerrier, diſſiper cette légion d'ennuyeux qui

m'obſedent. La choſe preſſe ; faut-il, pour vous y déterminer, vous dire que j'entends touſſer votre oncle ? N'importe, je vais pour me divertir, lui faire cacheter ma lettre. Adieu, mon cher Comte, je n'ai pas le temps de vous rien dire ; mais dites-vous de ma part tout ce que vous pourrez imaginer de plus tendre, & peut-être ſerez-vous encore bien loin de ce que je ſens.

LETTRE XXXIII.

MAIS qui vous dit que j'aye beſoin de vos excuſes ? Vous m'avez fait une eſpece d'infidélité, je n'en ſaurois être fâchée ; c'eſt un exemple que vous me donnez, & vous ſavez ce que ceux de cette ſorte-là valent auprès de mon ſexe. Vous craignez qu'il ne ſoit ſuivi, c'étoit une réflexion qu'il falloit faire auparavant ; mais point, vous commencez par inſulter, & vous avez peur après de la vengeance. Vous avez mené hier, vous & Saint-Fer***, des filles d'Opéra à la campagne ; je ne vois là-dedans rien d'extraordinaire ; je ſuis perſuadée que vous aurez choiſi les plus

vertueuſes ; & quelque difficile que pût être ce choix, je m'en rapporte entiérement & à votre goût, & à votre diſcernement. D'ailleurs, il n'a jamais été défendu d'aimer la muſique, & je conçois qu'elle eſt plus touchante au fond d'un bois que parmi l'embarras d'un théâtre, & la foule importune des ſpectateurs. Mais quand tout cela ne ſeroit pas, & que mon imagination, qui cherche ſans ceſſe à vous juſtifier, voulût pour ce coup mettre les choſes au pis, qu'en pourroit-il arriver? Je rougirois dans cette occaſion d'être jalouſe, je ne puis ſeulement qu'en être un peu moins fidelle; mais ce n'eſt pas à quoi vous avez penſé, & ce que, malgré votre étourderie, vous ne préſumez pas qui puiſſe arriver. Cela ſera pourtant: il me vient quelquefois les plus jolies tentations du monde, & je ne ſuis point fâchée que vous me fourniſſiez l'exemple d'y ſuccomber. Je me piquois autrefois d'une conſtance qui ne pouvoit manquer de nous ennuyer l'un & l'autre. Je change de ſyſtême. En nous donnant carriere ſur toutes nos fantaiſies, ſi celle de nous aimer nous reprend, ſans retomber dans les premiers tranſports d'un amour naiſſant, nous nous

verrons avec plaiſir, nous nous regretterons même quelquefois. Point de jalouſies, de brouilleries, de caprices, rien en un mot de toutes les délicateſſes qui rendent l'amour ſi inégal. Nous nous ferons des confidences; un auſſi aimable homme que vous n'a que trop à raconter. Nous nous aiderons mutuellement par des conſeils, s'il eſt poſſible cependant que ceux d'un étourdi tel que vous puiſſent ſervir à quelque choſe. S'il vous arrive une aventure pareille à celle d'hier, je vous dirai que ces ſortes de fantaiſies aviliſſent un galant homme, & que, lorſqu'on ſe prend pour des perſonnes de cette ſorte, on s'expoſe à jouer un perſonnage diſgracieux; qu'au milieu de mille inconvénients qui ſuivent ces petits divertiſſements, il eſt douloureux pour la vanité de ſe voir en compromis avec les honnêtes perſonnes qu'elles peuvent aſſocier à leurs plaiſirs. Jugez, par cet échantillon de morale, de celle que je prépare à vos premieres fantaiſies. Dieu veuille que j'en ſois quitte pour celle-là, & vous pour le repentir de vous l'être permiſe. Adieu. Vous croyiez que je ne ſerois pas viſible aujourd'hui; vous vous trompez.

LETTRE XXXIV.

JE ne ſais ce qui arrivera de tout ceci ; mais je ne crois pas que depuis qu'on ſe mêle d'aimer, l'amour ait uni deux perſonnes plus folles que nous. Il y a huit jours que j'étois jalouſe, & ſi je crois ce qu'on m'a dit, je ne manquois pas de raiſon pour l'être. Aujourd'hui vous l'êtes, apparemment pour me copier ; mais, à parler ſans vanité, je ne ſuis pas un auſſi bon modele que vous pourriez vous l'imaginer. Vous dites que je ſuis coquette, cela peut être vrai. Que j'aime à plaire, dois-je renoncer à tout le genre humain? Vous feriez cependant bien étonné ſi je vous diſois que, dans tout ceci, j'agis par raiſon. Cela va vous paroître bien étrange, rien n'eſt pourtant plus certain. J'ai remarqué, car quoique je vous aime, je remarque quelquefois, ou pour mieux dire, je remarque parce que je vous aime. J'ai remarqué, dis-je, qu'il eſt bon d'éveiller votre amour. Hélas ! quand il eſt content, il eſt ſi ſombre, un peu de jalouſie vous ani-

me. Quand vous craignez un rival, vous me dites les plus jolies choſes du monde, vous oubliez que vous êtes heureux, & vous vous remettez dans le moment dans le cas d'un homme qui voudroit le devenir. Sommes-nous bien enſemble? Aſſis nonchalamment dans un fauteuil, vis-à-vis de moi, vous ne me dites rien, & quelquefois, je crois, vous n'en penſez pas davantage. Vous me faiſiez, il y a quelque temps, une petite careſſe qui avoit la mine d'être fort tendre; point: vous n'y penſiez pas; juſtifiez-moi cette diſtraction. En vérité, vous êtes un amant ſingulier, plaiſant même par cette ſingularité. Actuellement vous êtes bien fâché contre moi. Vous ſortîtes hier d'un air bruſque, vous juriez même entre vos dents de ne me revoir jamais; je parierois que vous ne ſavez pas pourquoi. Vous vous êtes mis en tête d'être jaloux de R***, enfin vous ne voulez pas qu'il faſſe des madrigaux pour moi. Il eſt cependant bien touchant de voir, ſous le tendre nom de Silvie, ſa réputation courir l'univers entier; laiſſez-moi jouir du plaiſir de l'immortalité, ſes vers me la promettent, & vous ne me donnez que les moments dont vous ne ſavez

que faire : y a-t-il compenſation ? J'avoue encore qu'il m'amuſe dans ma ruelle lorſque vous la laiſſez vuide ; il me montre à faire des vers. Quel charme pour vous, lorſque dans les accès de mon amour, mon eſprit animé vous adreſſera de tendres élégies, vous appellera Coridon, vous retracera enfin ces moments enchanteurs où vous triomphâtes pour jamais de ma liberté. Au reſte, il n'eſt pas temps encore que votre jalouſie éclate. Vous voyez qu'on ſe plaint de mes rigueurs, attendez du moins pour vous fâcher les remerciements. Il vous ſied mal de vous brouiller avec moi. Quel temps choiſiſſez-vous ? Mon mari eſt à la campagne, que voulez-vous que je devienne ? J'ai réſolu, pour punir votre froideur, que nous dinerions aujourd'hui tête-à-tête, & que nous reſterions enſemble toute la journée. Vous penſez bien que je pourrois mieux faire ; mais ſi vous m'aviez aimée, vous ne m'auriez pas vue. Je ne puis vous faire plus de peine, qu'en vous donnant tout ce temps pour me demander pardon. N'y manquez pas au moins, cela deviendroit ſérieux.

LETTRE XXXV.

Vous gagnez votre procès, & vous acquérez un rival; eſt-il homme au monde plus heureux que vous? Je paſſe ſur les galanteries de votre Rapporteur, ainſi que ſur les obligations que vous m'avez; mais j'ai fait des merveilles auprès de vos Juges. Croiriez-vous bien que le vieux Marquis de *** paralytique, étique, aſthmatique, s'eſt mis dans la tête d'être amoureux de moi, & qu'il a profité de votre abſence pour me faire ſa déclaration. Il a commencé par m'envoyer mille ſucreries; car c'eſt l'allure de tous ces vieux ſéducteurs-là. Le préſent étoit accompagné d'un billet plus fade cent fois que toutes ces douceurs. Hier enfin qu'il avoit dîné chez moi, il ſe débarraſſa de mon mari pour venir me trouver dans mon appartement, où il ſavoit que j'étois ſeule, ſûr que, fait comme il eſt, il remporteroit aiſément la victoire. Il s'approcha de moi, plus tremblant de vieilleſſe que de timidité, me prit la main, & me la baiſa en me la ſerrant. Cette po-

liteſſe me déplut. Il crut que, pour me diſpoſer plus favorablement pour lui, il devoit me faire le détail nombreux de ſes bonnes fortunes; il me nomma quinze ou vingt Dames de la vieille Cour, me fit bien autant de vieux récits très-propres à échauffer l'imagination, & pouſſa tout au moins autant de ſoupirs. Voyant qu'il ne retiroit aucun fruit de toutes les peines qu'il ſe donnoit, il ſe jetta à mes genoux, & me jura que j'avois tout effacé de ſon cœur, que rien n'étoit impoſſible à mes beaux yeux, qu'ils avoient rallumé chez lui des feux auxquels la bienſéance, plus que la nature, ne lui permettoit pas de s'abandonner; que depuis plus de trois mois, il ſoupiroit, ſans oſer me le dire, qu'il avoit craint le ridicule que ſe donne un homme amoureux, lorſqu'il n'eſt plus dans cette premiere jeuneſſe qui fait pardonner les écarts; mais que je l'avois emporté ſur toutes ſes réflexions; enfin, qu'il me prioit d'avoir égard à ſes ſouffrances, & qu'il étoit le plus diſcret de tous les hommes. Juſques-là je n'avois rien dit, & il préſumoit déja de mon ſilence que je ne ſerois pas inſenſible, lorſqu'à la fin de ſa harangue, jettant les yeux ſur lui, je ne pus retenir

tenir le plus prodigieux éclat de rire qui me ſoit jamais échappé. Rien n'étoit plus plaiſant que de voir à mes genoux ce vieillard chancelant, me tenant tendrement une main, la béquille à mes pieds, hommage que me faiſoit ſa paſſion, un œil égaré, caché ſous un ſourcil épais, & par-deſſus tous ſes égaremens, le plus ridicule bégaiement dont jamais ait été affligé quelqu'un. Plus il me parloit de ſon amour, plus je riois. Il commençoit à ſe fâcher, & moi à rire de plus belle, lorſque mon mari entra. Le vieux Marquis fit à ſon aſpect des efforts étonnants pour ſe lever, & fut contraint de reſter dans la même ſituation. Ah! parbleu, dit le Marquis, vieux ſcélérat que vous êtes, je crois que vous en contez à ma femme. Donnez-lui donc la main, ajouta-t-il en parlant à moi; ne voyez-vous pas qu'à cauſe de ſon rhumatiſme, il reſteroit à vos pieds juſqu'à demain? Croyez-moi, lui dit-il, ne vous adreſſez plus à elle, elle eſt plus maligne que vous, & je pourrois bien n'être pas toujours ſi débonnaire; allons, prenez congé. Le vieux Marquis outré me fit une grave révérence, & ſortit. Je ſuis pourtant bien fâchée qu'il n'ait pas valu une in-

fidélité ; en tout cas ce n'eſt que partie remiſe, & je ſaurai bien, quand il me plaira, me venger de votre froideur, & même de votre inconſtance. Les perfidies des amants ne ſont aux jolies femmes, que des préceptes pour d'autres paſſions.

LETTRE XXXVI.

QUE vous vous plaignez froidement de mon abſence ! Quand votre cœur vous dit ſi peu de choſe, que n'empruntez-vous le ſecours de votre imagination ? Si vous pouviez ſavoir comment vous m'aſſurez d'un amour éternel, vous rougiriez d'exprimer ſi mal ce que vous devriez ſi bien ſentir. Vous n'avez que de l'eſprit. Vous m'avez écrit la plus jolie Lettre du monde ; vous racontez agréablement; mais que m'importent les aventures de Paris, à moi qui ne veux être informée que de l'état de votre cœur ? Vous me mandez que vous vous portez bien, voilà la ſeule choſe flatteuſe que vous m'ayez dite ; mais me témoignez-vous ſeulement la moindre inquiétude ſur ma ſanté, me

plaignez-vous d'être ſi long-temps éloignée de vous? Avez-vous la force d'être gai quand vous ne me voyez pas? Eſt-ce pour m'inſulter que vous avez tant de légéreté dans l'eſprit? Eſt-ce ainſi que vous me payez de ma triſteſſe, & que vous ſoulagez ma ſolitude? Vous me dîtes encore que vous m'aimez; mais c'eſt avec une froideur..... vous ne le ſentez pas! Quoi! ne ſerai-je donc jamais ſûre de votre cœur? L'abſence qui, pour les vrais amants, eſt un ſupplice inſupportable, n'eſt-elle pour vous qu'un repos? Que je vous plains de ſavoir ſi mal aimer! Que vous y perdez de plaiſir! Dans le temps même que je connois toute votre indifférence, je jouis d'un bonheur que vous ne ſentirez jamais. Je ſens que je vis du moins, & que tout ingrat que vous êtes, j'ai la ſatisfaction de ne vivre que pour vous. Je me rappelle nos plaiſirs, & ce ſouvenir me cauſe une joie plus ſenſible que celle que vous avez dû reſſentir dans les plus tendres moments. Mon ſommeil même eſt plus animé que ne l'a jamais été votre cœur dans les tranſports les plus vifs. Lors même que votre froideur me déſeſpere, j'ai un ſecret plaiſir à penſer que vous aimez moins que moi;

mais je mourrois de douleur ſi vous ne m'aimiez point du tout. Pourquoi vous fais-je des reproches ? Votre tiédeur ne vous rend-elle pas aſſez malheureux ? Je veux bien croire que ſi vous pouviez aimer davantage, tous vos tranſports ſeroient pour moi, & je ne ſaurois m'empêcher d'être contente quand je ſonge que vous n'aimez que moi. Que vous n'aimez que moi ! Quelle folle eſpérance me ſéduit ! Si vous n'aimiez que moi, vous auriez déja abandonné un lieu où vous ne pouvez point me voir, où tout doit vous retracer l'image cruelle d'une félicité dont vous ne jouiſſez plus. Vous fuiriez avec ſoin l'occaſion de m'être infidele. Je ne vous connois que trop, vous ne voulez que des agrémens par-tout où vous vous trouverez, vous oublierez qu'on vous aime, & qu'il y a au monde une infortunée qui ne reſpire que pour vous, & qui fait conſiſter tout ſon bonheur dans la tendreſſe que vous lui avez marquée. Cette idée me tue ; j'ai beau vouloir aſſurer ma tranquillité ſur les ſermens que vous m'avez faits, je crains toujours votre inconſtance. Jalouſe ſans objet, mon cœur n'en eſt pas moins déchiré. L'amour que j'ai pour vous, vous

rend ſans ceſſe préſent à mon idée; mais au milieu du plaiſir que votre ſouvenir me cauſe, je ne ſaurois vous imaginer fidele. Serois-je aſſez heureuſe pour me tromper! Tâchez du moins de m'épargner des chagrins; c'en eſt aſſez pour moi que d'être éloignée de vous; pour comble de malheurs, je ne ſuis point ſûre du temps de mon départ. La maladie de ma mere m'arrête, &, je ne ſais pourquoi, les ordres de mon mari. Comptez-vous comme moi les effroyables jours de votre abſence? ſongez-vous qu'il y a un mois que je ne vous ai vu? Songez-vous que je ſerai encore quinze jours ſans vous voir; (plaiſe au Ciel que je mette les choſes au pis!) que peut-être pendant ce temps-là je ne recevrai point de vos nouvelles. Adieu, mon aimable Comte. Quelque choſe que vous puiſſiez faire, je ſens que je vous aimerai toujours: puiſſiez-vous, content de cette aſſurance, ne la rechercher jamais ailleurs. Que ne m'eſt-il permis de vous en écrire davantage! Sans la poſte qui me preſſe, je crois que je ne finirois point. Mes Lettres ſont ennuyeuſes, & je doute que vous ayez aſſez de patience pour les achever. Si, comme vous, j'aimois foiblement, elles

ſeroient plus courtes que les vôtres, que je les trouverois encore trop longues. Adieu.

LETTRE XXXVII.

LA précieuſe Madame de*** a donc enfin pris ſur ſon auſtere vertu de vous faire la plus hardie déclaration qui ait jamais été. Mon Dieu! qu'elle m'a divertie, & que je vous ſuis obligée de m'avoir donné ce plaiſir! Que de langueurs! Que de douleurs! Quel fatras! Sérieuſement, les Infantes n'auroient pas écrit d'un autre ſtyle à leurs ennuyeux Chevaliers. Vous me ſacrifiez donc cette belle aventure, je vous en remercie de bon cœur; mais me permettez-vous de faire mes réflexions ſur les motifs du ſacrifice? Vous craignez l'ennui; & les beaux ſentiments qu'elle vous auroit peut-être débités à toute heure, ne vous auroient pas amuſé autant que mon étourderie. D'ailleurs, faire toujours de longues diſſertations ſur le mérite de la conſtance; parler du plaiſir qu'un amour détaché du vice cauſe à une ame délicate; n'oſer rien eſpérer, ou diſſimu-

ler ſes deſirs ; ſe faire un crime de profiter d'un moment heureux : voilà tous les plaiſirs que vous avez imaginé auprès d'elle : mais détrompez-vous. Les femmes qui paroiſſent ſi ſéveres, ne ſont pas les plus inacceſſibles aux deſirs ; & celle-ci, en liſant les romans, n'en a que mieux connu la néceſſité de les abréger. Vous n'auriez pas tant ſouffert ſous ſon empire que vous avez pu le croire ; & ſon impatience prévenant la vôtre, ne vous auroit pas laiſſé un ſeul jour dans le doute d'un bonheur parfait. Que vous êtes bon ! Vous pouviez ſi bien ménager cette infidélité que je ne m'en ſerois pas apperçue. Comment avez-vous pu vous refuſer au charme de compter ſur une perſonne de plus au nombre de vos conquêtes ? Il arrive tous les jours des choſes qui me ſurprennent ; ſans vouloir cependant diminuer le mérite du ſacrifice, je vous avouerai que je n'aurois jamais craint cette rivale ; & ſi vous l'aviez aimée, la honte qui en auroit réjailli ſur vous, m'auroit aſſez vengée de votre perfidie. Félicitez-vous de n'avoir pas été ſenſible à ce qu'elle a fait pour vous plaire. Autant que j'ai de ſatisfaction de votre fidélité, je vou-

drois, pour vous en récompenſer, vous aimer, s'il étoit poſſible, encore plus que je ne vous aime. Au milieu de tant de ſujets de joie, je ne laiſſe pas cependant de reſſentir une inquiétude mortelle, & je crois que je ſerai moins tourmentée quand je vous aurai fait part de ce qui la cauſe. J'ai cru avoir remarqué que mon mari n'aimoit plus votre couſine. Des viſites moins fréquentes, moins d'impatiences, plus d'empreſſements pour moi, les médiſances adroites qu'il répand ſur elle, le dégoût qu'il marque pour les bras quarrés & les nez courts, le ſéjour qu'il fait chez lui, le ſoin qu'il prend de me plaire, les diſcours qu'il tient ſur le tumulte du monde, ſur la perfidie des femmes, les careſſes qu'il me fait, & ſon embarras quand il me regarde, tout me fait craindre qu'il n'ait envie de renouer avec moi; peut-être m'allarmai-je ſans raiſon; mais je connois ſes caprices, il faut qu'ils ſe ſuccedent, & je ſerai peut-être aſſez malheureuſe pour en être l'objet. Adieu. Je vous verrai aujourd'hui où vous ſavez. Aimez-moi toujours, mon cher Comte; il n'eſt point de malheurs que votre tendreſſe ne me faſſe ſupporter patiemment: je ne ſouffre plus dès que je vous vois.

BILLET.

*Madame de ***, ſelon vos deſirs, vous prête ſa maiſon, & conſent que vous en faſſiez demain les honneurs, puiſque vous le voulez abſolument. Saint-Fer *** viendra avec nous; & plût à Dieu que j'euſſe des témoins plus ſéveres, & auſſi incommodes que je crains qu'ils ne le ſoient peu: Je vais revoir des lieux où je vous ai donné les premieres marques de ma foibleſſe; & je ne ſais que trop que vous en exigerez encore : votre Lettre eſt remplie d'amour, je connois vos tranſports, & je me défie de moi-même. Pourquoi m'annoncez-vous des moments que je voudrois pouvoir éviter toujours? Cette idée eſt-elle la ſeule qui vous occupe? Que j'ai de reproches à vous faire, & que j'aurois de ſatisfaction à me brouiller avec vous, ſi je n'avois pas encore le raccommodement à craindre!*

LETTRE XXXVIII.

JE vais vous faire la plus extravagante, la plus ridicule, la moins vraisemblable querelle qu'on ait jamais imaginée. Je ſuis de mauvaiſe humeur aujourd'hui, & votre charge auprès de moi vous oblige à eſſuyer mes caprices : vous voyez que je vous préviens ; mais quoique je commence par m'avouer folle, je n'en ferai peut-être pas moins raiſonnable dans ce que j'ai à vous dire. Je n'étois pas hier chez la Ducheſſe, & Madame de *** y étoit. Cette Dame, comme vous le ſavez, aime tant l'amour, que, quand elle n'a pas le temps de le faire, il faut qu'elle en parle. Elle vous demande ce que vous penſez de la conſtance, vous répondez ingénuement qu'il n'eſt rien de plus ennuyeux ; on vous le conteſte ; & pour appuyer votre raiſonnement, & faire voir que ce n'eſt point par opiniâtreté que vous êtes d'un ſentiment contraire, vous dites qu'elle vous ennuye, vous perſonnellement : on n'en veut rien croire ; pour qu'on n'en doute plus, vous rapportez des

aventures qui vous ſont arrivées ; vous mourez preſque de plaiſir en exprimant celui que vous trouvez à faire une perfidie, & vous terminez votre diſcours en diſant que, graces à Dieu, pas une femme encore ne vous a prévenu. Cela m'a piquée ; j'ai cru pendant quelques heures qu'il ſeroit plaiſant pour moi d'être infidelle, & puis, par une idée plus ſotte, j'ai penſé qu'il étoit plus beau de ſe laiſſer prévenir. C'eſt prendre pour ſoi-même un parti bien douloureux ; mais on a en pareil cas le plaiſir d'être plaint ; l'on paſſe pour l'exemple de ſon ſiecle ; & l'amour-propre ſe dédomma-ge par-là de ce qu'il y perd d'ailleurs. Quoique je ſois perſuadée que votre eſprit s'eſt égayé aux dépens de votre cœur, je ne ſuis pas contente de vous voir ſoutenir, par de petites hiſtoires, peut-être réelles, un ſentiment qui me déplaît ; & dans la ſituation où vous êtes, vous ne devriez pas croire qu'il y eût au monde des inconſtants. Vous m'aimez, j'en ſuis ſûre ; malgré votre indolence, vous m'adorez ; & ſi l'adoration n'eût pas été égale, où en auriez-vous été ? Je pouvois ſaiſir ce prétexte, & dire pour ma juſtification, que, puiſque vous trouviez du plaiſir à être inconſtant,

vous aviez envie de le devenir ; mais malheureuſement, la fantaiſie de vous aimer me tient encore, & tant qu'elle me tiendra, vous aurez la bonté de vous en tenir à la conſtance. Cela eſt cruel; je frémis de votre ſituation ; & pour y ajouter quelque choſe de plus terrible, je vous ordonne de venir paſſer la journée avec moi. Je ſuis curieuſe de voir ſi vous oſerez ſoutenir devant moi vos propos d'hier. Adieu : voilà tout ce que j'avois à vous faire ſavoir. Ce n'étoit pas la peine de faire une ſi longue Lettre ; mais je m'ennuyois, j'ai pris la plume ſans avoir d'idée bien déterminée que mon dernier ordre. Il n'étoit pas ſéant de vous l'expoſer d'abord ; j'étois un peu piquée contre vous, cela ne valoit pas la peine de vous gronder bien ſérieuſement ; j'avois pourtant envie de le faire. J'ai commencé avec diſtraction, j'ai continué de même, & voilà pourquoi je vous ai fait tant de diſcours inutiles. Je vous les aurois épargnés ſi j'avois été ſage ; mais vous avez tant de temps à perdre, que je ne dois pas me reprocher de vous avoir fait employer quelques moments ; c'eſt toujours faire quelque choſe que de lire une Lettre à propos ou non. Je devois vous

quereller, l'ai-je fait? Mon Dieu! que j'ai de peine à finir! Adieu pourtant; je vous aime toujours.

LETTRE XXXIX.

AVOUEZ que je ſuis bien aimable, & que, malgré toutes les envies de changer qui vous prennent de temps en temps, mes agrémens vous retiennent dans mes chaînes. C'eſt un eſclavage éternel pour vous; un ſeul de mes regards détruit toutes vos fantaiſies; & quand vous me voyez, vous êtes honteux d'avoir penſé que vous pouviez être infidele. N'avez-vous pas raiſon, mon cher Comte? ſait-on à quoi l'on s'engage quand on pourſuit de nouvelles conquêtes? L'incertitude où l'on eſt de plaire réveille par un tourment effectif; & la peine que l'on prend à développer un cœur inconnu, vaut-elle le plaiſir qu'on a à lire dans celui qui eſt à nous? Que pouvez-vous voir dans le mien qui ne doive faire votre félicité? Toujours occupé de vous, il ne conçoit rien, ne ſent rien qui ne ſoit vous. Fermé à toute autre idée que la vôtre, quel plaiſir ne reſſent-

il pas à vous exprimer ſa tendreſſe, à ſe tromper même ſur la vôtre. Quelles preuves de mon amour ne vous ai-je pas données? Quel chagrin de n'en pouvoir trouver de nouvelles! Quel charme pour moi d'en pouvoir imaginer? Mon cher Comte, ma paſſion n'a point de bornes, pourquoi la façon de vous l'exprimer, de vous l'apprendre en a-t-elle? Pourriez-vous vous réſoudre à changer? Quel autre plaiſir vous fourniroit votre inconſtance, que celui de faire mourir de douleur la perſonne du monde qui vous aime le plus tendrement? En ſeroit-ce un pour vous? Hier pourtant vous aviez la cruauté de me faire entendre que vous pourriez ceſſer de m'aimer; peut-être même l'aviez-vous ſouhaité! Avois-je mérité que vous me donnaſſiez un ſi cruel chagrin? Vous m'accuſez de ſouffrir vos tranſports avec peine; vous fermez donc les yeux ſur les miens. Ah! je n'ai que trop de ſenſibilité! Mais l'amour n'eſt-il que cela? Ne peut-on jamais s'y livrer ſans offenſer la vertu? Des perſonnes ſenſées qui s'aiment, n'ont-elles que cela à ſe dire? Je le vois, vous cherchez à uſer votre paſſion; puis-je être d'accord avec vous ſur ce ſentiment, moi qui ne

le connois pas, moi qui, de jour en jour, vous aime plus fortement? Je ſais d'ailleurs l'effet que les plaiſirs continus ont ſur l'amour. On les goûte d'abord avec tranſport pour la nouveauté. Les deſirs irrités d'une longue réſiſtance, leur donnent ce charme qui s'aſſoupit enſuite néceſſairement; on les cherche encore par fantaiſie ou par habitude, puis ils ne touchent plus. Que deviendrois-je ſi je vous voyois parvenir à ce point, & ſi, dans les moments que vous recherchez ſans ceſſe, j'étois réduite à me plaindre de votre indifférence. J'ai jugé, pour éviter une choſe ſi douloureuſe, qu'il valoit mieux que vous euſſiez à vous plaindre de la mienne. J'ai même envie de vous faire commencer, & de vous voir vous donner les ſoins qu'il vous a fallu pour m'acquérir. Je crois, ſi je ne m'y prends trop tard, que c'eſt l'unique moyen de réchauffer votre amour; mais vaux-je encore à vos yeux la peine d'être aimée? J'avois envie d'être modeſte: mais en me mirant par haſard, je me ſuis trouvé ſi jolie, que je n'en ai pas eu la force: c'eſt mon amour pour vous qui m'embellit. Adieu; je vous remercie de votre Lettre, jamais vous ne m'avez écrit tant de choſes tendres; vous en

viendrez, quand vous voudrez, recueillir les fruits. J'ai mille ſatisfactions à vous faire, tant ſur ce qui ſe paſſa hier, que ſur les impertinences qui m'ont échappé ſur la fin de cette Lettre. Je ne ſais jamais ce que je dis, quand je ne dis pas que je vous aime.

LETTRE XL.

Je ne ſais quand finiront vos fantaiſies, ou quand ceſſera mon indulgence pour elles. Je commence à être laſſe de l'une, & je ne me ſens pas diſpoſée à être long-temps la dupe de l'autre. Depuis que nous nous aimons, ou, pour mieux dire, depuis que je vous aime, vous ne m'aviez point tourmentée au point où vous le faites, il y a quatre jours; & jamais il ne vous eſt venu dans la tête des idées ſi déraiſonnables! Que vous importe que j'aye aimé quelqu'un avant vous? Quel droit aviez-vous ſur mon cœur avant que je vous connuſſe? Ai-je cru, lorſque j'ai commencé à vous aimer, que vous n'aimiez rien vous-même, juſqu'au moment qui a fait naître votre paſſion pour moi? Mais que

me fait à moi, ſi vous m'aimez bien, que vous en ayez aimé d'autres ? J'avoue qu'il m'eût été plus doux d'avoir allumé en vous les premiers deſirs ; mais quoique fort jeune alors, il y avoit long-temps que vous ne vous ſouveniez plus de votre premiere amourette. Me convenoit-il de vous en faire un crime ? Et ſi je vous avois marqué une jalouſie ſi extraordinaire, ne m'auriez-vous pas répondu : mais, Madame, pouvois-je deviner que vous m'étiez deſtinée ; & devois-je renoncer aux conquêtes qui ſe préſentoient de tous côtés, pour en mériter mieux une perſonne que je ne connoiſſois pas ? Hé bien, Monſieur le Comte, je n'aurai que cela à vous répondre. Si j'étois dans le cas où vous me ſuppoſez, je n'aurois pas pu penſer que j'aurois un jour le bonheur de recevoir les hommages de M. le Comte de.... & que je le trouverois bon : & ſi avant lui quelqu'un s'étoit préſenté, & m'avoit plu, je n'aurois pas cru faire une infidélité au Comte de.... d'aimer le ſoupirant actuel. Avouez la vérité, vous ne cherchez qu'une raiſon pour juſtifier l'infidélité que vous méditez. Je ſuis aſſez malicieuſe pour ne vous la pas fournir. Vous ne pouvez plus tenir

à l'ennui qui vous accable ; & voilà l'unique ſource de toutes les mauvaiſes querelles que vous me faites. Vous exigez de moi un détail ſincere de ma vie, de l'état de mon cœur, avant & après que je vous ai connu, & des impreſſions que vous avez faites ſur lui. Vous ne voulez vous en ſervir que pour y trouver des raiſons de mépris pour moi, ou de vanité pour vous. Je devrois vous le refuſer ; mais ce ſeroit vous confirmer dans votre erreur ; & quoique peut-être vous ne ſoyez pas diſpoſé à croire ce que je vous dirai, la vérité n'en ſera pas plus altérée dans mon récit. Je vous ſuis obligée du détail que vous me voulez faire ; je ne ſuis pas curieuſe ; d'ailleurs, vous le pourriez faire auſſi faux que celui que je voulois vous donner, pour vous punir de vos extravagances ; & puis, je crois qu'il vaut mieux ignorer mille choſes ſur une matiere ſi délicate, que d'en trop apprendre. Je commence.

Figurez-vous que dans cet âge où les filles ſentent qu'elles doivent plaire & qu'elles le veulent, je ne le ſentois ni ne le voulois ; une éducation priſe au milieu du grand monde ; un peu de raiſon, beaucoup de fierté, de bons

avis m'avoient éclairée ſur les ridicules des hommes; je les voyois ſans plaiſir & les entendois avec dégoût : les jeunes me paroiſſoient impertinents, & les vieux incommodes ou vicieux. Je réfléchiſſois ſur leurs façons avec les femmes, & j'y trouvois toujours de quoi les craindre ou les méſeſtimer : un ſeul pourtant, & je vais vous le nommer, de peur que vous ne faſſiez de ce ſilence un ſujet de jalouſie, un ſeul, c'étoit le Marquis de P***, (il eſt mort, vous le ſavez) m'avoit ſu plaire: ſes manieres polies & ſenſées, ſon eſprit plus formé qu'on ne l'a d'ordinaire dans l'extrême jeuneſſe, ſes empreſſements pour moi, ſa façon naïve & vraie de m'exprimer ſon amour, avoient fait naître dans mon cœur une inclination très-forte; mais contrainte par mon état, inſtruite par ma raiſon, je ne lui dis rien du progrès qu'il avoit fait ſur moi. Dans ces diſpoſitions, on me maria ſans que je le vouluſſe, ou que je m'y oppoſaſſe? Le Marquis en penſa mourir de douleur; mes chagrins furent auſſi vifs que les ſiens; mais j'avois de la vertu, & je parvins à les ſurmonter: mon mari m'aimoit; mais occupée d'une paſſion que ſes malheurs me rendoient

encore plus chere, je ſouffrois de ſes ſoins, & ne les voyois qu'avec froideur. Le Marquis s'éloigna : fortifiée par ſon abſence, je fus plus en état d'ouvrir les yeux ſur le mérite de mon mari. J'étouffai des ſoupirs criminels pour moi, & je me fis enfin un plaiſir de mon devoir. Je fus charmée du changement qui s'étoit fait dans mon ame, je ſentis que j'aimois, & j'en eus d'autant plus de joie, que je n'avois point cet amour à me reprocher : je paſſai deux ans dans cet état tranquille ; j'aimois, j'étois aimée, je jouiſſois d'une grande liberté, j'employois les moments que mon amour ne rempliſſoit pas, à la lecture, à la muſique ; en un mot, à toutes les occupations qui amuſent en inſtruiſant. Mon ſort changea bientôt, les infidélités de mon mari éclaterent ; mais quand la voix publique ne me les eût point appriſes, ſon indifférence pour moi ne me les eût que trop fait connoître ; je tombai dans le plus affreux déſeſpoir ; je pleurai, je gémis, je me plaignis à lui de mes tourments ; je n'en fus pas moins malheureuſe : j'eſſayai vainement de le ramener, ſa froideur pour moi n'en devint que plus éclatante ; de la froideur il paſſa au mépris, à la dureté. Je ſuis

fiere, on ne m'outrage pas impunément; je pris tant de ſoin d'éteindre mon amour, il m'en donnoit tant d'occaſions, qu'enfin j'y réuſſis. Après cette fatale épreuve de la perfidie des hommes, plus confirmée que jamais dans l'horreur que j'avois eue pour eux, vous concevez ſans peine que je ne cherchois pas un amant; j'étois même parvenue à une ſi grande inſenſibilité, que tous les diſcours ſéduiſants de ceux à qui je plaiſois, ne produiſoient d'autre effet que celui de m'ennuyer. Je me ſoucios trop peu de mon mari pour daigner m'en venger; & d'ailleurs la vengeance qu'on me propoſoit, & les vengeurs qui s'offroient, me déplaiſoient également. Je ſuis ſi peu ſenſible, que je n'avois pas même beſoin de penſer à mon devoir pour m'y retenir. Charmée du repos qui régnoit dans mon ame, aſſez heureuſe pour ne pas haïr mon mari, m'amuſant même de ſes infidélités, je vivois dans un bonheur parfait, lorſque le Marquis lui-même vous amena chez moi. Votre vue me frappa, vos diſcours me plurent, je remarquai que vous m'aimiez; j'eus beſoin de toute ma vertu pour tâcher d'en être fâchée; je ne le fus pas aſſez apparemment, puiſ-

que vous ne vous en apperçûtes pas : je crus, pour mon malheur, que ce n'étoit qu'une impreſſion foible que celle que vous aviez faite ſur moi ; je me livrai trop à cette idée, je badinai avec vous-même de votre amour, vous en tirâtes avantage, vous m'écrivîtes ; je crus, en vous répondant avec ſévérité, que vous ceſſeriez de me tourmenter ; peut-être que j'exprimai mal mes intentions. Vous continuâtes à m'écrire ; & pour vouloir vous donner trop bonne opinion de moi, à force de vous écrire que je ne vous aimois pas, je vins enfin à vous écrire que je vous aimois. Je vous l'ai prouvé. Ingrat ! je vous le prouve tous les jours ; vous mépriſez à préſent ma paſſion, je commence à me repentir d'un égarement que votre indifférence me fait ſentir aujourd'hui auſſi criminel que je voudrois qu'il me l'eût toujours paru de jour en jour. Je me repens de plus en plus, & j'eſpere que bientôt je me repentirai ſi bien, que je ne vous aimerai plus du tout. Adieu, Monſieur : voilà tout ce que j'avois à vous dire, & peut-être plus que vous n'en vouliez ſavoir.

BILLET.

*Vous ne pouviez pas plus mal prendre votre temps pour la partie de campagne que vous me propoſez. Je ſuis malade à mourir; je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit : ce qui me fait croire que je ſuis bien mal, c'eſt que je n'ai pas trop penſé à vous. Je me ſens dans l'ame une langueur, une indolence, & tant de foibleſſe dans tout le reſte, que je ne puis comprendre comment je ne me ſuis pas encore évanouie; & ce qui me déſeſpere de cette indiſpoſition imprévue, c'eſt qu'elle va à coup ſûr me brouiller avec vous. Tout ce que je puis vous dire pour ma juſtification, c'eſt que je n'avois aucune envie de me porter mal. Vous ſavez qu'hier j'étois de très-bonne humeur, & je crains qu'elle ne ſoit la cauſe de ma triſteſſe d'aujourd'hui. & puis aller à la campagne! le temps me paroît d'un ſombre affreux, mes chevaux ſont malades, mon cocher eſt déja ivre. Je ne veux point aller dans le carroſſe de Madame de ***, Saint-Fer *** y eſt toujours, & je crains qu'on ne diſe dans le monde que je ſuis amoureuſe de lui. Me faire voir dans le vôtre, ce ſeroit bien pis! Ainſi vous voyez qu'il n'eſt pas poſſible que je ſorte. Venez chez moi, ſi*

cela vous amuſe : peut-être aurai-je compagnie; mais en cas que nous ſoyons ſeuls, nous nous dirons de jolies choſes, nous traiterons l'Amour, métaphyſiquement s'entend, nous jouerons, ſi vous voulez. C'eſt en conſcience tout ce que je puis faire pour vous.

LETTRE XLI.

Il vient, mon cher Comte, de m'arriver la choſe du monde la plus cruelle: nous allons être les plus malheureuſes perſonnes du monde. Mon mari, ah! mon preſſentiment n'étoit que trop vrai! n'aime plus votre couſine; il vient de ſe jetter à mes pieds, m'a demandé pardon de ſes égarements, m'a juré, les larmes aux yeux, un amour éternel. Dans la ſurpriſe où un pareil coup m'a jettée, je n'ai pas eu la force de l'interrompre, ni de lui marquer à quel point ſon retour m'eſt odieux. Il a interprété mon ſilence à ſon avantage; & pour mieux me prouver que ſa démarche eſt ſincere, il veut, dit-il, paſſer tout l'été avec moi en Bretagne. Comment parer ce teffroyable départ? Dois-je abandonner le ſoin de

de ma réputation ? Que penſera ma famille, ſi je refuſe de partir ? Que penſeroit-il lui-même de cette réſiſtance à ſes volontés ? Quel ſeroit mon malheur, s'il alloit démêler la cauſe de mon indifférence pour lui ! Mon cher Comte, nous ſerions ſéparés pour jamais. Vous ne connoiſſez point ſes fureurs ; le moindre de mes maux ſeroit un exil éternel. Que vais-je devenir ? Quelles reſſources puis-je trouver contre lui ? Ma mere, témoin de mes pleurs & de ſes infidélités, elle qui me conſoloit autrefois, regardant cette réconciliation comme ce qui peut m'arriver de plus heureux, joindra ſes perſécutions à celles de mon mari. Blâmée, abandonnée, ſi je ne pars pas ; mourante de déſeſpoir ſi je m'éloigne de vous, ſi je vais paſſer mes jours infortunés loin de la ſeule perſonne qui me faſſe aimer la vie, tourmentée ſans ceſſe par ſon amour, dévorée du mien, trahie par ma douleur, ou forcée de la contraindre ; interrogée à tout moment ſur ce qui peut la cauſer, ne répondre que par mes ſoupirs, & me trouver enfin expoſée à tout ce que la jalouſie peut imaginer de plus funeſte. Heureuſe cependant au milieu de tous les maux que je prévois, ſi je

vous ſuis toujours chere ! ſi vous n'abandonnez pas une infortunée, qui ne l'eſt que parce qu'elle vous aime ! Il n'y a point de tourments, de perſécutions que la certitude d'être aimée de vous ne me faſſe ſupporter avec joie ! Conſtamment à vous, je ſerai trop payée de mes maux, ſi votre ſenſibilité les partage. Adieu, venez ce ſoir chez la Ducheſſe, que je vous voye, que je jouiſſe encore du ſeul plaiſir qui me reſte.

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
DE
LA MARQUISE
DE M***.
AU
COMTE DE R***.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XLII.

Ne craignons plus d'être séparés, mon cher Comte; le même caprice qui avoit poussé mon mari à renouer avec moi, l'a ramené dans ses anciennes chaî-

nes; votre couſine en triomphe encore, croyez-vous que cela lui faſſe autant de plaiſir qu'à moi? Nous n'avons dû tant d'allarmes qu'à la jalouſie qu'il avoit contre elle, & c'étoit pour lui faire croire qu'il étoit abſolument guéri, qu'il étoit revenu à moi. Ma mere eſt ſi ſurpriſe d'un changement ſi prompt, & ſi indignée en même-temps, qu'elle me fait, ſans y penſer, des ſermons de fort mauvais exemple. Pour mon mari, il ne ſe ſouvient preſque plus de tout ce qu'il a voulu, il agit à ſon ordinaire, avec un peu plus de circonſpection cependant; en un mot, avec un peu de ce que j'appellois froideur autrefois, mais que m'importe, pourvu qu'il ne me tourmente pas, de quelle façon il vive avec moi? Que nous allons nous aimer, mon cher Comte, & qu'après avoir craint de nous perdre pour toujours, notre amour va reprendre de vivacité! Je n'avois pas beſoin de tant d'allarmes, mon cœur ſe ſoutenoit aſſez ſans elles; mais le vôtre languiſſoit dans le repos. J'ai obligation au Marquis de l'amour que vous m'avez témoigné; je vous ai vu des mouvements dont je ne vous croyois pas capable: pour la premiere fois de votre vie, je vous ai vu répandre des

larmes, elles ne m'étoient pas ſuſpectes. Je ſentois que l'amour ſeul en pouvoit exciter d'auſſi tendres. Qu'elles me ſont précieuſes, & que j'en garderai chérement le ſouvenir! Nous ne ſommes pas faits pour être un moment déſunis; nous languirions ſi nous ne nous aimions pas. Que deviendrois-je, hélas! ſi je venois à vous perdre? Pourrois-je vivre un inſtant ſans vous? Que vous-même ſeriez à plaindre ſi vous ne m'aviez plus pour vous aimer! Peut-être un jour..... Je n'oſe y penſer. Cette idée me fait frémir; des preſſentiments dont je ne puis être la maîtreſſe, me rempliſſent l'ame de trouble & de terreurs. Sans doute, la ſituation où je me ſuis trouvée les a fait naître; quoique raſſurée ſur le malheur dont j'étois menacée, je ne puis m'empêcher d'en craindre d'autres. Il en eſt tant pour moi! qui ſait ſi, dans le temps que je vous crois le plus amoureux, je n'ai point à redouter ce dégoût ſubit, fruit ordinaire d'une paſſion longue & tranquille? Qui ſait ſi mon mari, entraîné par ſon inconſtance naturelle, ne me rendra pas quelque jour auſſi malheureuſe que je viens d'éviter de l'être? La mort peut-être.... Ah! plût au Ciel qu'elle ſeule nous ſéparât! Adieu,

ſoyez ſûr que je vous adore, & que rien ne pourra jamais m'empêcher d'être toute à vous, pas même votre indifférence.

LETTRE XLIII.

SAINT-FER*** a eu raiſon de vous écrire que j'apprenois la philoſophie; mais il a tort de vous faire penſer que je ne m'appliquois à cette ſcience que pour apprendre à ne vous plus aimer. Votre abſence m'ennuye, & j'ai cru, pour la rendre plus ſupportable, devoir m'occuper à quelque choſe. Vous devriez m'être obligé d'avoir choiſi ce genre d'amuſement. Peu de femmes auroient imaginé de chercher dans la logique à ſe conſoler de l'abſence d'un amant, & je penſe auſſi qu'en pareil cas ce ne ſeroit pas le parti que vous voudriez prendre. Vous craignez donc que la philoſophie ne me mette aſſez de force dans le cœur pour affoiblir ce malheureux amour que j'ai pour vous. Qu'elle ſeroit admirable ſi elle pouvoit faire ce miracle! Mais raſſurez-vous; tout le fruit que j'en ai tiré juſqu'ici,

eſt d'entendre des raiſonnements longs & ennuyeux ; d'être aſſez folle pour en vouloir faire, & d'être parvenue au point que ; ſi Dieu ne m'aſſiſte promptement, je ne m'entendrai plus moi-même. J'ai pour maître le plus joli pédant du monde, friſé, poudré, & qui, à ce qu'on m'a dit, a le bonheur de parler hébreu avec toute la politeſſe poſſible. Je crois que j'ai un peu dérangé ſa morale ; il n'a, lorſqu'il me regarde, que des idées confuſes, qu'il exprime plus confuſément encore qu'il ne les conçoit. Il marmote entre ſes dents des paroles barbares que ſes yeux me rendent moins inintelligibles ; & j'aurois déja congédié ce charmant précepteur, ſi ce n'étoit que j'attends une déclaration d'amour en langue hébraïque, qui ſera ſans doute la plus touchante du monde. Je n'ai point, au reſte, fait d'autre profit dans cette ſcience que celui de m'en dégoûter. Votre abſence ne m'attriſte pas moins que ſi je n'avois point cherché à me diſtraire ; & pour avoir eu quelques leçons de philoſophie, mon cœur n'en eſt pas devenu plus philoſophe. Ma raiſon voudroit en vain me conſeiller de vous oublier. Vainement des réflexions triſtes, mais ſalutaires, voudroient me

ramener à mon devoir. En proie aux remords, je ſens tout le poids de mon égarement. Entraînée par mon amour, je rougis d'avoir oſé le combattre. Je ſais qu'un jour vous ceſſerez de m'aimer, & que des liens illégitimes, nés du caprice, de la foibleſſe, ſont aiſés à rompre. Cette certitude me tourmente & ne m'aide pas. La crainte de vous voir changer m'accable, & le malheur que j'aurois de vous perdre, me ferme les yeux ſur les avantages qui ſuivroient peut-être votre inconſtance. Je ſais que, rendue à moi-même, je n'aurois plus rien à me reprocher; mais je ne jouirois plus du bonheur de vous aimer, & il n'eſt rien dans le monde qui pût me dédommager de ce que je perdrois en le perdant. Oui, mon cher Comte, je n'aime que vous, je vous ennuye ſans doute à vous le dire; vous ne m'écrivez plus que froidement; vous croyez que je veux ceſſer d'être à vous, mes réflexions vous le font craindre. Ah! devez-vous me les reprocher? Triomphent-elles de ma foibleſſe? Et ſi je n'ai pas eu aſſez de vertu pour réſiſter à votre paſſion, penſez-vous que ce qui m'en reſte puiſſe m'arracher à vous? Vous vous offenſez de mes remords;

puis-je quelquefois n'en être pas déchirée ? Tout, depuis que je vous aime, a été contre mon devoir. Je n'ai point fait un pas, je n'ai pas écrit un mot, je n'ai pas conçu une penſée, que je ne doive me reprocher. Vous ne connoiſſez point ce cruel devoir, vous n'y êtes pas aſſujetti, vous n'offenſez rien ; en vous conſacrant à moi, vous pouvez me donner toutes vos penſées, & vous livrer tout entier au déſordre de vos ſens. Mais puis-je être tranquille, moi qui vous ai tout ſacrifié, moi qui ne vis que pour vous, lorſque le moindre ſoupir qui peut m'échapper, eſt un crime pour moi ; lorſque, par les effets de ma fatale paſſion, je me trouve ſans ceſſe prête à perdre le ſeul objet qui puiſſe me conſoler de ma foibleſſe ? Adieu ; vous ne vous amuſerez pas en liſant cette lettre, mon deſſein n'étoit pas cependant de vous ennuyer ; mais il ne ſe préſente à moi que des idées affligeantes. Revenez me raſſurer par votre préſence ; je vous dirois de preſſer votre départ, ſi je ne ſavois pas que des ordres vous arrêtent où vous êtes. Mais quelque douleur qu'ils me cauſent, je ſerois moins mécontente ſi je pouvois être ſûre que vous ſouhaitez quelquefois de me voir.

Adieu. Conservez-vous, je vous en conjure, quand même ce ne seroit pas pour moi.

LETTRE XLIV.

QU'UNE femme est à plaindre quand elle aime, & qu'une homme est ridicule quand il est aimé! Ce trait de morale vous paroît actuellement déplacé, parce que vous le prenez pour vous peut-être; détrompez-vous : quoique je puisse, sans vous faire tort, me récrier ainsi sur votre compte & sur le mien, ce n'est point vous que cela regarde. Madame de*** & Saint-Fer*** viennent de se brouiller si vivement, que, soit que Saint-Fer*** n'eût plus envie d'être constant, soit que Madame de *** l'ait assez maltraité pour l'obliger à prendre pour jamais son parti, à ses yeux il s'est jetté dans les bras de Madame de L***, qui, pour le recevoir plus décemment, se retire de ceux de D***. Cette inconstance marquée a fâché notre amie, peut-être a-t-elle senti, par le changement de Saint-Fer***, qu'elle l'aimoit encore, peut-être aussi

que ſa vanité piquée ſe déguiſe ſous un mouvement d'amour. Quoi qu'il en ſoit, elle eſt fort triſte de la perte qu'elle a faite, & elle a toutes les peines du monde à concevoir que Saint-Fer *** ſe ſoit ſi promptement conſolé de la ſienne. Elle ne conçoit pas encore comment Saint-Fer***, qui a paru juſqu'ici aimer les ſentiments, a pu s'attacher à une femme qui n'eſt connue dans le monde que par le mépris qu'elle en fait. Le plus inconſolable des deux abandonnés, c'eſt D***, qui ne faiſant que d'entrer dans le monde, & ayant beſoin de ſe faire une réputation, avoit choiſi le cœur de Madame de***, comme celui de tout Paris le plus propre à faire connoître un jeune homme. Il parle, il eſt écouté, favoriſé, & congédié en un mois; & voilà tout d'un coup un homme perdu de réputation. Madame de L*** paſſe à bon droit pour ſe connoître en mérite. Les femmes de ſon eſpece ſe reglent ſur ſon goût. D*** pouvoit eſpérer des fortunes brillantes; mais le moyen de ſe préſenter ailleurs, après avoir été abandonné avant un mois de ſervice? Quelles réflexions cela ne fait-il pas faire! Tous les regards ſont aujourd'hui attachés ſur Saint-Fer***.

Nombre de curieuſes examinent ſa taille, ſa démarche, cherchent enfin des traces de ce je ne ſais quoi qui a déterminé Madame de L***. Toutes en général conviennent qu'il a l'air infiniment guerrier; & ſe fondant ſur le goût de la Dame, ne doutent point qu'il n'ait beaucoup de mérite. Saint-Fer***, au milieu de tous les applaudiſſements, & du plaiſir qu'il peut reſſentir de ſe voir homme à la mode, m'a cependant paru chagrin. Madame de*** n'eſt point une maîtreſſe à perdre ſans regret; il ſait mieux qu'un autre de quel prix elle eſt. Il ſoupiroit en m'en parlant, & je crois qu'il pourroit ſouhaiter de la retrouver, ſi, après un ſi grand éclat, il pouvoit penſer qu'elle fût encore ſenſible pour lui. Madame de***, d'un autre côté, voudroit le ramener, mais comment? Quel affront d'aller montrer ſa douleur & ſon amour à un homme engagé ailleurs, & qui ne ſe ſerviroit de cette démarche que pour s'affermir dans ſon nouveau choix! Si elle ne lui témoigne que de l'indifférence, & ce ſeroit au fond le meilleur parti, peut-être l'oubliera-t-il abſolument. Comment accorder l'honneur du ſexe & l'amour qui la tourmente? C'eſt à vous qu'on a recours

pour une négociation de cette importance. Parlez à votre ami, s'il eſt vrai que ſon amour pour Madame de L*** ne ſoit qu'un goût de caprice, ou un coup de déſeſpoir; car il faut être biſarre ou déſeſpéré pour faire une pareille ſottiſe. Faites-lui eſpérer ſon pardon. Si vous vous appercevez qu'il en ſoit véritablement amoureux, ne commettez point mon amie, & ne donnez pas à cet inconſtant le plaiſir de croire qu'on le regrette. Après tout, s'il eſt ſi méchant, on tâchera de piquer ſa vanité en feignant d'en aimer un autre. Nous avons cinq ou ſix galants, très-propres à mortifier la ſienne. On tâchera d'en aimer un, on fera du moins comme ſi cela étoit. En pareil cas, il faut bien ſe ſervir de toutes ſes reſſources. Mon Dieu, que de ſecrets je vous révele-là! Ne vous aviſez pas au moins d'en abuſer. Prompte réponſe. Adieu, aimable Comte. Je ſerois bien fâchée de donner à Madame de*** la peine que je prends pour elle.

BILLET.

*Mon mari vient de m'annoncer l'ennuyeuſe Madame de***, & il compte qu'elle paſſera la journée avec moi; cela rompt, comme vous voyez, toutes nos meſures, & je veux le punir en dérangeant les ſiennes. Il doit aller tantôt chez votre couſine, où je ſais qu'il a un rendez-vous. Allez-y dîner, & engagez ſon mari à une partie de plaiſir qu'elle ne puiſſe détourner. Qu'il prenne pour la contraindre, cet air bruſque & impoſant dont il ſe ſert à tout propos. Ne donnez pas même à votre couſine le temps d'écrire à ſon amant. Je veux, pour rendre ma vengeance complete, que cela ait l'air d'une infidélité. Votre couſine vous en voudra un peu de mal; mais vous aurez pour excuſe votre étourderie ordinaire : au reſte, elle ne ſera pas plus malheureuſe que moi, qui ne vous verrai pas de la journée. Le ſoir, ramenez-la chez elle bien poliment, ne lui demandez pas la cauſe de la mauvaiſe humeur qu'elle vous témoignera; ſans doute, cela prendroit trop de temps, & je ſerai preſſée de vous remercier.*

LETTRE XLV.

POURQUOI ſuppoſez-vous que je vous veux du mal ? J'avois hier un air froid & contraint, eſt-ce ma faute, & ne ſeroit-ce pas à vous à diſſiper les nuages qui m'obſcurciſſent l'âme ? Vous fûtes froid vous-même toute la journée, vous ne ſaviez que me dire, & vos yeux, en me regardant, n'exprimoient qu'un ennui & un dédain qu'il paroiſſoit que vous ne vouliez pas cacher. Vous en ai-je fait un crime ? Il a été un temps que j'aurois cru qu'une paſſion nouvelle me rendoit moins aimable à vos yeux ; mais je vous connois trop pour vous faire cette injuſtice. Votre cœur vous joue quelquefois le mauvais tour de paroître tel qu'il eſt ; il ne ſent rien, que voulez-vous qu'il exprime ? Vous avez reçu de la nature une inſenſibilité que l'uſage corrige ; mais qu'il ne détruira jamais. Vous n'étiez pas fait pour aimer. Toujours maître de vous, vous n'êtes jamais que ſpectateur des tranſports que vous faites naître. Je vous vois penſif & rêveur

dans des moments qui ne ſont faits que pour éteindre la raiſon, & où ſans ceſſe vous me rappellez à la mienne. Vous vous paſſionnez pour des plaiſirs que vous ne reſſentez pas; & ſi quelquefois vous feignez des deſirs, ce n'eſt que par vanité ou par ennui. Vous me dites ſouvent les choſes du monde les plus animées, & vos yeux immobiles ou diſtraits démentent toujours votre bouche. Vous ne connoiſſez ni l'amour, ni l'amante. Vous faites l'un parce que c'eſt le bel air, & vous ne voyez l'autre que pour jouir de la vue d'un objet dont vous êtes le maître, & que vous avez le plaiſir de rendre la victime de vos caprices & de vos froideurs. Vous vous plaiſez à faire des épreuves. Occupé ſans ceſſe à me tourmenter, vous eſſayez tour-à-tour les abſences, les mépris, la fauſſe jalouſie, rien ne vous touche; & lorſque, par le moindre de vos ſoins, vous pourriez me rendre heureuſe, que par les miens je mérite tous vos empreſſements, que je languis en attendant cet heureux moment qui doit vous offrir à mes yeux, je ne trouve dans les vôtres que la plus cruelle indifférence; & ſi vous êtes attentif à quelque choſe, c'eſt à me faire verſer

des larmes. Il me ſemble que je ſouffrirois moins de me voir une rivale, & d'attribuer vos refroidiſſements à votre paſſion pour elle, que de vous éprouver ſi différent de ce que vous devriez être, lorſqu'aucun objet ne me combat dans votre cœur. Pourquoi mon mari n'eſt-il point jaloux ? La néceſſité de tromper ſes ſoins vous arracheroit peut-être à votre indolence. Vos deſirs croîtroient par la peine que vous auriez à les ſatisfaire ; votre paſſion plus vive & plus ingénieuſe, tâcheroit de ſurmonter les obſtacles que ſa biſarrerie feroit naître : je vous verrois moins ſouvent ; mais plus tendre & plus attentif à me plaire. Que je ſuis folle, bon Dieu, de me ſouhaiter tant de maux ! il faut que je vous aime bien éperduement pour vouloir acheter votre cœur à ce prix-là. Toute votre tendreſſe pourroit-elle me dédommager des tourments que celle de mon mari me feroit ſouffrir, & ne vaudroit-il pas mieux pour moi que, profitant de votre indifférence, je me dégageaſſe d'une paſſion qui vous ennuye, & qui me devient odieuſe ? Adieu. Je ſuis fâchée contre moi-même de vous aimer tant, d'avoir tant à me plaindre, & de ne

pouvoir changer. Hélas ! je n'aurai encore que trop long-temps ce reproche à me faire.

LETTRE XLVI.

Ah ! pour le coup, la guerre eſt ſérieuſement allumée. Ce qui me divertit le plus, c'eſt que je ne ſerai pas, comme il y a quelque temps, la victime de la querelle. Cette paſſion ſi vive, & qui étonnoit par ſa longueur ceux qui connoiſſoient les gens dont il eſt queſtion, vient enfin de s'éteindre. L'aventure eſt plaiſante; je veux vous la conter. Mon mari eſt venu ce matin dans ma chambre, l'air déſœuvré & languiſſant; ſon chagrin a paru à mes yeux, & je n'ai pu m'empêcher de lui en demander la cauſe. Madame, m'a-t-il répondu myſtérieuſement, il eſt des choſes que l'on voudroit pouvoir ſe cacher à ſoi-même. Ces paroles obſcures ayant redoublé ma curioſité, je l'ai conjuré plus que jamais de me faire part de ſes inquiétudes. Que voulez-vous que je vous diſe, m'a-t-il répondu? les confidences que je pourrois vous faire ne ſont point faites pour vous; j'ai déja trop

de choſes à me reprocher avec vous ; & peut-être ſeroit-ce vous braver, que de vous dire ce qui m'agite. Je l'ai aſſuré qu'il pouvoit parler. Il faut donc s'y réſoudre, a-t-il repris. Vous ſavez combien je vous ai aimée ; je croyois dans le temps que je vous ai épouſée, que ma paſſion pour vous ne pouvoit pas diminuer ; mais quoique je trouvaſſe en vous tout ce qu'il falloit pour m'arrêter, vous n'avez pu tenir dans mon cœur, contre le libertinage de mon imagination, le déréglement des maximes du monde, & la ſéduction perpétuelle des femmes. Je me ſuis d'abord livré à elles par curioſité, la facilité de les vaincre a flatté ma pareſſe ; j'ai continué par habitude ; & malgré mes réflexions, j'y ai enfin trouvé du plaiſir. La raiſon me ramenoit quelquefois vers vous ; ſouvent, ſans vous le dire, je ſentois combien vous étiez aimable ; mais la ſévérité de votre humeur m'effrayoit, ſachant combien vous aviez à vous plaindre. La crainte d'eſſuyer vos reproches m'arrêtoit ſur les ſatisfactions que j'aurois dû vous faire ; & la difficulté d'obtenir mon pardon me plongeoit dans de nouveaux égarements. Vous vous plaignîtes enfin ; mais occupé alors d'une

paſſion violente, je répondis mal à vos bontés, & je ne tardai pas à m'appercevoir que je vous étois devenu indifférent; vous me l'avez depuis confirmé. Je ne ſuis pas injuſte, & je ſens trop combien je l'ai mérité, pour oſer vous en faire un reproche. Mais pour venir au fait, vous avez ſu que j'aimois Madame de ***, & qu'elle répondoit à mes ſoins; je vous avouerai même que le bruit qui couroit qu'elle n'étoit pas cruelle, & la liſte de ſes amants qu'on me donna, fut ce qui m'engagea le plus à lui marquer de l'amour. Je crus que je pourrois fixer ſon cœur, & qu'il ſeroit beau de ne la voir ſenſible que pour moi. J'enviſageai auſſi que ſes rigueurs ne ſeroient pas longues, ou qu'en cas que je fuſſe rebuté, j'aurois avec elle des motifs de conſolation, que je ne trouverois pas auprès d'une perſonne plus eſtimable; enfin, je m'en fis une affaire plus de fantaiſie que de ſentiment. Je débutai avec elle ſur le pied d'un homme qui ne s'attend pas à de grandes cruautés, & dont l'enjouement promet de ces flammes vives qui amuſent ſans attacher. Je l'inſtruiſis de mes intentions; les approuver & s'y conformer fut à peine l'ouvra-

ge de deux jours. Quoiqu'avec assez d'expérience du monde, je ne connoissois pas encore tout le risque qu'il y a à aimer des coquettes : elle est assurément la plus dangereuse de toutes; artificieuse même dans des moments où il semble qu'on doive tout oublier, ses transports sont aussi étudiés que ses discours. Ses gestes, ses regards, ses soupirs, tout en elle est plein d'un art d'autant plus dangereux, qu'il est caché sous les apparences de la plus parfaite naïveté. Je crus tout terminé avec elle, d'abord qu'elle ne m'eut plus rien laissé à desirer; mais ce fut où je pris de l'amour, je me sentis des émotions que seul il peut faire naître; mes desirs satisfaits me fournissoient de nouveaux plaisirs à les éteindre; source nouvelle de flammes pour moi, ils augmentoient mon ivresse. Je n'étois plus à moi-même : plein de la passion qui me dévoroit, j'avois les yeux fermés sur tout le reste du monde : je m'étois arraché à tout pour n'être qu'à elle, mon esprit ne pouvoit plus recevoir d'autre idée; j'étois même si aveuglé, que je démentois ce qu'on m'avoit dit sur sa façon de penser; & d'abord que je l'aimai, il ne me fut pas possible d'imaginer quel-

le en eût aimé d'autres. Tous les reproches que le public lui faiſoit ſur ſa conduite me parurent des calomnies, qui ne devoient leur naiſſance qu'à la jalouſie des femmes, ou aux diſcours impertinents de quelques jeunes gens qui n'avoient pas pu ſe faire aimer d'elle. La jalouſie ſi ordinaire aux amants, ne trouvoit point de place dans mon cœur; j'aurois craint de l'offenſer, en lui marquant de la défiance, & je voyois ſans chagrin tout ce qu'il y avoit de gens de la ville en différents genres, venir lui rendre des hommages. Les choſes auroient ſans doute été toujours de même, ſi ſes refroidiſſements trop marqués ne m'avoient inſtruit à craindre ſon changement. Je commençai à voir que j'avois des rivaux, je me flattai quelque temps qu'elle étoit inſenſible à leurs ſoins; & lorſque je m'apperçus qu'ils ne lui étoient point indifférents, je crus qu'elle ne vouloit qu'eſſayer mon amour; d'ailleurs, je ſavois qu'il y a des diſcours qui ne tirent à aucune conſéquence, & que, pour peu qu'une femme ait d'agrements, elle ſe trouve cent fois par jour expoſée à des fadeurs qui l'ennuyent, même en flattant ſa vanité; que les hommes, même ſans aimer, ſont

par leur état obligés à dire des galanteries, ſans que leur cœur y prenne la moindre part, & de-là je concluois, ou que les gens qui la louoient pouvoient n'en être pas amoureux, ou que, s'ils l'étoient, ils n'étoient pas favoriſés. Quand je conſidérois auſſi le nombre de ceux qui l'obſédoient, il ne m'étoit pas poſſible de croire qu'ils fuſſent tous heureux; quand j'examinois ſes façons, je les trouvois les mêmes pour tous: mêmes regards, mêmes diſcours; chacun d'eux paroiſſoit content, & je ne pouvois croire que, s'ils en étoient tous également touchés, cette uniformité de manieres ne fît naître entr'eux de la jalouſie, & la mienne, dans une ſi grande foule d'adorateurs, demeuroit ſuſpendue, faute de pouvoir ſe choiſir un objet. Que je me trompois! il n'y en avoit pas un qui eût lieu d'être mécontent; ils avançoient tous auprès d'elle par degrés. Ceux qui les premiers avoient declaré leur paſſion, avoient les plus fortes preuves de ſa tendreſſe; & les plus malheureux en étoient à ces faveurs qui aſſurent que la derniere viendra à la premiere occaſion. Le moyen d'imaginer de pareilles choſes? Peut-on croire ce qu'on aime capable d'une auſſi

mépriſable conduite? Et d'ailleurs, avec quelle adreſſe n'étois-je pas trompé? Combien de fois, pour ſe défaire de mes empreſſements, & favoriſer ceux des autres, ne m'a-t-on pas fait paſſer pour jaloux le mari du monde le plus docile, dans le temps que, pour endormir ſes ſoupçons, on me le faiſoit promener par la ville, & que je m'écartois de ſa femme, afin de lui perſuader que je n'avois aucune envie de lui plaire. On profitoit de ſon abſence & de la mienne pour répondre à la tendreſſe d'un amant dont j'avois la bonté de faciliter les plaiſirs. Combien de fois me ſuis-je interdit la douceur de la voir, de peur que mes fréquentes viſites ne me rendiſſent ſuſpect, ou que, vu avec elle dans un endroit écarté, je ne compromiſſe ſa réputation, lorſque, libre chez elle, elle prenoit avec un amant nouveau des plaiſirs que celui de me tromper lui rendoit encore plus vifs. Je n'étois donc pas jaloux abſolument: mais voyant, comme je vous l'ai dit, que mon amour ne plaiſoit plus tant, je commençai à n'être plus ſi ſûr du ſien. Je fus cependant aſſez imbécille pour croire que je lui avois fourni des raiſons pour paroître indifférente, &

qu'en

qu'en lui marquant plus de tendreſſe, je ramenerois la ſienne à ſa premiere vivacité. Comment m'y pris-je pour cela ? Soir & matin j'étois chez elle ; mes aſſiduités ne finiſſoient point, plus de mari jaloux qui me retînt, par conſéquent moins de moments pour me tromper ; jugez combien je me rendis odieux ! Mais comme je n'entrois point dans ſes projets, & qu'il n'étoit pas naturel de me les confier, elle m'écarta à force de careſſes, ſe rendit par-là ſa premiere liberté, & me remit en même-temps dans mon ancienne confiance. J'en étois donc auſſi amoureux que jamais, lorſque des regards adreſſés trop vivement au Chevalier de Saint-Fer***, me firent ſentir encore de la jalouſie. Las de vivre dans l'incertitude, je pris des meſures pour m'éclaircir ; & pour y réuſſir mieux, je cachai mon dépit & mes ſoupçons ſous un air libre & confiant. Elle en fut la dupe : le Chevalier avoit enfin obtenu tout ce qu'on peut obtenir d'une femme qui n'a pas la force de refuſer. Ils étoient d'accord ; mais il s'agiſſoit de trouver un jour où perſonne ne vînt les troubler ; elle me dit le ſoir que ſon mari la forçoit à le ſuivre à la campagne le lendemain, qu'elle ſeroit au déſeſ-

poir de ne me voir pas, mais qu'il falloit obéir. Je penſai la croire; mais en l'examinant quelques moments après, je la vis qui ſerroit la main au Chevalier; je ſortis, très-réſolu de déranger le tête-à-tête. Ce jour qu'elle croyoit ſi fortuné arriva; un homme de confiance étoit de bonne heure à ſa porte, il vint me dire que le mari étoit ſorti ſeul, & qu'un moment après ſon départ, il avoit vu entrer le Chevalier. Ma douleur ne fut pas ſi violente à cette nouvelle que je l'aurois cru; l'eſpoir de me venger de ſa perfidie la calma: je me fis une joie maligne de la confuſion que ma vue lui cauſeroit; je me rendis promptement chez elle. Sûre de ma crédulité, elle n'avoit donné aucun ordre à ſon Suiſſe qui me regardât; j'entrai ſans bruit: elle étoit dans le ſallon qui eſt au milieu du jardin; toutes les fenêtres, excepté celle qui regarde la maiſon, étoient fermées; heureuſement dans le temps que je me coulai dans le jardin, elle n'avoit pas eu le temps de me voir. Je m'approchai du ſallon; le repos qui y régnoit me fit juger que je devois chercher dans leurs actions l'éclairciſſement que leur ſilence me refuſoit. Je me mis donc à regar-

der de toutes mes forces ; je ne pouvois choiſir un inſtant plus heureux ; & ce qui vous paroîtra extraordinaire, vu les diſpoſitions dans leſquelles j'étois entré, c'eſt que je les vis ſans aucun mouvement de colere. Il ne me vint pas même en tête de les troubler ; je me retirai de la fenêtre, quand je crus qu'ils alloient être en ſituation de me voir. Je ſortois ſatisfait de ma découverte, lorſque, pour mettre le comble à ma joie, une femme de chambre que j'avois gagnée ſans y penſer, mécontente de ſa maîtreſſe, & indignée, diſoit-elle, de voir tromper ſi cruellement un auſſi galant homme que moi, m'arrêta pour me mettre entre les mains des Lettres de toutes façons qu'elle avoit ſurpriſes à mon infidele.

N'admirez-vous pas ma patience, ou plutôt mon imbécillité, de vous conter ainſi la longue & lamentable hiſtoire de mon mari? Pardon, mon cher Comte, je l'interromps, pour vous dire que je vous aime, & que j'aurois mieux fait de ne vous écrire que pour vous en aſſurer. Je ſaurai demain à qui, de vous ou de moi, cette aſſurance fait plus de plaiſir. Bon ſoir, je n'ai plus la force de vous parler, jugez de mon accablement.

LETTRE XLVII.

NON, je ne vous pardonne pas, je ſuis ſeule, vous le ſavez, & vous ne venez point chez moi; que vos excuſes ſont foibles! Peuvent-elles balancer le chagrin de ne vous point voir? Les bienſéances, les affaires; ſi j'étois déraiſonnable, je dirois que le devoir même, que tout doit céder. Ne méritai-je donc plus que vous me faſſiez un ſacrifice? Ingrat! vous profiterez encore de ma ſolitude. Je vous écris; mais pour vous punir, vous n'aurez de moi que la ſuite de l'hiſtoire que je n'achevai point hier. Songez que c'eſt mon mari qui parle.

Je regagnai mon carroſſe ſans bruit; & pour jouir ſans embarras de l'agréable lecture que j'avois à faire, j'allai me confiner dans le bois de Vincennes. Vous ne devineriez jamais quel fut le premier objet qui me frappa les yeux: le mari de la perfide, qui s'y promenoit myſtérieuſement avec une femme qui, en m'appercevant, ſe cacha le viſage avec ſa coëffe: cette vue me ſur-

prit d'autant plus, que je ne me ferois pas aviſé de croire de *** homme à bonnes fortunes. J'allois me détourner lorſqu'il vint à moi. Il ne faut rien te diſſimuler, me dit-il, tu vois ce dont il s'agit ici; garde-moi le ſecret auprès de ma femme, ſa jalouſie me déſeſpere, & je ſerois le plus malheureux de tous les hommes ſi elle venoit à découvrir ce qui ſe paſſe. A ce plaiſir ajoutes-en un autre; cette Dame te connoît, & ta préſence la gêne. Je lui promis le ſecret, & je partis. Je fus fâché dans le moment de l'avoir trouvé occupé; j'aurois pu lui prouver que ſa femme ne devoit pas tant le tourmenter, & en lui montrant les Lettres que je tenois, & celles qui m'étoient écrites, le délivrer du moins de ſa prétendue jalouſie: mais j'aimai mieux le laiſſer dans l'erreur où il étoit; & puiſque j'étois trompé, je crus qu'il n'y avoit pas de mal qu'il le fût auſſi. Je trouvai dans les Lettres qui m'avoient été données, des ſtyles de toute eſpece; déclarations & remerciements de petits-maîtres, langueurs & ennuis d'un homme de robe, offres de ſervices & bruſqueries d'un Financier, amour badin & léger d'un homme de Cour: il y en avoit

de toutes façons ; & j'en aurois bien ri, ſi quelques-unes de mes Lettres, mêlées parmi celles-là, ne me les euſſent pas rendues moins ridicules. Je ne me ſentis, après cette lecture, ni colere ni amour pour ma charmante maîtreſſe; & excepté un petit mouvement d'amour-propre qui me donna un peu de chagrin, je pris la choſe en homme ferme; je fus étonné même de me trouver ſi peu ſenſible à ſon changement. Mais je ne ſavois point encore que la tendreſſe ne peut pas ſubſiſter au milieu du mépris. Je me reſſouvins ſur quels ſentiments je m'étois déclaré ſon amant; & pour n'être pas tout-à-fait la dupe de l'aventure, je réſolus de paroître tranquille. Il me falloit cependant le plaiſir de la confondre. Je penſai qu'une lettre ne ſuffiſoit pas, & qu'il valoit mieux qu'armé du ſang froid le plus inſultant, j'allaſſe moi-même la féliciter ſur ſes conquêtes. Ce parti me parut le plus raiſonnable, parce que je ne l'aimois plus, & que j'étois ſûr qu'il ne m'échapperoit aucune marque de foibleſſe, & le plus ſatisfaiſant, parce que je pouvois jouir de ſon trouble & de ſa confuſion. Je me rendis donc chez elle le lendemain. Elle étoit à ſa toi-

lette, & dans cet aimable déſordre où les graces ſont ſi touchantes. Le Chevalier y étoit, & la vue de ſon amant lui mettoit dans les yeux quelque choſe de ſi tendre, que, quoique ce fût pour un autre que moi, j'eus peine à tenir contre. Elle rougit un peu en me voyant; je l'abordai à mon ordinaire : elle ſavoit que j'étois venu la veille chez elle, & crut d'abord que je venois pour la gronder : mon air la raſſura; & comme elle ne m'avoit point vu, elle penſa que je pouvois fort bien ne l'avoir pas vue auſſi. Il ne s'agiſſoit donc plus que de ſe juſtifier ſur ce qu'étant reſtée chez elle, elle ne m'avoit pas fait avertir; mais elle croyoit la choſe aiſée. Le Chevalier ſortit. J'ai été hier, me dit-elle, extrêmement malade, mon mari a été ſeul où nous devions aller enſemble, & je vous gronderois de ce que vous êtes venu ici, & que vous ne ſoyez pas reſté, ſi ma migraine ne m'avoit pas endormie toute la journée. Ce n'eſt rien que de dormir, lui répondis-je gravement, ſi l'on ne fait pas des ſonges gracieux. Oh! de cela, reprit-elle, je ne m'en plains pas, je n'ai rêvé que de vous. Cependant, repris-je, des gens qui ont tenu compte de vos

ſonges, m'ont dit que vous vous y étiez un peu plus aidée du Chevalier que de moi; mais comme, quand on dort, on n'eſt point maître du choix de ſes idées, je n'ai garde de m'en plaindre. Ne rougiſſez pas, interrompis-je. Il eſt donc vrai que vous avez dormi tout hier. Hélas! oui, m'a-t-elle répondu d'un air naïf. J'ai dormi auſſi, lui dis-je, & j'ai rêvé auſſi de vous: écoutez mes ſonges, ils ſont plaiſants. J'ai rêvé que vous étant endormie, vous vous étiez imaginée être dans le ſallon du jardin; que dans le temps que vous preniez un plaiſir infini à rêver de moi, le Chevalier étoit entré; qu'il avoit d'abord commencé par fermer toutes les fenêtres, excepté une ſeule qui étoit neceſſaire pour avoir l'œil ſur ceux qui entreroient dans le jardin; que dans le temps que vous alliez lui demander pourquoi toutes ces précautions, il s'étoit jetté à vos genoux; qu'alors vous étant troublée, mon idée avoit diſparu, & que, choſe fort ſinguliere! en voyant le Chevalier, vous l'aviez pris pour moi, quoiqu'il fût toujours le Chevalier; que dans cet égarement d'eſprit, vous aviez laiſſé éclater toute la tendreſſe que vous avez pour moi; & que

vous paroiſſant un peu timide, vous aviez daigné, par les plus tendres careſſes, l'encourager à partager votre ardeur, & qu'enfin, s'étant livré à ſes tranſports, vous y aviez répondu, ne comprenant pas encore par quelle adreſſe, ou par quel miracle, je m'étois dans ce moment revêtu de la figure du Chevalier. Et à quel propos, vous diſiez-vous à vous-même, a-t-il pris cette figure? Je n'aime point le Chevalier; ce n'étoit pas-là le moyen de me faire répondre à ſes empreſſements; cependant, force étrange de ma tendreſſe pour lui! je le favoriſe, quoiqu'il ſoit renfermé dans une perſonne qui m'eſt tout-à-fait indifférente. Et là-deſſus vous faiſiez des réflexions très-ſenſées ſur la biſarrerie des ſonges, & les idées ridicules qu'ils offrent aux ſens. J'ai rêvé encore que vous vous étiez réveillée en ſurſaut, toute allarmée de la prétendue infidélité que vous veniez de me faire, proteſtant contre vous-même du déſordre de votre eſprit. Que cependant, vous étant rendormie, vous avez rêvé encore cinq ou ſix fois la même choſe: pour écarter enfin ces impertinentes imaginations, vous vous étiez levée bruſquement, ſi pleine de

ce ſonge, que vous me voyiez encore auprès de vous, toujours ſous la figure du Chevalier. Là je me ſuis éveillé auſſi, au déſeſpoir d'avoir rêvé de pareilles extravagances. Je ne vous dis point quels étoient ſes mouvements, pendant ce beau récit, ils ſont inexprimables. La honte, la fureur, la haine, ſe peignoient ſur ſon viſage, à meſure qu'elles naiſſoient dans ſon cœur. Il n'y avoit plus d'artifice, je la regardois avec des yeux où le mépris que j'avois pour elle, étoit ſi parfaitement expliqué, qu'elle ne s'y pouvoit pas méprendre. Il n'y avoit pas moyen de nier. Elle ne pouvoit pas douter que je n'euſſe tout vu. Elle m'avoit pour témoin de ſon infidélité. Que faire en pareil cas? Me demander pardon, c'étoit s'expoſer aux diſcours les plus humiliants; déſavouer le fait, la choſe auroit été inutile. Voici le parti qu'elle prit. Avez-vous le temps de m'écouter, Monſieur, me demanda-t-elle? Je lui dis qu'oui. Vous avez tout vu, reprit-elle, & rien n'eſt moins rêvé que ce que vous venez de me dire. Je pourrois le nier; mais il ne me plaît pas de m'en donner la peine. J'avoue que j'aime le Chevalier, & je ſuis charmée que, par votre curioſité, vous ayez

ſu ce que je n'aurois pas tardé long-temps à vous apprendre. Vous m'y auriez forcée, quelqu'envie que j'euſſe de vous ménager, & vous m'étiez devenu ſi inſupportable, qu'il ne m'étoit plus poſſible de me contraindre. Une autre chercheroit des excuſes; mais tout ce que je puis vous dire, c'eſt que j'aime le Chevalier, & que je ne vous aime plus. Vous auriez dû vous en appercevoir; & il y a aſſez long-temps que je vous donne des preuves de ma parfaite indifférence, pour que vous ayez puporter ailleurs les ſoins ennuyeux dont vous vouliez bien m'honorer. Après un aveu auſſi libre que celui-ci, j'eſpere que j'aurai le bonheur de ne vous plus voir; & il me paroît ſi grand, que ſi je ſuis dans tout ceci fâchée de quelque choſe, c'eſt de ne me l'être pas procuré plutôt. Adieu, Monſieur, je vous le répete encore, j'aime le Chevalier. N'aimez-vous que celui-là, Madame, lui répondis-je? J'en aime cent ſi vous le voulez, mais je ne vous aime plus; l'ai-je aſſez dit, aſſez prouvé? Finiſſons, & partez. Je vous avouerai qu'à cet excès d'impudence, je demeurai immobile d'étonnement. J'avois cru la mortifier en lui apprenant que j'étois

témoin de ſa perfidie ; mais le ton ſur lequel elle le prit, me donna autant de confuſion qu'elle en auroit dû reſſentir. Je crus qu'il ſeroit inutile de lui montrer les Lettres que j'avois apportées dans le deſſein d'augmenter ſa honte ; & je me contentai, en lui faiſant l'adieu le plus mépriſant, de prendre congé d'elle pour toujours. J'étois cependant piqué qu'elle ne le fût pas, & pour me ſoulager, je réſolus de chercher tous ceux dont je tenois les Lettres, & de leur faire entendre qu'elle me les avoit ſacrifiées : cela n'eſt pas tout-à-fait dans l'exacte ſincérité ; mais je crus que je pouvois me permettre quelque reſſentiment contr'elle. Ce n'étoit pas que ſa perfidie me cauſât un chagrin réel ; mais j'étois bien-aiſe de punir le mépris avec lequel elle m'avoit répondu. Le premier que je trouvai dans ma recherche, fut Saint-Fer ***. Je ſavois qu'il avoit ardemment aimé Madame de *** votre amie ; & ne croyant pas que leur commerce fût rompu, je ne pouvois comprendre quel temps il avoit pu choiſir pour faire cette infidélité. Je l'avois bien vu s'attacher depuis quelque temps à la célebre Madame de L*** ; mais il l'avoit quittée

preſqu'auſſi-tôt pour ma perfide; & lorſque je le vis dans ſa maiſon, je ne pus jamais penſer qu'il y vînt pour ſe mettre ſur les rangs; j'imaginai qu'il pouvoit être ſurvenu entre votre amie & lui un caprice, qui les portât à ne ſe point voir de quelque temps; & comme je connoiſſois leur paſſion, j'enviſageai plutôt un raccommodement entr'eux, qu'une paſſion nouvelle de la part de Saint-Fer***. Je le regardai moins comme rival que comme un homme qui, dans le déſœuvrement & l'ennui où nous jette la perte d'une habitude, cherchoit à ſe diſtraire en fréquentant ſes amis. Vous ſavez combien je me ſuis trompé dans mon raiſonnement. Je vous ai dit que j'étois parti dans le deſſein de raſſembler, s'il ſe pouvoit, tous mes rivaux. Le premier qui me tomba ſous la main, fut Saint-Fer ***, qui me parut bien le plus mélancolique homme à bonnes fortunes que j'aye vu de ma vie. Pourquoi donc ce prompt départ, lui dis-je en approchant de lui? J'ai penſé, me répondit-il d'un air nonchalant, quand je t'ai vu entrer chez Madame de ***, que tu pouvois avoir quelque choſe à régler avec elle, & je ſuis ſorti pour ne te point gêner.

Le procédé, repris-je, ne ſeroit pas étonnant dans un ami; mais dans un rival, il me ſemble rare. Moi, ton rival, s'écria-t-il! Aimois-tu Madame de ***? Hé! oui, dis-je, ſi tu ne l'avois pas ſu, tu ne m'aurois pas répondu comme tu viens de faire. Ecoute, reprit-il, il y a différentes façons d'aimer; mais il n'y en a qu'une qui ſoit du goût de la Dame qui fait le ſujet de notre entretien. J'ai cru que tu n'y étois attaché que par la facilité qu'on trouve auprès d'elle, & par ta pareſſe qui t'empêchoit de ſonger à d'autres amuſements, & je n'ai pas dû croire, te voyant bien avec elle, que tu y fuſſes ſur le pied des beaux ſentiments, attendu qu'elle ne les aime pas. J'aurois cependans reſpecté tes plaiſirs ſi elle n'avoit pas cherché à lier avec moi une eſpece de commerce. Je m'y ſuis laiſſé entraîner par un mouvement qui n'eſt rien moins que de l'amour pour elle; & j'aurois ſans doute pouſſé loin les choſes, ſi l'avertiſſement que tu me donnes ne m'obligeoit à retirer mes prétentions. Tu n'en as donc reçu aucunes faveurs, lui répondis-je ironiquement? Elle m'a donné beaucoup d'eſpérance, reprit-il; mais c'eſt ce dont

je me ſoucie le moins. Je ne l'aime pas aſſez pour être impatient. Il eſt dans le monde tant de ces conquêtes-là, elles ſont ſi peu flatteuſes, tant de gens vous ont précédé, tant de gens vous ſuivent, que vous ne pouvez, lorſqu'une femme de ce caractere vous prie d'amour, vous faire le moindre petit compliment ſur votre bonne fortune : l'on eſt obligé de ſe regarder comme le miniſtre des caprices d'une femme mépriſable, & cela n'eſt pas ſatisfaiſant. Il réſulte donc de tout ceci, repris-je, que tu me cedes Madame de ***, & ſans avoir profité de ſa bonne volonté pour toi. Voilà ce qui rend le ſacrifice plus noble ; car ſuppoſons qu'hier elle eût comblé tous tes vœux, je pourrois penſer que tu ne me la rendrois que parce que tu n'aurois pas trouvé dans ſa perſonne des charmes capables de t'arrêter. A quoi bon cette ſuppoſition, me demanda-t-il tout ſurpris ? Je n'ai de Madame de *** que des aſſurances d'un bonheur prochain, que juſques à préſent je n'ai pas voulu preſſer. Tout rempli d'une autre paſſion, occupé de la perte d'un cœur que je regrette, je n'ai répondu aux avances que m'a faites Madame de*** que pour tâcher de donner de

la jalouſie à l'objet que j'ai perdu. Mais je ſuis malheureux en tentatives, l'on m'a vu ſans chagrin paſſer de Madame de L*** à Madame de***, & je ſuis aſſez indifférent pour ne pouvoir ni fâcher, ni être plaint. Voilà de furieux malheurs, répondis-je, & je ſais bon gré à Madame de*** d'avoir travaillé hier à ta conſolation. Le ſallon fortuné où tu as reçu tant de preuves de ſon bon cœur... a été le témoin des plaiſirs de bien d'autres, interrompit-il bruſquement. Il y a deux heures que tu me tiens ici pour me dire que Madame de*** a voulu que je paſſaſſe hier la journée avec elle, & moi en moins de temps je te dis, comme je le penſe, que ce ſera la derniere de ma vie. J'étois curieux, je ne le ſuis plus; je te ferai plaiſir de ne la plus voir, je te rends ce ſervice de grand cœur; ſi j'avois cependant un conſeil à te donner, ce ſeroit de prendre le même parti que moi qui la juge indigne des ſoins d'un galant homme. C'eſt auſſi ce que je fais, repris-je; mais je ſuis piqué, j'ai été trompé, & tu ne l'as pas; il me faut une vengeance, & j'ai de quoi la prendre; je tiens ici toutes ſortes de Lettres qui m'indiquent les noms & la qualité de

mes rivaux préſents; j'ai envie de les leur envoyer, ou de les faire courir dans la ville; & pour ſuivre mon projet en partie, voici les tiennes que je te rends, & je te fais grace du ridicule en faveur de ta ſincérité. Et que peux-tu eſpérer de cette vengeance, me dit Saint-Fer***? De la voir, repris-je, réduite pendant quelque temps à n'aimer que ſon mari, & à n'avoir perſonne à tromper. Que vous dirai-je encore? Mon projet a réuſſi au-delà de mes eſpérances. Je l'ai brouillée avec toute la terre; elle ſait que c'eſt le fruit de mes ſoins, & je vous avoue que je me ſens autant de joie à préſent d'être ſûr de ſa haine, que quand je croyois l'être de ſa tendreſſe; mais ce qui l'a irritée ſur-tout, c'eſt le procédé de Saint-Fer***, qui vient de ſe raccommoder avec votre amie, & qui l'a abandonnée le lendemain de ſon bonheur; que n'eſt-elle pas forcée de penſer de ſes charmes? Quel coup humiliant pour ſa vanité! & que ce qu'elle ſouffre à préſent me dédommage bien de tout ce qu'elle m'a fait ſouffrir! Que je la hais! Ne le croyez pas, lui dis-je alors, vous êtes en colere, & ce grand mouvement de la haine n'eſt peut-être que beau-

coup d'amour. Vous la mépriſez, je le veux bien; mais le mépris n'éteint pas toujours une paſſion violente; on gémit ſur ſon choix, on en connoît toute l'horreur; mais emporté par un ſentiment plus fort que la raiſon, on adore ſes chaînes en les déteſtant: vous me paroiſſez encore dans une ſituation violente; & que deviendriez-vous, à quel mépris ne vous expoſeriez-vous pas ſi vous cherchiez à la revoir? Peut-être elle-même ſeroit-elle charmée de vous rengager, pour vous rendre votre eſclavage plus cruel que celui que vous avez éprouvé; vous m'avez parlé avec franchiſe, je dois répondre à votre confiance, & je ne puis mieux qu'en vous donnant des conſeils déſintéreſſés: après l'éclat que vous avez fait, il ne vous ſiéroit pas de la revoir, les témoins de votre rupture ne vous pardonneroient pas votre réconciliation; & ſi vous renouyez avec elle, vous ſeriez infailliblement la fable de toute la ville; vous êtes accoutumé à aimer, je n'ai rien à vous dire là-deſſus; mais ſauvez-vous du ridicule. Vous avez raiſon, m'a répondu mon mari; mais je ſuis las d'aimer, & je ne veux plus être forcé à vous faire de pareilles confidences,

elles me coûtent trop, & je ne ſais encore comment vous avez pu me les arracher. Je ne veux point, ai-je dit, diminuer le prix de la confiance que vous m'avez marquée ; mais croyez-vous qu'en pareilles aventures, le public ſoit muet ? J'aurois appris de lui, avec quelque changement dans les circonſtances, à la vérité, tout ce que vous venez de me dire. Après quelques autres diſcours, il a pris congé de moi avec un demi-ſoupir, & m'a priée de lui faire l'honneur de l'avertir quand mon cœur ſeroit dans de meilleures diſpoſitions pour lui, qu'il n'oublieroit rien pour les mériter, & enfin tout ce que peut dire un homme qui ſeroit trop heureux que ſa femme lui voulût du bien. Mon Dieu, le croiriez-vous, il y a cinq heures que j'écris. Que ma Lettre eſt longue ! & dans tout cela, pas un mot de douceur pour vous ; n'importe, vous ſavez bien que je vous aime. Adieu, ne manquez pas de venir ce ſoir, ſi vous le pouvez. Quelque divertiſſant que ſoit un mari, il ne vaut jamais un amant : ne voilà-t-il pas que j'ai oublié ma colere !

LETTRE XLVIII.

JE le ſavois bien, moi, qu'à force de chercher à faire une conquête, je ferois ſoupirer quelqu'un. On eſt épris de mes charmes, on m'adore; ce ſont bien d'autres empreſſements que les vôtres. Vous autres guerriers, qui croyez avoir ſur les belles des droits inconteſtables, vous nous traitez avec la même barbarie qu'une ville priſe d'aſſaut, & ne laiſſez pas même à notre vertu chancelante la gloire d'une courte réſiſtance. Les petits ſoins vous ennuyent, & vous attendez tout de votre mérite & de notre foibleſſe. Que les armes cedent à la Magiſtrature; faites retraite, Monſieur le Colonel, je viens de faire emplete d'un petit Magiſtrat ſi doux, ſi reſpectueux, qu'en un beſoin il effaceroit feu Céladon; il m'a même aſſurée que s'il étoit aſſez heureux pour me plaire, il auroit pour moi, malgré le feu qui le conſume, un reſpect éternel. L'aimable petit homme! Il n'a pas encore oſé me regarder en face. Il ne falloit pas moins qu'un rival auſſi dan-

gereux, pour vous bannir de mon cœur. Vous vous croyez trop aimable pour ne pas l'emporter toujours: voyez pourtant ce que c'eſt que le cœur d'une femme : le mien s'eſt rendu à la premiere menace. Comment auſſi le refuſer à un homme qui promet de ne jamais manquer de reſpect? Eſt-il rien de ſi ſéduiſant? Il me dit ſi modeſtement: je vous aime, & rougit tant après me l'avoir dit, que dans cette affaire, à voir mon air aguerri, & la timidité de mon Magiſtrat, on me prendroit pour l'agreſſeur. C'eſt d'ailleurs un garçon doué de talents très-eſtimables. Croyez-vous que comme vous, il ſe tienne à ma toilette les bras croiſés, qu'il ne s'y trouve que pour exercer ſa critique ſur mes rubans, ou pour rendre vains, par ſes folies, les ſoins qu'on prend pour l'arrangement de mes cheveux? Ce n'eſt pas pour cela qu'il y vient. Oh! pour un Sénateur, il y a un plaiſant emploi: il n'y a point de Préſident, dans quelque chambre que ce puiſſe être, qui friſe mieux que celui-ci. Il tourne une boucle comme une déclaration d'amour; c'eſt tout dire, il eſt mon conſeil dans mes empletes : il a le goût merveilleux; & s'il vouloit tirer avantage de

ſes talents, il pourroit ſe vanter d'avoir fourni des deſſeins merveilleux pour les étoffes. En vérité, c'eſt une grande école que le palais pour façonner un beau monde. Vous ne devez pas douter qu'avec de ſi heureuſes diſpoſitions, il ne renverſât la cervelle à toutes les femmes, & n'éteignît les vertus les plus farouches, ne fît quitter priſe aux ſoupirants les plus ténaces, ne briſât les liens les plus affermis, ne fît naître enfin de la jalouſie dans le cœur des amants les plus ſûrs de leur mérite, s'il ne bornoit ſon ambition au plaiſir d'entendre dire, Madame la Marquiſe eſt bien coëffée! Qu'elle eſt de bon goût! Je vous inſtruis de toutes les perfections de votre rival, afin que vous puiſſiez mieux comprendre que ma bleſſure eſt ſans remede, & que vous vous défaſſiez d'un malheureux amour que je ne favoriſe plus. Croyez-moi, ne pouſſons pas les choſes plus loin; n'épuiſons point nos cœurs, nous nous verrons avec plus de plaiſir, ayant encore quelque deſir à ſatisfaire; plus d'une fois le dégoût a penſé rompre notre union; nous avons en vain tâché de le ſurmonter, il nous en eſt reſté des impreſſions de triſteſſe qui nous rendent plus

malheureux que ne ſont les gens qui n'aiment rien. Je le ſens, nous ne nous voyons plus que par pareſſe. Laiſſez-moi; pour éveiller nos cœurs, profitons de votre abſence. Un peu de perfidie eſt un raffinement d'amour : quand on ne craint pas de ſe perdre, on s'aime avec trop de langueur.

BILLET.

Il ne falloit point de réponſe à la Lettre que vous m'avez écrite. Vous ne m'y demandez rien, & vous me marquez que vous êtes content. Je ne pouvois que vous féliciter ſur vos plaiſirs : mais des complimens embarraſſent, une Lettre auroit été trop longue, & j'ai peine à croire que mon Billet vous paroiſſe trop court. Vous êtes trop occupé pour que je vous diſe que je vous aime, & trop aimable pour que je vous diſe que je ne vous aime pas. Je n'oſe vous faire des reproches, & je ne puis vous remercier : toutes ces choſes ſuppoſent que je vous écris ſans bien ſavoir ce que je fais. Vous me mandez que ſans mon idée qui vous ſuit par-tout, vous vous ennuyeriez. Je vous rends grace de l'honneur que vous lui faites; mais j'en croirai faire autant que vous, quand je vous dirai que je

m'ennuye avec la vôtre. Vous êtes, dites-vous, avec des Dames charmantes; ſi vous ne penſiez qu'à moi, vous en feriez-vous apperçu? Les hommes que je vois tous les jours me paroiſſent ſi laids! Elles ſont belles ces femmes, & vous reſtez; vous vous amuſez, & je ſuis abſente. J'aurois bien de quoi vous gronder; mais vous ne méritez pas que je ſois jalouſe. Vous me dites que vous reſterez où vous êtes encore aſſez de temps pour pouvoir m'écrire trois Lettres; ſongez que je ne vous pardonne que celle qui m'annoncera votre retour.

LETTRE XLIX.

Nous partons demain pour la campagne. Le Marquis prévoyant vous a mis de la partie, & doit aller vous en prier. J'aurai donc le plaiſir de vous voir, de vous parler à tous moments. Vos empreſſements répondent-ils aux miens? Attendez-vous ces jours comme moi? Les deſirez-vous? Vous verrez-vous ſans ennui ſi près d'une femme qui vous aime? Sentez-vous le plaiſir qu'il y a à inſpirer des tranſports ſi vifs? Je vous aime plus qu'il n'eſt poſſible de le faire;

re ; croiriez-vous que cela va juſqu'à la folie, & qu'il me ſemble que je ne vous donne pas tout ce que vous méritez. Je n'ai pas aſſez de toute mon ame, elle eſt entiérement à vous, & je me trouve encore trop de tiédeur. Que je ſuis malheureuſe, au milieu d'un amour qui devroit être tranquille, de former des deſirs qui ne ſeront jamais remplis ! Ma paſſion devient fureur, rien ne la calme, tout l'irrite. Votre indifférence, vos tranſports vous rendent à mes yeux également aimable. Ce n'eſt pas aſſez du déſordre de la journée, des ſonges heureux me ſéduiſent. Quelles illuſions ! quelles nuits ! quels emportements ! Et ſi votre ſeule idée répand tant de trouble dans mes ſens, quels plaiſirs ne me donneroit pas votre préſence ! Ah ! que dans ces heureux moments vous ne m'accuſeriez pas d'inſenſibilité ! Ne croyez pas jouir, comme moi, des mêmes tranſports ; je ne dois de ſi grands plaiſirs qu'à l'excès de ma paſſion. Vous languiſſez dans les plus tendres plaiſirs, & je brûle, lorſque même je ne jouis que de votre idée. Que ne pouvez-vous égaler mes tranſports ! Mais pourquoi vous fais-je des reproches ? Où me laiſſai-je égarer ! Que

de mots pour vous dire que nous allons à la campagne ! Et comment ſe peut-il, qu'ayant ſi peu à écrire, on rempliſſe tant de papier ? Qu'un amant nous rend babillardes ! Je ne veux point ſonger à cela, la tête m'en tourneroit. Plaiſe à Dieu que ce ne ſoit pas déja beſogne faite : bon jour... Ah ! j'oubliois de vous dire que mon mari, qui rend à l'heure que je vous parle des ſoins ſilencieux à Madame de T***, m'a priée, ſans faire ſemblant de rien, de l'engager à venir avec nous. Il y a apparence qu'il ſera ſi occupé d'elle, qu'il ne ſongera guere à ce que nous ferons : ne croyez pas pour cela être diſpenſé de vous obſerver. Avec Madame de T***, il y aura beaucoup de femmes qui ſe diſent toutes les meilleures de mes amies, mais auxquelles il ne déplairoit pourtant pas que je leur fourniſſe quelques petites occaſions de médire de moi. Adieu, ſoyez ſage devant tous ces gens-là, ou, pour mieux dire, tâchez de m'empêcher d'être folle ; je le ſerai dans nos moments de liberté, peut-être plus que vous ne voudrez : avouez que je commence on ne peut pas mieux. Adieu, mon cher petit Comte.

BILLET.

*Tenez, abſolument nous nous brouillerons; je n'y puis plus réſiſter, cela devient inſupportable. Qu'eſt-ce donc qu'un amant? Pendant que j'y ſuis, duſſiez-vous vous en plaindre, je veux le définir, c'eſt quelque choſe de ridicule. Encore ſi j'avois eu l'eſprit de voir celā d'abord; mais il eſt bien temps de faire des réflexions quand on eſt devenue folle, & que ce ſoit quelque choſe de ridicule qui vous renverſe la cervelle; voilà ce qui n'eſt pas concevable. Ce n'étoit pas la peine de me gronder tant hier, pour me demander pardon aujourd'hui. Le Comte de*** m'a parlé à l'oreille, ſavez-vous bien ce qu'il faiſoit là? Il me diſoit une impertinence. Voulez-vous ſavoir ce que c'étoit, il me faiſoit confidence de... Oh pour cela, je ne puis l'écrire; je vous le dirai. Vous voulez vous raccommoder avec moi, n'eſt-ce pas? Vous êtes honteux de votre emportement. Vous faites bien; mais je ne ſais pas ſi j'aurai le temps de vous voir. J'ai envie d'être piquée : oui, venez, je n'ai rien à faire, peut-être votre préſence m'amuſera-t-elle. Que je ſuis ſotte d'être ſi bonne! Cela eſt inouï! Il eſt cependant*

vrai qu'un raccommodement eſt une jolie choſe.

LETTRE L.

NON, ne le croyez pas, ou je m'y connois mal, ou le repentir de Saint-Fer*** eſt inutile. Vous fondez ſon pardon ſur l'amour que Madame de*** eut autrefois pour lui, & c'eſt ce même amour ſi cruellement outragé, qui s'eſt éteint pour jamais. La patience des amants a des bornes : on peut ſe paſſer de petites choſes ; mais une ame délicate ſouffre à pardonner ſouvent. Un moment d'aigreur amene des réflexions ; & quoiqu'elles ſoient d'ordinaire effacées par l'amour, elles reviennent lorſqu'on eſt offenſé ; le cœur s'attiédit, la raiſon recommence à régner ; & quand elle a une fois repris ſon empire, ce même amour ne parvient plus à la chaſſer. Examinez comme une paſſion s'établit dans notre cœur, & combien il faut que vous paroiſſiez différents de vous-mêmes, pour nous faire céder à vos deſirs. Que de tendreſſe, de complaiſance, de reſpect ne nous marquez-

vous point pour arriver à cet inſtant qui vous met en droit de reparoître tels que vous êtes ! De quelles rigueurs ne nous accablez-vous pas quand vous n'en avez plus à craindre de nous ! Dans quel eſclavage ne nous reconduiſez-vous point lorſque, comblés des preuves de notre tendreſſe, vous devriez être plus attentifs & plus aimables que lorſque nous vous les refuſions ! Comment voulez-vous qu'une femme accoutumée à des ſoins, à tout ce que l'envie que vous avez de la vaincre vous ſuggere pour en venir à bout, puiſſe vous pardonner vos caprices, vos hauteurs, ces fauſſes jalouſies ſi mépriſantes, & que vous n'imaginez que pour lui cacher vos froideurs & vos dégoûts? Pourquoi voudriez-vous qu'elle s'obſtinât à aimer ce qui ne veut plus paroître aimable, & la forcer à une conſtance que vous ne méritez pas, & dont vous ne vous ſervez que pour la rendre l'objet de vos mépris? Vous ne conviendrez pas ſans doute de ces vérités? Et plût à Dieu, pour les mieux déſavouer, que vous ne reſſemblaſſiez pas aux hommes dont je viens de parler ! Vous me direz que vous êtes fidele: cela peut être ; mais vous êtes comme

les femmes prudes, qui vantent toujours leur retenue, & qui n'en ſont pas plus eſtimables. Vous ne vous ſouciez pas de plaire à d'autres; mais vous ne prenez aucun ſoin de me plaire. Votre fidélité vous peſe & vous embarraſſe. Je m'apperçois à tous moments de la mauvaiſe humeur qu'elle vous cauſe, & vous me faites payer cher le plaiſir de ne me point donner de rivales. Mais pour revenir à Saint-Fer*** (car je ne ſais comment vous êtes entré dans tout ceci) je crois que vous vous flattez trop quand vous croyez que Madame de*** puiſſe ſe réſoudre à renouer avec lui. Vous & moi, témoins de leur paſſion, nous avons preſque toujours été occupés à juſtifier les bizarreries de Saint-Fer***, & réduits ſouvent à condamner le ſol amour de notre amie. Saint-Fer*** a dans cette brouillerie un tort qu'il ne pouvoit réparer qu'en le reconnoiſſant ſur le champ; mais loin qu'il ait daigné le faire, il y a joint l'inconſtance la plus outrageante. Aujourd'hui qu'il a connu, par ſes nouvelles conquêtes, le mérite de Madame de***, il voudroit revenir à elle; aſſurément le retour eſt flatteur, & devroit faire ſentir à notre amie ce qu'elle vaut. Peut-

être même telle épreuve a dégoûté Saint-Fer *** de l'infidélité. Il ſait qu'il peut trouver des femmes diſpoſées à l'aimer, mais qu'elles ne méritent pas toutes de l'être, & qu'il y a des cœurs dont la conquête eſt peu ſatisfaiſante. Enfin, Madame de *** pourroit eſpérer de retrouver un amant plus tendre & plus perſuadé de ſon mérite qu'il ne l'étoit avant ſon changement. Toutes ces réflexions ſont juſtes, mais elle s'y eſt refuſée. Non-ſeulement elle n'a pas voulu recevoir ſes Lettres, mais elle n'a pas même été touchée de ſon air languiſſant. A propos, c'eſt la plus plaiſante choſe du monde que vous autres hommes quand vous êtes amoureux. Tout eſt affecté dans votre perſonne, juſqu'au ſon de votre voix. Vos regards chargés de langueurs ne ſe tournent jamais que douloureuſement ſur l'objet aimé. Votre démarche lente & abattue ſemble à chaque pas lui reprocher une rigueur; vos ſoupirs longs & fréquents, vos inſomnies, votre trouble, vos diſtractions : oh! c'eſt un article eſſentiel que celui-là. Il ſert à prouver que vous n'êtes plus à vous-mêmes; c'eſt par-là que vous m'avez priſe. A force de réfléchir ſur vos diſtractions, il m'en vint

de ſi fortes, que j'oubliai tout ce dont il falloit que je me ſouvinſſe. J'eus la ſottiſe de vous croire bien amoureux, parce que vous étiez diſtrait; & je me ſuis apperçue depuis que c'eſt chez vous un vice d'habitude ou de tempérament. La triſteſſe eſt encore pour vous d'une grande reſſource. Vous paroiſſez triſte avec tout le monde: le bruit ſe répand par-tout qu'un tel, dont on vantoit la gaieté, eſt devenu d'une mélancolie mortelle. Ce bruit parvient juſques à celle que vous aimez; alors elle croit la choſe ſérieuſe: on ſait que la triſteſſe conduit au déſeſpoir; elle craint que cet étourdi ne faſſe un coup d'éclat, & trouve enfin qu'il vaut mieux conſerver les jours d'un homme que d'être cauſe de ſa mort. Malheureuſes que nous ſommes, de nous laiſſer ſéduire par des démonſtrations ridicules qui ne devroient mériter que notre mépris! Saint Fer*** a paru aux yeux de Madame de *** comme un homme qui s'abandonne au déſeſpoir; il m'a ſemblé qu'elle n'y prenoit aucun intérêt. Peut-être ſon cœur la trompe-t-elle; mais quoi qu'il en ſoit, je n'y ai trouvé aucun mouvement de tendreſſe pour lui; elle en parle avec indifférence, & j'aimerois mieux qu'elle

eût de la colere. Je parlerai encore pour lui, puiſque vous le ſouhaitez; mais vous ne ſavez pas combien un inconſtant qui veut reprendre ſes premieres chaînes, eſt mépriſé d'une femme raiſonnable: & d'ailleurs, la façon dont il vous répondit lorſque vous voulûtes le ramener à Madame de***, eſt de ces choſes qui s'effacent rarement. Je vais chez elle, vous m'y trouverez: nous tâcherons d'obtenir ſa grace. Quant à vous, aimez-moi toujours aſſez pour n'avoir pas beſoin de demander la vôtre.

LETTRE LI.

On cherche la ſolitude, on s'ennuye du tumulte de la ville; mais le moyen de la quitter avec plaiſir lorſqu'on y laiſſe ce qu'on a de plus cher? Pour prévenir ce chagrin, on vous prie de vous trouver à cinq heures chez vous avec Monſieur de Saint-Fer***. L'on ira vous y prendre pour vous conduire dans un lieu que vous ne connoiſſez pas, & que l'on ne peut vous nommer. On ne vous cache pas que l'on vous fera paſſer par de terribles aventures;

mais vous êtes Chevalier & amoureux, c'en eſt trop pour manquer de courage. Après avoir parcouru un pays immenſe, on vous fera entrer dans un château dont un ſeul géant du canton de Berne défend la porte contre tous les ennuyeux. Un veſtibule ſuperbe s'offrira d'abord à vos regards; après que, ſelon l'ordre établi, vous en aurez admiré l'architecture, vous paſſerez outre; ni monſtres, ni griffons ne s'oppoſeront à votre paſſage; & ce n'eſt pas dans la cour du château que doivent commencer vos faits d'armes. Grand nombre de Chevaliers courtois vous conduiront en cérémonie dans des appartements magnifiquement ornés, où des Demoiſelles vous parfumeront & guideront vos pas dans un cabinet myſtérieux, où, négligemment couchées ſur des ſophas brillants d'or & de pourpre, vous recevront deux Princeſſes plus belles que les aſtres du firmament. A votre aſpect, la pudeur couvrira leurs joues du plus bel incarnat du monde, & leur donnera de nouveaux charmes. Après des ſoupirs que leur cœur, pénétré de plaiſir, laiſſera partir avec violence, on vous tendra languiſſamment une main, que vous ne manquerez pas

de baiſer avec tranſport. La joie, pendant ce temps-là, ſuſpendra toutes les fonctions de votre ame; & juſqu'à ce que vous ſoyez revenu de ce premier mouvement, on vous permettra obligeamment de ne dire que des choſes mal arrangées. Ce pénible préambule fini, on vous menera dans des jardins charmants, que la nature & l'art ont embellis de concert. Il y regne un perpétuel printemps; les zéphyrs y ſoufflent ſans ceſſe un air voluptueux; les roſſignols y ſoupirent leurs tendreſſes; & leurs concerts joints aux ramages des autres habitants des forêts, font de ces lieux une ſeconde Iſle de Cythere. Il eſt dans un bois épais & ſombre, une grotte plus délicieuſe que toutes les beautés de cet aimable déſert, couvert par un boſquet de myrthe; les Faunes y viennent en liberté jouir du fruit de leurs ſoupirs. La Driade amoureuſe ne craint point de s'y laiſſer ſurprendre. Par un enchantement qu'on ne peut aſſez admirer, la Nymphe fugitive ne peut en détourner ſes pas, & l'amour qui marche devant elle, en l'éblouiſſant avec ſon flambeau, la conduit juſques dans la grotte qu'elle voudroit éviter. Il eſt vraiſemblable que, laſſées d'une longue

promenade, les Infantes voudront s'y repoſer. Là, vous pourrez conter votre martyre, l'aſpect de ce lieu charmant ranimera votre ardeur, & plût aux Dieux qu'il inſpirât aux amants autant de diſcrétion que peut-être il inſpirera de foibleſſe aux amantes ! Qu'ils apprennent du moins à profiter de l'exemple des bergers, qui, en quittant cette grotte, n'y ont point laiſſé des monuments de leur bonheur. Au ſortir de ce lieu, on viendra vous prier de vous rendre dans un ſallon où vous trouverez une table couverte de tout ce que le goût le plus fin peut imaginer de plus exquis. Les vins les plus délicats brilleront dans des vaſes du plus clair cryſtal. La Folie ſera priée de la fête, & Bacchus tâchera de la finir auſſi-bien que l'amour l'aura commencée. Alors, nous appercevant du retour de l'aurore, on enverra dire aux conducteurs des chars, d'atteler leurs courſiers ; on partira, & après un aſſez long voyage, on ſe retrouvera tout d'un coup aux portes de Paris. Là, vous direz adieu aux Infantes, non ſans pouſſer quelques ſoupirs : de leur part elles ne vous les épargneront pas. L'un de vous deux ſera obligé à des proteſtations d'amour & de fidé-

lité, dont pour le préſent on voudra bien diſpenſer l'autre. Vous monterez dans votre char; & avant que Morphée verſe ſur vous ſes pavots, vous parlerez de l'objet de vos feux, & ainſi que cela ſe doit, vous leur adreſſerez votre oraiſon mentale. Adieu, Comte.

BILLET.

Revenez dans ces lieux. Vous ne méritez pas que ce ſoit moi qui vous y rappelle: auſſi ne ſuis-je que ſecretaire. N'allez pas croire que l'amour me dicte pour vous la moindre fleurette; encore une fois, ce n'eſt pas pour moi que j'écris. Je pourrois, il eſt vrai, me ſervir de l'occaſion; mais je ne ſuis pas aſſez contente de vous pour prendre des prétextes. Vous penſez, ſans doute que votre abſence me chagrine; vous le penſez, & vous vous trompez. Je vais où je veux, j'écoute qui me trouve, je réponds ce qui me plaît, je joue & je perds. Je vais au ſpectacle, & je m'y ennuye. J'ai des amants, dont il ne tient qu'à moi de m'amuſer. Ne ſont-ce pas-là des reſſources? Croyez-vous qu'avec elles j'aye le temps de deſirer votre retour? Et puis, tous les jours, je vois mon mari, il m'aime d'une force inconcevable, cela me diſtrait; & quoi

*que vous en puiſſiez dire, un mari ſédentaire vaux mieux qu'un amant qui s'abſente. Tout cela veut dire que vous pourriez reſter où vous êtes, ſi les noces de Madame de *** & de Saint-Fer*** n'exigeoient pas que vous quittiez votre ſolitude. Elle s'eſt enfin déterminée; elle prétend par-là fixer abſolument Saint-Fer***; jugez de ſa folie. Si les ſerments d'un amant ne valent rien, de quelle force peuvent être ceux d'un époux? Elle compte ſur de la fidélité, de la complaiſance, de la tendreſſe; & quoiqu'elle n'ait rien trouvé de tout cela dans ſon premier mariage, elle veut bien imaginer que Saint-Fer*** ne manquera à rien. Je le ſouhaite. Mais en pareil cas, je n'en penſerois pas autant de vous, & vous vous reſſemblez. Adieu, Monſieur, c'eſt à lundi la fête; ce ſera aſſez pour tout le monde de vous voir arriver la veille. Vous me verrez, au reſte, à votre commodité: vous ne m'accuſerez pas au moins d'être gênante. Hé bien! Monſieur, direz-vous encore que je vous aime?*

LETTRE LII.

AH! Monſieur, mes craintes n'étoient que trop juſtes. Que je ſerois heureuſe aujourd'hui ſi elles avoient pu me ſervir toujours contre vos deſirs! Cette certitude que j'avois de vous perdre un jour, contre laquelle vous me raſſuriez par tant de ſerments, qui me coûtoit tant de larmes, vient donc enfin de m'être confirmée par vous. Ingrat, vous m'abandonnez! Avez-vous prévu ce qu'il m'en va coûter? Vous êtes-vous réſolu à me faire mourir de douleur? Avez-vous pu oublier ſitôt avec quelle tendreſſe je vous aime? Vous épouſez Mademoiſelle de la S***! Et je me vois réduite à vous perdre, ſans oſer ſeulement me plaindre de votre inconſtance. Mais pourquoi faut-il que je ne l'apprenne pas de vous-même? Ne m'oſez-vous confier votre bonheur; & quoiqu'il m'en doive coûter le mien, préſumez vous aſſez mal de moi pour croire que je ne vous le ſacrifierai pas? Mon cœur ne m'a jamais rien reproché ſur vous; mais je me croirois peu digne de

votre eſtime, ſi, dans cette occaſion, je ſuivois tous les mouvements qu'il m'inſpire. Il faut m'y arracher, & renoncer à vous pour jamais. Pour jamais! grand Dieu! & c'eſt ma propre bouche qui me prononce un arrêt qui peut-être ne ſortiroit point de la vôtre! Ces jours que vous paſſiez à m'aſſurer de votre tendreſſe, ſeront à jamais perdus pour moi! Vous vivrez pour une autre; vous oublierez dans ſes bras mon amour & ma douleur: vous ne me direz plus que vous m'aimez; vous pourrez vous réſoudre à ne le plus ſentir! Ah! Dieu; qui vous forçoit de m'aimer? Ne m'avez-vous choiſie que pour me rendre malheureuſe? Ne deviez-vous pas prévoir que vous ne ſeriez pas toujours à moi; & quand enfin ma paſſion a ſi bien répondu à la vôtre, n'avez-vous pas dû vous reprocher la douleur que votre perte me cauſeroit? Vous aimer, vous le dire, vous le perſuader, étoient mes uniques ſoins. Qui pourra me dédommager de les avoir perdus? Je vous voyois, je ne vous verrai plus. Ah, ingrat! ſi vous m'aimiez comme je vous aime, qui auroit jamais pu vous arracher à moi? Que dis-je? malheureuſe! mon amour étoit trop peu pour vous,

& je ne dois plus ſonger qu'à me conſerver votre eſtime. Pardonnez-moi d'avoir eu d'autres ſentiments. Je les déſavoue, ils ne ſont dignes ni de vous ni de moi. Ne craignez pas de me déplaire en achevant ce mariage; j'ai prévu le ſacrifice, je m'y ſoumets. Vous m'aimez à préſent, qui peut vous aſſurer que vous m'aimerez toujours, & que vous ne vous repentirez pas d'avoir préféré à un établiſſement ſolide une liaiſon qui peut finir d'un moment à l'autre, & qu'un inſtant de votre caprice, ou du mien, peut détruire à jamais. Je ne vous aime que pour vous; & vous voir heureux, me tiendra lieu de tout. Vous m'avez mal connue ſi vous avez penſé de moi autrement. Oubliez-moi, ou ne penſons l'un à l'autre que pour nous eſtimer mutuellement. Vous me ſerez toujours cher. Si j'avois changé, vous m'auriez mépriſée; ſi vous m'aviez abandonnée, je vous aurois haï; n'ayons du moins rien à nous reprocher. La raiſon veut que je vous aide à me bannir de votre cœur. Soumettez-vous-y comme moi. Ne croyez pas que j'aye pris ce parti ſans qu'il m'en ait coûté, & ſans qu'il m'en coûte encore bien des larmes. Jamais je ne vous ai plus ten-

drement aimé ; mais c'eſt par l'amour même que j'ai pour vous que je vous conjure de m'oublier. Ah ! cela ne vous ſera que trop aiſé. Dans l'état où je ſuis, ne devriez-vous pas me conſoler ? Avez-vous perdu pour moi juſqu'aux ſentiments d'humanité ? Vous ne devez pas douter que je ne ſois accablée de la plus cruelle douleur, & vous reſtez éloigné de moi ! Ah ! ne me faites pas voir tout mon malheur, que je puiſſe me flatter du moins que vous me perdez avec quelque regret. Avec tant d'amour, méritai-je tant d'indifférence ? une ligne, un mot, devroient-ils tant vous coûter ? Hélas ! je n'exige point que vous quittiez pour moi ce fatal objet qui m'ôte tout ce que j'aime. Mais ſi vous me refuſez votre vue, ne me donnez pas du moins des marques de mépris. Un peu de pitié pour moi ne ſera point un crime contre elle ; elle n'en triomphera que plus, & j'en ſerai moins malheureuſe. Mais dans la ſituation où nous ſommes, que me diriez-vous pour me conſoler, que vous penſaſſiez ? Vous vous reprocheriez toutes vos paroles, vos yeux les démentiroient ; je n'y verrois plus rien pour moi, & il m'échapperoit des choſes que je me reprocherois

moi-même. Non, ne me voyez pas, je garderai toute ma vie le ſouvenir de notre amour. Tâchez de n'en point faire autant : renvoyez-moi mes Lettres & mon portrait, ne conſervez rien qui puiſſe vous rappeller mon idée : mais s'il ſe peut cependant, ne m'oubliez pas tout-à-fait. Plaignez-moi quelquefois, je n'oſe vous demander des ſentiments plus vifs. Adieu. Les larmes dont cette Lettre eſt baignée, doivent vous être un témoin fidele de la douleur que je reſſens en écrivant ce funeſte mot. Ne vous préſentez plus à mes yeux. Je ſais trop ce qu'il en coûte d'aimer ſans être aimée, pour contribuer à donner ce chagrin à Mademoiſelle de la S***; elle ne mérite que trop toutes vos attentions. Nous ſommes ſéparés pour toujours. Adieu. Hélas ! ne m'oubliez jamais. Daignez vous ſouvenir quelquefois combien je vous ai aimé; mais ne vous rappellez pas combien je vous aime encore, & que je ne changerai jamais.

LETTRE LIII.

JE vous reconnois, Monſieur, aux idées que vous avez conçues, elles me montrent votre mépris pour moi, & m'aſſurent de votre indifférence. Je ne vous aime donc plus, & mes allarmes ſur le bruit de votre mariage ne ſont pas réelles? Je ne les affecte que pour cacher ma nouvelle paſſion, & c'eſt un prétexte pour vous abandonner plus ſûrement? Vous êtes le ſeul qui, en pareil cas, pût imaginer une choſe ſemblable : vous ne le croyez pas; mais pourquoi me l'écrire? Ne me trouvez-vous pas aſſez infortunée? N'eſt-ce donc pas aſſez de vous perdre; & lorſque l'amour s'éteint, le mépris doit-il prendre ſa place? Moi mépriſée! grand Dieu! étoit-ce de vous, ingrat, que je devois l'être? moi, qui vous ai ſacrifié juſqu'à mon amour même; moi, qui n'étois occupée que du ſoin de vous marquer ma tendreſſe, & qui viens de vous en donner une preuve que vous auriez peut-être vainement cherché ailleurs. S'il eſt vrai que vous ſoyez touché de

ma perte, ſera-ce en me donnant un caractere odieux que vous me prouverez que je vous ſuis chere? Si vous me ſoupçonnez d'infidélité, vous pouviez vous plaindre ſans m'offenſer, & encore de quoi vous ſeriez-vous plaint? d'être trop tendrement aimé. Vous auriez ſenti, ſi vous pouviez ſentir quelque choſe, que je méritois d'être plainte, non outragée. Quelqu'un a-t-il jamais aimé comme vous? Il me paroît, par les choſes que vous m'écrivez, que je commence à vous devenir odieuſe, & cependant vous n'épouſez pas Mademoiſelle de la S***. Comment accorder tant de haine & tant d'amour? Avec quelle froideur m'aſſurez-vous que vous êtes toujours à moi? Ah! qu'une véritable paſſion a bien un autre langage! Vous me trompez. Autrefois mes craintes vous étoient précieuſes; il n'y avoit rien que vous ne fiſſiez pour les diſſiper: vous craigniez de voir couler mes larmes. Vous n'épouſez point Mlle. de la S***. Si vous ne l'aviez refuſée que par rapport à moi, vous ſeriez venu me jurer que vous m'aimiez encore. Je conſentois bien à vous perdre pour vous-même, je m'immolois ſans murmurer à votre bonheur; mais je ne vous verrai jamais

ſans mourir, oublier, entre les bras d'une nouvelle maîtreſſe, le ſacrifice que je vous faiſois. Peut-être que je ſuis injuſte; mais que m'importe que vous n'en aimiez pas d'autres, ſi vous ne m'aimez plus? Votre inconſtance & votre froideur ſont la même choſe pour moi, & je ne vous en perds pas moins. Vous condamnerez, ſans doute, mes frayeurs; mais toute autre à ma place en ſeroit-elle moins ſuſceptible? Une Lettre ſuffit-elle? Et dans la ſituation où je ſuis, ſeroit-ce trop de vous-même pour calmer mes inquiétudes? Que faites-vous éloigné de moi? Vous me croyez infidelle, & je crains que vous ne ſoyez perfide. Devrions-nous avec ces idées-là être tranquilles? & pour peu que vous priſſiez encore quelque intérêt à mon cœur, ne ſeriez-vous pas venu me convaincre de mon infidélité, ou jouir avec moi du plaiſir de me trouver conſtante? Ayez pitié de l'état où je ſuis, daignez, & c'eſt la ſeule choſe que j'exige de vous, daignez me raſſurer ſur mes craintes, & éclaircir vos ſoupçons. Que je ſache ſi je dois vous aimer encore, ou ſonger à vous haïr à jamais.

LETTRE LIV.

Moi ! que je vous haïſſe, cher Comte, lorſque vous me donnez de ſi fortes preuves de votre tendreſſe ! Ne me haïſſez-vous pas vous-même, de vous avoir outragé dans le temps que vous écartiez les obſtacles qui pouvoient vous empêcher d'être tout entier à moi ? Je vous retrouve fidele ! Concevez-vous l'excès de ma joie ? Je ne puis douter que vous ne m'aimiez. Sentez-vous tout ce que cette certitude doit produire ſur mon cœur ? Quand vous m'auriez abandonnée, aurois-je pu m'en plaindre ? Vous n'auriez fait que m'obéir, mais vous avez connu ce qu'il m'en coûtoit pour vous en prier ; vous avez été touché de l'état funeſte où m'avoit déja réduite la crainte de vous perdre. Tâchez de ne vous en point repentir. Puiſſiez-vous, content de mon cœur, croire qu'il peut vous dédommager de ce que vous avez fait pour moi ! je ſuis ſûre que vous m'aimez, ne doutez jamais que je vous aime. Pourquoi n'avoir pas en moi la confiance que j'ai en vous ?

Les jours que nous paſſons à nous tourmenter ne ſeroient-ils pas mieux employés à nous donner des preuves de notre ardeur? Et, lorſque ni jaloux ni fâcheux ne nous inquietent, faut-il que nous nous faſſions nous-mêmes plus de maux qu'ils ne pourroient jamais nous en faire? Avons-nous beſoin, pour ne pas tomber dans la langueur, du ſecours du raccommodement? Les fréquentes querelles aigriſſent le cœur, & ne donnent pas à l'amour plus de vivacité. Les abſences auxquelles nous nous condamnons volontairement, ne ſeroient-elles pas pour nous un ſupplice inſupportable, ſi quelqu'un vouloit nous y forcer? Ne ſommes-nous pas inſenſés de nous donner tant de chagrins? Avons-nous donc des moments à perdre? Ne m'aimez pas avec autant de fureur que vous m'en montriez quelquefois, elle eſt toujours ſuivie de trop de tiédeur. Ce ne ſont pas vos tranſports, c'eſt votre cœur que je cherche, ce ſont ces tendres épanchements de l'ame, auxquels on peut ſe livrer ſans offenſer la vertu. Je voudrois de cet amour qu'on dit que Platon connoiſſoit ſi bien, & qu'après lui nous avons ſi mal connu: de cet amour dépouillé de toute impreſſion des

des ſens, dont la pratique pourtant doit être difficile, puiſqu'on a tant de peine à le faire comprendre. Adieu. Sans nous inquiéter de tout cela, aimons-nous toujours comme nous avons commencé de le faire. Notre amour nous ſatisfait, & je crois que nous perdrions à en imaginer un autre. Mon Dieu, que je ſuis étourdie? Il y a deux heures que je ne vous dis que des bagatelles, & j'oublios de vous avertir que Madame de*** vous prie de vous rendre chez elle à midi; elle va à.... paſſer le reſte de la journée; & comme j'ai mille choſes à vous dire, je ne doute point que je n'y aille auſſi. Ah! me diriez-vous bien pourquoi je ſoupire?

LETTRE LV.

CETTE pauvre Madame de la G***, après une conſtance de quatre ans, vient enfin de perdre ſon amant; & malgré ſes exhortations, les charmes de la petite J*** ont achevé ce que ſon dégoût pour elle avoit ébauché. Oui, Madame, me diſoit-il il y a quelques jours, c'en eſt fait; les ſoins que je lui

rends ne partent plus, depuis long-temps, que de ma reconnoiſſance; & ſans une forte idée qui nous tourmente elle & moi depuis deux ans, nous ſerions bons amis, & rien de plus. Je crains que, ſenſible comme elle l'eſt, elle ne puiſſe me voir inconſtant, ſans mourir de douleur. Il n'y a rien que je n'aye fait pour l'amener inſenſiblement au point de ſouhaiter une rupture, qui, de jour en jour, nous devient plus néceſſaire. J'ai feint de m'attacher à d'autres. Elle a attendu avec impatience que je revinſſe à elle. J'ai été cent fois la voir pour lui dire que je ne l'aimois plus; il ſembloit qu'elle choiſît ce temps-là pour m'accabler des plus fortes preuves de ſa tendreſſe; & j'étois obligé de la quitter ſans avoir pu prendre avec elle les arrangements que j'aurois ſouhaités. Ces converſations, autrefois ſi animées, ſont languiſſantes & ſtériles: ces moments que je paſſois avec elle, & que l'amour rendoit ſi charmants, me peſent & m'embarraſſent. J'ai beau m'exhorter à la conſtance; je ſens, par le beſoin que j'ai de me faire des leçons, combien elles ſont inutiles. Je cherche quelquefois quelle peut être la cauſe de mon dégout. Je vois une femme aimable,

qui a de la jeuneſſe & de l'eſprit; mais ſes agrémens ne me touchent point. Ma raiſon me dit encore qu'elle eſt belle; mais mon cœur ne me le dit plus, & le reſte parle vainement en ſa faveur. Ne devroit-elle pas ſentir par ma froideur, que je ne l'aime plus; & une femme peut-elle ſe tromper à des tranſports ſi étudiés, après avoir joui du trouble & de la fureur d'un amant? Malgré mes efforts, il faut que nous rompions; & c'eſt, à mon ſens, un plus cruel ſupplice de feindre de l'amour pour une femme qu'on n'aime plus, que pour une femme que l'on n'aime point. Il conclut tout ce beau raiſonnement, en priant Saint-Fer***, ami de Madame de la G***, de lui jetter des ſoupçons dans l'eſprit, de lui dire qu'elle n'étoit plus aimée; & il lui jura qu'il ne le dédiroit de rien. Mais, Comte, lui répondit-il, tu ne ſonges pas qu'elle en mourra de douleur. Ah! ſi je ne le craignois point, répondit P***, je ne te prierois pas de lui annoncer mon inconſtance. Par pitié, ſauve-moi; elle veut que je l'épouſe: d'ailleurs une choſe de cette ſorte eſt moins cruelle, quand elle ſort de la bouche d'un autre, que de celle d'un amant accoutumé à tenir un langage différent.

Saint-Fer*** refuſa opiniâtrément de ſe charger de cette commiſſion. Eh bien, reprit-il, je ne t'en parle plus; mais tu es cauſe que je vais lui porter le poignard dans le ſein. Il ſortit, & nous étions aux Tuileries, réfléchiſſant encore ſur cette conſtance inuſitée de Madame de la G***, quand, nous abordant avec un air effaré: C'en eſt fait, dit-il, je ſuis content ſi toutefois on peut l'être en mettant au déſeſpoir une femme qu'on a tendrement aimée. En ſortant d'avec nous, il étoit allé chez elle; elle l'y attendoit avec impatience, & le jour même avoit été pris pour ſe donner des preuves mutuelles de leur tendreſſe. L'occaſion étoit preſſante, l'aſpect du péril le tranſit; il réſiſte, il héſite; elle le preſſe, il ſe fâche; elle ſe déſeſpere, & il découvre franchement à la Dame l'origine du mal. Elle s'évanouit; P*** lui donne du ſecours; elle revient à elle, toute en pleurs ſe jette à ſes pieds, & lui dit les choſes du monde les plus touchantes. P*** tout en pleurant auſſi, l'exhorte à prendre ſon parti. La fureur ſuccede à l'amour; elle veut le tuer; il reprend ſon épée, ſe ſauve, & pour ne lui laiſſer aucun lieu de douter de ſa bonne foi, il écrit dans la loge du Suiſſe

ſon congé bien ſigné. Il triomphoit en me contant ſon aventure, & m'aſſuroit toujours qu'elle en mourroit de douleur. En effet, elle ſe couche après ſon départ, paſſe le reſte de la journée, & toute la nuit à ſoupirer & à s'évanouir. Elle ſe leve avec la même douleur; & la lumiere lui étant odieuſe, elle fait tirer les rideaux de ſa chambre, & languiſſamment couchée ſur un canapé, elle déplore la perte de ſon amant. Elle tombe encore dans une foibleſſe qui fait tout craindre pour ſa vie; & peut-être qu'elle ſeroit morte, ſi le jeune Duc de***, qui entra dans le moment qu'on lui donnoit du ſecours, ne l'eût conſolée une heure après qu'elle avoit penſé expirer à ſes yeux. Le Duc qui a trouvé l'aventure plaiſante, l'a ſur le champ rapportée à ſes amis. Un de ceux-là, ami de P***, lui en a fait part. P***, au déſeſpoir qu'elle ne ſoit pas morte, & qu'elle ait accepté ſitôt une conſolation dont il la croyoit incapable, a ſenti rallumer ſon amour par ce qui auroit dû l'éteindre. Il a cherché à ſe remettre bien avec Madame de la G***; mais vous ſavez ce que c'eſt qu'une perſonne conſolée; elle l'a mépriſé; & il a toutes les peines du monde

à l'oublier avec la petite J*** qu'il aimoit auparavant à la fureur. Adieu, Comte; avant de me faire une infidélité, ſouvenez-vous de l'aventure de notre ami, & de la façon de ſe conſoler de Madame de la G***.

BILLET.

*La précieuſe Madame de*** vient d'arriver avec deux beaux eſprits qui me donneront la migraine, ſi je n'y mets ordre. Elle me demande à ſouper; je ſuis perdue ſi vous ne venez: amenez auſſi Saint-Fer***, je vous en conjure; il aime à diſputer, & pourra tenir tête à ces Meſſieurs. Je vous parlerai, je vous verrai du moins; ſans ce ſecours, je meurs. Vous ne ſavez peut-être pas à quel point ces gens ſont mauſſades: ils parlent ſans ceſſe, & je n'entends pas un mot de ce qu'ils diſent; jugez combien je ſuis à mon aiſe. On me menace encore de la lecture d'un ouvrage. Rancune tenant, venez me délaſſer de l'ennui du précieux, quand même vous imagineriez que je prends un prétexte pour vous voir. C'eſt un ſervice qui ne reſtera pas ſans récompenſe, & je vous dédommagerai de votre ennui en vous permettant de me voir quinze jours de ſuite tête-à-tête. Viendrez-vous?*

LETTRE LVI.

Y A-t-il quelque choſe au monde de moins raiſonnable que votre jalouſie? Et pourriez-vous m'eſtimer aſſez peu pour me trouver capable d'aimer l'homme qui vous inquiete? Donnez-vous du moins des rivaux qui ne me déshonorent pas. Eh! pourquoi voulez-vous en avoir quand toutes mes actions vous prouvent combien je vous ſuis attachée? Ne penſez pas que je veuille me juſtifier de l'inconſtance que vous m'imputez; je vous offenſerois trop ſi je croyois votre jalouſie véritable. Je connois vos caprices; & ceci en eſt un. Votre délicateſſe n'eſt pas aſſez grande pour ſe choquer lorſque je parle à un homme qui n'eſt jamais venu chez moi, qui n'y viendra jamais, malgré ce que vous en voulez imaginer, & qui n'eſt pas fait de façon à vous inſpirer de la terreur. Cette modeſtie m'étonneroit ſi je n'en découvrois pas la cauſe. Vous vous eſtimez, mais vous ne m'eſtimez pas; & dans les traits de ſatyre que vous lancez ſans ceſſe contre mon ſexe, vous ne faites de moi

aucune exception particuliere. Vous croyez que je vous aime ; mais vous ne m'en avez aucune obligation. Vous me ſuppoſez une néceſſité abſolue d'aimer quelqu'un ; & ſi quelquefois vous vous flattez que c'eſt votre mérite qui m'a rendu ſenſible, plus ſouvent encore vous penſez que le caprice ſeul m'a déterminée, & qu'il peut m'entraîner vers un autre comme il m'entraîne vers vous. S'il vous en ſouvient cependant, ce cœur que vous mépriſez tant aujourd'hui, ne fut pas ſi facile à gagner. Vous eûtes beſoin d'employer l'artifice pour vous en rendre maître, & vous ne l'auriez jamais été, ſi, en l'attaquant, vous vous étiez montré tel que vous êtes, ſi j'avois pu, en ſuivant ce que ma raiſon me dictoit, vous croire ſemblable à ces mêmes hommes pour qui j'avois conçu tant d'horreur. Vous m'alléguerez peut-être la durée de votre paſſion ; j'avoue que je voudrois qu'elle vous fît tout l'honneur que vous en voulez tirer. Mais combien de perfidies, combien d'attachements paſſagers n'a-t-il pas fallu que je vous pardonnaſſe ? Par combien de peines & de larmes n'ai-je pas acheté vos retours, & depuis quel temps votre paſſion ne ſeroit-elle pas finie, ſi mes

ſoins & mon indulgence ne vous avoient pas empêché de l'éteindre, ſi je n'avois pas oppoſé à vos refroidiſſements une conſtance ſi égale que vous n'avez jamais oſé m'annoncer que je vous avois perdu ? Vous m'auriez ſans doute beaucoup plus aimée, ſi, moins ſenſible & moins tendre, j'avois affecté pour vous autant d'indifférence que je vous ai témoigné d'amour. Si, paroiſſant avoir du goût pour toutes ſortes d'objets, je vous avois mis ſans ceſſe dans la néceſſité de ne ſavoir que penſer de mon cœur, ma coquetterie & ma diſſimulation auroient éveillé un amour ſur lequel vous vous endormiez. Et d'abord que vous m'auriez cru capable de changer, vous auriez craint mon inconſtance ; mais je rougirois de vous devoir à de tels artifices. Je ſens que je vous perds; mais ſans me rendre la victime de vos fantaiſies, annoncez-moi tout d'un coup votre perte ; quelque douloureuſe qu'elle me ſoit, elle ne peut l'être plus que la cruelle incertitude où je vis. Je n'exige plus de vous que de me dire que vous ne m'aimez plus : pour tant de tendreſſe, eſt-ce trop d'un peu de ſincérité ?

LETTRE LVII.

Au milieu de votre plus forte paſſion pour moi, j'ai prévu votre changement; il m'afflige, mais il ne me ſurprend pas. Ai-je dû me flatter que vous m'aimeriez toujours? Et parce que mon cœur m'aſſuroit de ma conſtance, devoit-il m'être un garant de la vôtre? Vous me quittez; que ce ſoit pour une autre, ou que, dégoûté de l'amour, vous vous condamniez à une indifférence éternelle, je n'entre point dans les raiſons qui vous font agir; on ſeroit trop malheureux, ſi, quand on aime, on s'enchaînoit à jamais, & que pour conſerver une conquête dont on fait peu de cas, on renonçoit à toutes les occaſions qui ſe préſentent d'en faire de nouvelles. Je n'ai point à me plaindre de vous; ce n'eſt pas votre faute ſi je vous aime encore; & vous avez fait depuis long-temps ce qui étoit néceſſaire pour chaſſer une paſſion que vous ne vouliez plus entretenir. Vous ne m'aviez pas promis de m'aimer toujours; & quand vous auriez pu le faire, je ne ſerois

point étonnée du parjure. Vous m'avez trouvée aimable, je ceſſe de vous le paroître; puiſque mes ſeuls agréments vous avoient déterminé, il eſt juſte que vous changiez avec eux. La ſeule choſe que j'exige de vous, & je ne vous la demande que parce qu'elle ne vous coûtera point, c'eſt que vous ne me voyiez plus. Je ſens que je vous aime encore, laiſſez-moi m'accoutumer, par votre abſence, à vous regarder comme un homme indifférent; votre vue me plongeroit dans le plus affreux déſeſpoir. Vous ne pourriez me dire que ce que vous m'avez écrit; & il ne ſeroit pas généreux à vous de voir couler des larmes que vous ne voudriez pas eſſuyer. Mais eſt-il vrai que vous m'ayez abandonnée! Quoi, dans ce cœur qui faiſoit tout ſon bonheur de notre union, dans ce cœur parjure, ne reſte-t-il plus rien pour moi? Ah, que l'on ſent douloureuſement la perte d'une choſe à laquelle on avoit attaché ſes plus cheres délices! Hélas! malgré ce que je vous diſois de votre inconſtance, je ne la prévoyois pas; tranquille ſur la foi de vos ſerments, raſſurée contre votre perte, par l'amour extrême que j'avois pour vous, je ne pouvois pas croire que vous fuſſiez ca-

pable d'une perfidie. Je sentois que rien ne pouvoit vous arracher de mon ame : & je me flattois quelquefois que j'étois la seule que vous puissiez véritablement aimer. Je trouvois de la douceur à penser qu'il n'y avoit que ma mort qui pût vous rendre à vous-même, & que dans mes derniers instants, je jouirois encore du plaisir de vous voir me regretter & de mourir aimée. Pourquoi m'enviez-vous la seule consolation qui me reste ? Barbare ! venez m'accabler par votre indifférence ; songez qu'il y a trop de cruauté à ne pas m'arracher la vie. Je vous perds ! Je ne vous perds que parce que vous le voulez, voilà l'idée que vous me laissez de vous ! Vous n'aimez point ailleurs, & vous m'abandonnez ! Ah ! avez-vous pensé à ce que vous m'écrivez, en avez-vous senti l'importance ? Songez-vous que rien au monde ne pourroit nous rapprocher ; & que rompant avec moi si injustement, quand je vous reverrois à mes genoux plus tendre que je ne vous ai jamais trouvé, quand j'aurois encore pour vous ces sentiments qui ont fait si long-temps notre bonheur, je ne voudrois plus voir en vous qu'un homme digne de toute ma haine. Adieu, je n'ai plus rien à vous dire.

LETTRE LVIII.

PAR ma derniere Lettre, je vous ai prié de ne me plus voir ; je ſentois que votre vue entretiendroit en moi des ſentiments qu'il m'eſt important d'éteindre ; mais dans le cruel état où vous m'avez réduite, le plus affreux de mes malheurs eſt de ne vous voir pas. Je ne vous demande plus de la tendreſſe ; mais je n'ai pas mérité la répugnance que vous avez à me voir. Ne craignez pas que je vous faſſe des reproches, je me plains plus de moi que de vous. Si mes yeux n'avoient pas été ſi cruellement fermés, ſi ma paſſion, moins folle, m'avoit permis de réfléchir ſur vos démarches, d'y voir combien vous étiez inſenſible, à ce que je faiſois pour vous, vous n'auriez pas eu beſoin de m'annoncer votre inconſtance ; mais tel étoit mon aveuglement, que je ne vous voyois que comme je deſirois que vous fuſſiez. Sans vouloir entrer ici dans un détail qui vous déplairoit, je ne vous reproche pas de m'avoir abandonnée ; mais ai-je mérité votre mépris ? Je ſuis malade, vous le ſa-

vez, & je ne vous vois pas. Qu'ai-je fait qui vous oblige à tant de dureté ? Vous craignez encore mon amour. Ah ! n'en redoutez rien ; quelque violent qu'il ſoit encore, votre inſenſibilité & ma fierté me ſauvent de tout ; vous ne me verrez point répandre d'indignes larmes, ni deſcendre à des prieres honteuſes ; mais pour avoir ceſſé d'être amants, avons-nous renoncé au plaiſir d'être amis ? Voilà le ſeul ſentiment que je puiſſe vous demander ; mais l'inconſtance auroit peu de charmes pour vous ſi vous n'y joigniez pas le mépris. De quoi ſuis-je coupable cependant ? Vous ſeul avez fait tous mes crimes ; ſans vous je jouirois encore... Ah ! que me ſert-il d'être tourmentée par de ſi cruelles réflexions ? Elles m'éclairent ſur des fautes qu'elles n'ont pas ſu prévenir, & redoublent mon déſeſpoir. Je me plaindrois moins de votre indifférence ſi, en ceſſant d'être aimée, je pouvois voir renaître dans mon ame le repos que vous en avez chaſſé : mais loin que votre froideur puiſſe éteindre mon amour, elle ſemble le rallumer avec plus de violence. Que je ſuis malheureuſe ! Je vous aimois éperduement quand vous feigniez une tendreſſe que vous

ne reſſentiez pas, & je meurs de douleur quand vous ceſſez de vous contraindre. Ayez pitié de l'état où je ſuis; je ne veux que vous voir, je ne ſerai point ſeule; accoutumez-moi inſenſiblement à vous perdre pour toujours: dites-moi tout ce qui peut me confirmer mon malheur; il y auroit trop de cruauté à m'épargner. Songez auſſi qu'en ceſſant tout-d'un-coup de venir chez moi, vous faites faire à mon mari des réflexions. Vous êtes trop honnête homme pour ne les lui point épargner. Adieu, Monſieur; vos complaiſances pour moi ne dureront pas, & je ſaurai par une prompte abſence vous délivrer de l'embarras de les voir long-temps.

LETTRE LIX.

De grace, ceſſez de m'écrire, ſauvez-moi de l'affront de mépriſer ce que j'ai cru digne de mon eſtime. Vous avez rompu avec moi, je ne m'en ſuis pas plainte. J'ai aſſez bien préſumé de vous pour croire que vous ne me faiſiez pas injuſtice, & que, ſans de fortes raiſons, vous ne m'auriez pas abandonnée. Je

vous ai eſtimé même de la franchiſe avec laquelle vous m'avez inſtruite de votre changement. Aujourd'hui vous oſez me demander pardon! Vous pouvez m'avouer que ce n'eſt qu'à votre caprice que j'ai dû votre éloignement! De ſang froid vous me plongez le poignard dans le ſein, à moi qui ne reſpirois que pour vous! Pouvez-vous me mépriſer aſſez, pour croire que je puiſſe revenir à vous? barbare, qui, pour le ſeul plaiſir de me déſeſpérer, avez agi avec moi comme avec la femme dont on auroit le plus à ſe plaindre. Encore ſi, déterminé par un autre objet, vous m'aviez quittée pour vous livrer à lui, j'aurois excuſé votre inconſtance, j'aurois même pouſſé la généroſité juſqu'à croire que j'y aurois donné lieu; je me ſerois conſolée d'une paſſion née peut-être malgré vous. Mais que vous me quittiez, que vous m'abandonniez ſans ménagement, dans la ſeule vue d'éprouver ſi je ſerai ſenſible à votre perte, voilà ce que je ne puis ſoutenir. Quelque peu qu'une pareille feinte puiſſe durer, elle dure toujours trop; il y a même de la cruauté à l'imaginer. Je vous l'aurois cependant pardonnée, je vous aimois aſſez pour me flatter qu'elle ne ſeroit venue que

d'un excès de délicateſſe ; & quelque bizarres que puiſſent être les aſſurances qu'un amant veut prendre de notre cœur, elles nous ſont toujours précieuſes quand elles nous prouvent ſon amour. Si votre idée avoit été telle, un jour ſuffiſoit pour votre ſatisfaction & mon tourment. Vous ne m'auriez pas refuſé les plus légeres complaiſances, vous n'auriez pas été quinze jours ſans me voir ; & quand vous m'avez revue depuis, & toujours accablée par ma douleur, vous n'auriez pas inhumainement joint les inſultes les plus marquées à l'injure que vous m'aviez faite. Et vous oſez m'écrire ! Vous pouvez, ſans mourir de confuſion, vous rappeller mon idée ! Vous m'aimez ! que je ſerois heureuſe que vous diſſiez vrai ! Puiſſe cet amour faire votre éternel ſupplice, & puiſſai-je un jour vous donner autant de preuves de mépris & de haine que je vous en ai donné d'une tendreſſe dont le plus déteſtable de tous les hommes auroit été plus digne que vous.

LETTRE LX.

En effet, il ſeroit très-ſingulier que je vous aimaſſe encore, & j'imagine comme vous que cela ſeroit fort plaiſant. Mais, mon pauvre Comte, je me ſuis corrigée de rire. Je vous l'avois bien dit que la fin de la comédie ne ſeroit pas agréable pour vous. Si vous ſaviez combien le perſonnage que vous y jouez à préſent eſt ridicule, vous n'auriez pas la force de le ſoutenir plus long-temps. Oui, vous êtes déſœuvré, languiſſant; Madame de*** a refuſé vos ſoins, je ris de vos ſoupirs. Que de mortification! Conſolez-vous, il y a peu d'hommes à qui la même choſe ne ſoit arrivée; mais étoit-il poſſible qu'elle vous arrivât, & qu'aimable comme vous êtes, vous vous trouvaſſiez rebuté de deux côtés! Après tout, il vous reſte une reſſource. Vous m'avez aimée, moi, je ſais comme vous vous y êtes pris pour me tromper; imaginez quelque nouvelle façon dont je puiſſe être encore la dupe. Je connois votre air triſte, ces ſoupirs affectueux que vous tirez du fond

du cœur, ces petits mots ſi joliment dits, ces Lettres ſi élégamment écrites, ces beaux yeux noyés dans les larmes, ce viſage abattu, tout cela ne peut plus me toucher, & je crois pourtant que c'eſt tout ce que vous ſavez faire. Vous perdriez encore l'eſprit que je ne m'en appercevrois pas. Ainſi vous jugez bien que toutes ces gentilleſſes ne peuvent vous être d'aucune utilité. Ce qu'il y a de fâcheux encore, c'eſt que vous paſſez pour trompeur; que peu de femmes de bon ſens voudront vous croire, & que vous n'aimez pas les conquêtes trop faciles. Vous ne trouverez pas ſi-tôt un dédommagement. Voyez combien vous êtes malheureux! Vous étiez las de m'aimer, je n'avois plus rien de touchant pour vous; à peine vous ſouvenez-vous de m'avoir trouvé belle. Vous me faites une infidélité, vous cherchez fortune, vous ne la trouvez pas, & tout de ſuite vous revenez à moi. Je ſuis un peu cruelle, & vous voilà plus amoureux que jamais. L'aimable cœur que le vôtre! Et quel plaiſir de pouvoir diſpoſer ainſi de tous ſes mouvements! Vous aviez cependant aſſez bien arrangé cette aventure; il eſt vrai que vous aviez mis dans votre plan que je vous aimerois encore;

ſans mes caprices, cela étoit naturel: vous me connoiſſiez, & vous pouviez répondre de moi. Je ne vous blâme point d'être étonné de me trouver ſi différente de moi-même. Vous ne pouviez pas imaginer cet incident, quoiqu'il ſoit le plus intéreſſant de tous. Mais ſans m'arrêter plus long-temps à ce badinage, il faut répondre à votre Lettre. Je vous dois pour moi-même de bons conſeils, & un aveu ſincere de ce que je penſe ſur votre compte. Je ne vous aime plus: dans le temps de ma colere, je vous en aurois dit tout autant, mais avec beaucoup moins de ſincérité. Dans un état violent, on peut ſe tromper ſoi-même; mais revenu de ce premier mouvement, on voit les choſes de ſang froid, & l'on en eſt bien moins dupe. Il eſt donc vrai que je ne vous aime plus, & que je ne vous aimerai jamais. Votre repentir, fût-il ſincere, il ne me toucheroit pas. On ne pardonne que quand on y trouve du plaiſir, & que lorſque les offenſes peu graves n'ont point éteint l'amour. Vous ſavez de quelle nature ſont celles dont je me ſuis plainte, & je ne daigne pas les rappeller. Que votre cœur ſe juge lui-même, qu'il vous accable de tous les reproches que vous méritez, & puiſſe-

t-il vous en dire assez pour vous faire désormais éviter des procédés aussi condamnables, que les vôtres l'ont été avec moi. Je vous aimois, ma passion ne s'étoit pas un moment démentie, vous l'avez éteinte. Vous me dites à présent que vous m'aimez; vous seriez trop malheureux si vous nourrissiez des sentiments auxquels je ne puis plus répondre. Supposé cependant que cela fût, gardez-vous de vous livrer à des idées trop flatteuses. Rendez-vous justice, & n'espérez rien. Vous ne seriez pas peut-être assez raisonnable pour cesser de me voir, c'est à moi d'y mettre ordre: on ne se guérit bien qu'en fuyant; & pour les passions malheureuses, il n'y a pas de plus cruel tourment que la vue de ce qui les cause. Si cependant, comme vous me l'assurez, vous devez bientôt partir, je vous permets de me venir dire adieu. Je ne suis ni ne serai jamais votre ennemie, je ne serai jamais non plus votre amante. Que mes bontés ne vous en imposent pas. Vous pourriez espérer tout si j'en avois moins; & la permission que je vous donne de me voir, doit vous être un sûr garant de mon indifférence.

BILLET.

Hélas ! oui, Monſieur, je vous permets de venir à l'Opéra, & je vous ſais même un gré infini du ſoin que vous avez pris de vous informer de ma loge. Je ferai en ſorte, puiſque vous le ſouhaitez, qu'il y ait une place pour vous : mais tous les jours d'Opéra ne ſe reſſemblent pas ; quelque tendre que ſoit la muſique, & quelque jolies choſes que vous me diſiez ſur Armide & ſur Renaud, je me ſouviens trop bien d'avoir été l'une, pour ſouffrir jamais que vous redeveniez l'autre.

LETTRE LXI.

J'AVOIS cru juſques ici que le droit de montrer de la jalouſie appartenoit à l'amant aimé, & je ne puis aſſez m'étonner quand je ſonge aux choſes que vous m'avez dites hier. Tout de vous m'offenſe, lorſque je vois que l'amour ou la vanité (car vous avez ſûrement plus de l'une que de l'autre) ſe mêle encore de vos démarches. Savez-vous bien que l'homme du monde qui me

ſeroit le plus indifférent, ſeroit plus près d'obtenir mon cœur que vous que j'ai ſi tendrement aimé. Qu'avez-vous à me demander, & ſur quoi fondez-vous vos prétentions ? Si ma tendreſſe avoit eu quelques charmes pour vous, vous l'auriez conſervée avec plus de ſoin, & vous ne m'auriez pas forcée à n'avoir pour vous que de l'indifférence. Je ne ſuis pas ſurpriſe que vous ayez voulu ceſſer de m'aimer, puiſque je ne vous touchois plus : il étoit naturel que vous finiſſiez un commerce dans lequel vous ne trouviez plus d'agrémens. Quelque choſe qu'on diſe de la conſtance, elle ne dure qu'autant que l'amour ; & d'ordinaire il ne ſubſiſte qu'autant que les deſirs qu'il fit naître ne ſont pas entiérement ſatisfaits. J'ai bien ſenti, lorſque je me ſuis livrée à votre ardeur, qu'elle diminueroit, que je vous perdrois ; mais entraînée par un ſentiment qui étouffoit ma raiſon, en connoiſſant le péril que je courois, je n'eus pas la force de l'éviter. Je vous ai vu pendant quelque temps plus tendre que vous ne l'étiez avant les plus fortes marques de ma foibleſſe ; & malgré ce qu'il m'en avoit coûté, je ne pouvois m'empêcher d'être contente

quand je vous en voyois faire votre bonheur. Ce temps dura peu, vos deſirs s'affoiblirent : comme c'étoit la ſeule choſe qui vous eût attaché à moi, je vous vis beaucoup moins attentif qu'auparavant : ma paſſion n'avoit plus pour vous les mêmes charmes, vous aviez beſoin de réflexion pour me donner ces mêmes ſoins que j'avois dus à votre cœur : un reſte de conſidération vous empêchoit de vous abandonner à votre froideur, vous languiſſiez auprès de moi, vous receviez à regret les preuves que je vous donnois de ma foibleſſe ; tout vous ennuyoit. Qu'auriez-vous fait ſi vous n'aviez pas changé ? Il ne me ſiéroit pas de m'en plaindre : vous étiez maître de vous-même, & l'amour ne lie qu'autant qu'il plaît. Vous croyez m'aimer aujourd'hui, vous avez même des jalouſies. Avez-vous oublié combien votre liberté vous étoit chere ? Ne vous ſouvenez-vous donc plus que vous m'avez ſacrifiée au plaiſir d'en jouir encore ? Vous exigez de moi des complaiſances : celle que j'ai de vous écrire ne doit pas vous en faire eſpérer d'autres ; je vois à regret qu'elle vous entretient dans des idées que, pour votre repos,

repos, vous auriez déja dû détruire; & ſi vous y vouliez penſer, vous ſentiriez qu'il y a pour le moins autant d'indifférence que de généroſité à ne vous point vouloir de mal. On paſſe aiſément de la haine au ſentiment contraire; & ſi je m'en ſentois pour vous, je ne répondrois de rien; mais vous avez le malheur de n'être pas haï. A l'égard de vos craintes, vous vous doutez bien que je ne vous en ôterai aucune, & que, quand je vous aimerois, je ne vous tiendrois point compte de votre jalouſie, ſûre qu'elle naît bien plus du peu de cas que vous faites de moi, que de la défiance où vous êtes de votre mérite. Après tout, quand je me ſerois engagée dans une autre paſſion, je ne ferois que ce que vous m'avez dit; & c'eſt bien le moins que je vous croye de bon conſeil. Adieu, Monſieur; mes affaires ne me permettent pas de vous voir aujourd'hui, ma fantaiſie ne me le permettra pas demain, & je ne puis répondre du reſte de la ſemaine. Vous pouvez ſur ceci arranger vos plaiſirs, ou vos affaires.

BILLET.

*Vous avez tout lieu de vous applaudir du tour ingénieux que vous m'avez joué, en me faiſant gronder par mon mari. Vous vous ſouvenez qu'en pareil cas, vous imaginâtes la même choſe, & qu'elle vous réuſſit; mais dans ce temps-là, je vous aimois, & je fus bien-aiſe de me ſervir de ce prétexte pour me raccommoder avec vous. Dans la ſituation préſente, vous pouviez vous ſervir d'une invention nouvelle; mais quand on n'eſt pas bien amoureux, on n'eſt guere inventif. De ſi grands efforts d'imagination vous épuiſeroient, & je vous conſeille de les garder tous pour Madame de N***. Vous voulez, m'a-t-elle dit, vous faire aimer d'elle, & je crois que vous n'aurez pas peu de peine à détruire la mauvaiſe opinion qu'elle a conçue de vous : je vous promets de la combattre le plus qu'il me ſera poſſible; trop heureuſe de voir vos ſoins ſe tourner vers une autre, il n'y a rien que je ne faſſe pour fléchir ſa cruauté. Mon mari vous portera tantôt ma réponſe, & je vous prie de ne plus l'employer à de pareils meſſages; je ſuis honteuſe de l'avoir ſouffert, & je ne ſerois pas pardonnable de le ſouffrir encore.*

LETTRE LXII.

Il est vrai que le Prince de*** m'aime ; mais il n'est point vrai que je n'aime pas le Prince de***. La façon dont nous avons vécu ensemble, ne me permet pas de dissimuler ; & d'ailleurs, il est si naturel d'aimer, que je ne vois pas que sur cet article, le démenti soit nécessaire. Oui, je l'aime ; mais je ne sais pourquoi, vous que j'ai vu si jaloux, vous ne le voulez pas croire ? Avez-vous donc oubliez que mon cœur est si tendre, que, fût-il occupé par trente amants, il me resteroit encore de la sensibilité pour ceux qui se présenteroient ? Il ne faut auprès de moi qu'un soupir. Je puis pourtant vous assurer que le Prince n'en a pas poussé, & que j'ai pris un soin extrême de les prévenir tous. C'est une conquête trop illustre pour ne pas mériter toutes sortes d'attentions ; & j'ai peine à deviner pourquoi vous avez cru qu'il me trouveroit inflexible. Il est vrai qu'il n'a pas un esprit prodigieux ; mais tant de gens, s'il le veut, en auront pour

lui, qu'on ne s'appercevra pas qu'il en manque. On en a bien peu, ſi l'on n'en a pas aſſez pour amuſer une femme; & malgré ce que vous en voudrez penſer, il me dit les mêmes choſes que vous m'avez dites. Il me jure qu'il m'adore; il le prononce d'un ton pénétré, qui ne lui ſied pas mal; & ſes yeux, plus éloquents que ſes diſcours, me perſuadent encore plus qu'eux. Ses manieres douces & attentives me prouvent qu'il ſent ce qu'il dit. Et ce n'eſt point par les ſoupirs étourdis que vous affectiez hier, & qui font retourner toute une compagnie, qu'il veut m'aſſurer de ſon amour. Plus modeſte que vous, je vois dans ſa timidité plus de paſſion que je n'en ai jamais remarqué dans votre pétulance. Il m'aime ſans eſpoir; & ne fuſſent-elles pas vraies, je ne hais pas ces façons déſintéreſſées. Que voulez-vous que je vous diſe? Peut-être qu'il me trompe; mais il ne me déplaît pas: & auprès d'une perſonne auſſi dégoûtée de l'amour que je l'étois, ce n'eſt pas mal avancer que de perſuader à demi en quinze jours. Mais avec ces merveilleuſes qualités, je ne crois pas que je m'en amuſe long-temps. L'amant le plus aimable ceſſe aiſément

de l'être, la certitude d'avoir plu le rend bientôt incapable de plaire. Je ſuis ſi perſuadée de ce que je vous dis, que déſormais je congédierai les ſoupirants avant le moment de foibleſſe. Se piquer de fidélité pour un homme, eſt le plus triſte perſonnage du monde. La conſtance n'eſt qu'une chimere, elle n'eſt pas dans la nature, & c'eſt le fruit le plus ſot de toutes nos réflexions. Quoi! par un vrai ſentiment d'honneur, que nous ne concevons pas même en nous y ſoumettant, il faut que l'on ne puiſſe changer quand on eſt mécontent de ſon choix! Il faut s'aſſervir aux caprices d'un amant biſarre, qui nous fait une loi de tout ce qu'il veut; eſſuyer les dégoûts que lui cauſe une trop longue paſſion; ſouffrir un maître où l'on ne devroit trouver qu'un eſclave, & ſe faire un mérite d'aimer ce qui ne nous touche plus! Eſt-il rien de plus ridicule, & ne ſuis-je pas trop heureuſe que vous m'ayez tirée d'une ſituation ſi cruelle? Je vous prie, malgré toutes les obligations que je vous ai, de ne pas venir ſi ſouvent chez moi. Vous voulez toujours me parler, & je crois vous avoir déja dit que je n'ai rien à vous répondre. Vous ſavez d'ailleurs

que lorſque je vous ai permis de me voir, j'ai compté qu'un prompt départ vous éloigneroit de moi; vous n'êtes point parti, & je ne ſuis pas d'humeur à avoir pour vous d'éternelles complaiſances. Adieu, Monſieur; la bonté que j'ai eue de vous ouvrir mon cœur, eſt moins à votre avantage que vous ne voudriez peut-être le croire: il m'étoit important de me rendre mon repos; vous le troubliez en voulant me rengager à vous aimer; & je ne puis mieux, je crois, vous en faire perdre l'envie qu'en vous faiſant voir dans mon cœur des ſentiments qui ne me permettent plus de répondre aux vôtres.

BILLET.

Vous êtes malade! Ah! traître! Et l'on veut que j'en ſois la cauſe! Je ſerai donc coupable déſormais de tous les maux qui vous arriveront? De combien de façons eſſayez-vous ma foibleſſe? La derniere fois vos larmes, aujourd'hui... Vous dirai-je de guérir? vous mettez votre ſanté à trop haut prix. Vous voudriez retrouver mon cœur tel qu'il étoit pour vous. Vous ne vous ſerviriez du pardon que je vous accorderois que pour me faire

de nouvelles insultes. Il est passé ce temps heureux que vous me demandez encore ; à peine vous en souvenez-vous, pourquoi faut-il que je ne me le rappelle qu'en soupirant ? Tout le monde m'assure que vous n'avez pas cessé de m'aimer ; mais il faut qu'il n'en soit rien, puisqu'on a tant de peine à me le persuader. Guérissez pour me le dire vous-même, je ne demande pas mieux que d'être convaincue. Je sens que vous me donnez déja de la pitié, ce n'est qu'en vous voyant que je puis répondre du reste.

LETTRE LXIII.

Ah ! je ne vous ai que trop pardonné, cruel que vous êtes ! témoin hier de mes pleurs & de ma foiblesse ; que voulez-vous de plus ? Je ne m'offense point de vos craintes ; mais je ne veux point trop vous rassurer. Sûr de mon amour, il vous flatteroit moins que l'incertitude où vous êtes : elle me prouve du moins que vous connoissez tous vos torts ; & craindre de ne pouvoir être aimé, c'est avouer qu'on ne mérite guere de l'être. Resterez-vous long-temps dans

cette idée? Revenez-vous véritablement à moi? Sentez-vous combien vous me devez de tendreſſe & de reconnoiſſance? Je vous ai vu des tranſports qui m'ont paru ſinceres; mais que je crains que la vanité ſeule ne les ait fait naître! Vous vous êtes vu un rival, & vous ne m'avez cru digne d'être aimée que lorſque vous avez eu perdu tout eſpoir de me ramener. Vous vous êtes indigné de voir qu'un bien ſi long-temps à vous, alloit vous échapper; & c'eſt plus pour faire ſentir au Prince de *** le pouvoir de vos charmes, que pour me prouver votre amour, que vous avez cherché à lui arracher un cœur qu'il vouloit ſe rendre favorable. Vous m'avez cru ſenſible à ſes ſoins, & vous avez imaginé une eſpece de honte à me perdre. Je n'avois pas beſoin de vous pour ne le pas aimer. Toute entiere à ma douleur, vous ne m'en étiez pas moins cher: ma raiſon révoltée contre une paſſion ſi déraiſonnable, maſquoit quelquefois mes mouvements; je croyois vous haïr, mais ce ſentiment me faiſoit trop de peine pour être vrai. Je ſouhaitois de l'indifférence, le deſir que j'en avois me faiſoit connoître combien j'en étois éloignée. Déchirée par

ces deux mouvements, ils ne ceſſoient qu'à votre vue; je ne me ſentois plus que de l'amour, & les ſeuls vœux que je puſſe former, étoient de vous retrouver ſenſible. Heureuſe, au milieu de tant de trouble, d'avoir pu vous le cacher, d'avoir eu aſſez de force ſur moi-même pour ne vous voir qu'en public! Combien ne m'en coûtoit-il pas pour vous éviter! Que ne vous aurois-je point dit ſi je m'étois abandonnée à moi-même! Que de pleurs les vôtres m'ont fait répandre, & comment n'aurois-je pas voulu les eſſuyer! & je vous écrivois que je ne vous aimois plus! Et vous le croyiez! Eſt-ce avec la paſſion qui me dévoroit qu'on exprime bien l'indifférence? Vous aurois-je écrit ſi je n'avois pas pris en vous le même intérêt? Mais ſi vous vous mépreniez à mes Lettres, n'entendiez-vous pas mes regards? Ils étoient les interpretes de mon cœur. Que vous y deviez lire d'amour! Vous ne pouſſiez pas un ſoupir qui ne m'en arrachât : plus tourmentée que vous, je n'oſois vous montrer mes allarmes ; jalouſe juſqu'à la fureur, vos yeux ne me paroiſſoient regarder rien indifféremment; j'y voyois de la tendreſſe pour tout le monde, & je ne croyois que

moi ſeule incapable de vous en inſpirer. Si je voulois rappeller votre ſouvenir, j'oublios tous les ſujets de plainte que vous m'aviez donnés, & rien n'étoit cher à ma mémoire que ce qui m'empêchoit de vous en bannir. Je jettois les yeux ſur votre portrait; je me diſois vainement que c'étoit l'image d'un perfide; je n'y voyois que ces traits que toute ma colere ne pouvoit effacer de mon ame. Traître que vous êtes, que n'avez-vous dans le cœur la tendreſſe qui brille dans vos yeux? Vous me dites avec tant d'ardeur que vous m'aimez, pourquoi laiſſez-vous faire à votre eſprit l'ouvrage de votre cœur? Que je vous plains ſi vous me dites ce que vous ne ſentez pas! Et comment exprimez-vous ſi bien ce qui vous touche ſi peu? Contente aujourd'hui de vos ſentiments, faites que je le ſois toujours. Tout à moi, comme je ſerai toute à vous, ne vivez que pour me donner toutes les preuves d'amours que je me crois en droit d'exiger, que pour en recevoir de moi; qu'unis à jamais, nous oubliions dans nos tranſports qu'il y ait au monde quelque choſe qui nous puiſſe ſéparer. Que ne pouvons-nous dans un coin de l'Univers, nous ſuffiſant à nous-mê-

mes, libres de tous ſoins, inconnus à tous, ne voir renaître nos jours que pour les paſſer dans les plaiſirs que donne une paſſion vive & délicate! Sûrs d'employer à nous aimer le jour qui ſuccéderoit, nous perdrions avec moins de regret celui que nous verrions s'écouler. Le paſſé ne nous offriroit un ſouvenir agréable, que pour nous encourager à ne rien laiſſer perdre du préſent; & dans les charmes d'une paſſion toujours nouvelle, nous ne verrions dans l'avenir que la certitude parfaite de nous aimer toujours. Seule avec vous, je ne craindrois point qu'on vînt vous enlever à mon ardeur; & la mienne, toujours plus vive, vous empêcheroit de ſentir la néceſſité où vous ſeriez de n'être attaché qu'à moi: mais puiſque je ne puis prétendre à un bonheur ſi grand, faites qu'au milieu du tumulte du monde, il n'y ait de ſolitude pour vous qu'où je ne ſerai pas; que tous les objets qui vous environneront, ne ſervent qu'à vous faire deſirer celui qui vous manquera; qu'en butte aux regards de toutes les femmes, vous ne cherchiez que les miens; qu'expoſé à toutes les occaſions de m'être infidele, vous penſiez que je ſuis ſeule digne de vous. Vous ne ſauriez me don-

ner trop d'amour pour me dédommager de ce que vous m'avez fait ſouffrir. Je ſerois morte de douleur, ſi, dégagé pour jamais, je vous avois vu porter à une autre les ſentiments qui ne devoient être que pour moi. Avez-vous pu croire que j'aimaſſe le Prince de *** ? Et quand il auroit été vrai que vos procédés m'euſſent guérie, me connoiſſez-vous aſſez peu pour me croire capable d'aller chercher dans un commerce nouveau, une continuation de déshonneur? J'aurois trop bien juſtifié votre inconſtance & vos mépris. Vous ſavez que je ne m'engage pas facilement. Vous ſavez que dans de certains moments je ne me conſolois de vous avoir perdu que dans l'eſpérance de rentrer dans mon devoir, & d'effacer par une conduite plus raiſonnable, les reproches que je me faiſois, & que peut-être tout le monde a à me faire. Vous n'avez pas oſé me demander le ſacrifice de ce rival. Que je ſerois heureuſe ſi vous me rendiez aſſez de juſtice pour croire que vous n'en avez pas beſoin! Mais je connois votre délicateſſe; & pour n'avoir jamais à le craindre, il vous ſuffit de la mienne. vous ne le reverrez plus chez moi, & plût au Ciel que pour rendre votre

triomphe auſſi éclatant que je voudrois, il eût encore plus de mérite. Adieu, je viens de m'appercevoir que ma Lettre eſt d'une longueur effroyable, & que je ne m'y ſuis pas aſſez bien tenu parole : mais j'ai été ſi long-temps ſans vous dire que je vous aime, que je puis bien me pardonner de vous l'avoir aujourd'hui un peu trop répété : ſi vous me le pardonnez vous-même, je n'aurai d'autres reproches à me faire que de n'avoir pas dit la moitié de ce que je ſens. Ce n'eſt plus la peine au moins d'abréger nos viſites. Adieu.

Vous ne devineriez pas le malheur qui m'arrive. Mon mari vient de m'apprendre que ma tante eſt très-mal, & je pars dans ce moment pour aller paſſer la journée chez elle. Je ſerois inconſolable de cet incident, ſi je ne croyois me dédommager demain du plaiſir que je perds aujourd'hui. Mais y a-t-il au monde gens plus malheureux que nous !

BILLET.

J'allois vous écrire quand j'ai reçu votre Lettre. J'avois bien des choſes à vous mander ; maintenant je ne ſais plus que vous dire. Je ne croyois pas qu'il dût

*m'en coûter tant pour répondre. Il eſt pourtant ſûr que je voudrois vous voir : mais ne trouvez-vous pas mon cabinet trop ſolitaire pour cela ? Depuis que j'en ai fait ôter mes Livres, nous n'avons plus d'excuſe pour y reſter ; & puis..... Mon Dieu ! que de choſes embarraſſantes dans la vie ! Que vous importe ce cabinet ? J'aurois envie d'aller à la campagne avec Madame de*** ; mais je n'ai garde de prendre cette réſolution ſans que vous y ſouſcriviez. Venez donc me tirer d'incertitude.*

LETTRE LXIV.

DEPUIS que vous êtes à la campagne, il s'eſt paſſé à la ville des choſes fort extraordinaires. Madame de*** eſt devenue dévote, T*** eſt devenu libertin. L'une a quitté ſon amant, l'autre ſon bénéfice : on croit qu'ils s'en repentiront tous deux. Le Comte de***, auſſi déſagréable que jamais, eſt accablé de bonnes fortunes, & la prude Madame de*** ſe divertit à être amoureuſe. La ſeche Marquiſe médit toujours, met toujours du blanc, joue ſans

ceſſe, a conſervé ſon goût pour le vin de Champagne, ſon teint couperoſé, ſa taille ridicule, ſon babil importun, ſa vanité, ſes vapeurs, ſon Page, & ſes vieux amants. C'eſt une femme immuable celle-là ! Ces infidélités courent à Paris prodigieuſement, c'eſt comme une maladie épidémique. Dieu veuille vous en garantir; mais jamais les commerces amoureux n'ont été de ſi courte durée : ſoit que les faveurs ſe refuſent avec trop d'opiniâtreté, ou qu'elles s'accordent trop promptement, tout eſt fini en moins de quinze jours. B*** étoit avant-hier au ſervice de Madame de ***; aujourd'hui il ne lui eſt de rien; mais en revanche, il eſt de tout à la vieille Comteſſe, dont le galant rend ſes devoirs à la premiere; & les deux bonnes Dames n'en ſont pas moins amies. J'allai hier à ***, vous avez eu raiſon de me dire qu'on y médiſoit de nous. La charitable N***, que j'ai été voir, m'a tout dit; mais pourquoi s'en fâcher? Croyez-vous que, de quelque façon qu'on puiſſe vivre, on échappe aux diſcours; & ſi l'on ne donne point de priſe à la médiſance, eſt-on à couvert de la calomnie? Que feroient donc ces Courtiſans inoccupés, ces femmes abandon-

nées par la galanterie, dévotes par néceſſité, méchantes par tempérament, & médiſantes par envie? Telle aura eu mille amants, & ſe ſera encore plus déſhonorée par le choix que par la quantité, qui trouvera que c'eſt un crime énorme à moi d'en avoir un. La vieille Madame de *** s'eſt déchaînée contre nous; mais de toutes les médiſantes, c'eſt celle dont je fais le moins de cas. Je ſuis ſûre qu'elle aura parlé en termes ſi précieux, qu'on ne l'aura point entendue : on pourroit dire d'elle, ſi on vouloit, que tel Marquis bel eſprit qui la voit aſſiduement, & qui chante par-tout les bontés de l'adorable Climene, travaille moins d'imagination que d'après les ſujets qu'elle lui fournit. Elle aura beau médire de mes charmes, je ne veux me croire laide que quand vous ne m'aimerez plus. Le petit D ***. a tenu des propos inſolents, & vous voulez l'en punir? laiſſez-le avec ſon fard, ſa voix féminine, & ſes mœurs équivoques, être l'opprobre de Paris; laiſſez-le vivre, c'eſt aſſez nous venger. La jeune de *** vient de reparoître plus brillante, & plus redoutable que jamais; elle embellit par les abſences, & elle eſt peut-être la ſeule qui puiſſe conſerver

autant de charmes au milieu de tant de peines. Les amants lui reviennent en foule ; ceux qu'elle a maltraités jadis, ne s'en ſouviennent plus, & les autres ne craignent que ſes rigueurs. Madame de ***, qui n'a jamais éprouvé la même fortune, croit que cela ne durera pas, & que dans le nombre même de ſes conquêtes, elle rencontrera de quoi les lui faire perdre. Madame de ***, & ce vieux Marquis de ***, qui n'a jamais eu que de l'imagination, viennent de ſe prendre d'une paſſion, dont ceux qui s'y connoiſſent ne ſavent que dire : Madame de S *** prude, mais ſenſible, le Marquis amoureux, mais comme on l'étoit autrefois ; Madame de S *** attachée au goût moderne, le Marquis reſpectant l'autre, vu la commodité dont il eſt pour les amants ruinés. Vous ririez trop de voir ces deux petites perſonnes dans leurs tendres diſcours : en vérité, cela eſt hideux. Depuis que la Dame a eu la généroſité de prendre le Marquis ſur ſon compte, on n'entend plus chez elle que des diſſertations ſur la délicateſſe de l'amour. Tous les jours le Marquis lui envie des réflexions ſur chaque livre de l'Aſtrée, & retient, par ſes doctes diſcours, la pétulance

de la Dame. Elle n'a jamais vu, dit-elle, faire l'amour de cette façon, & gronde contre la jeuneſſe de la Cour qui l'y a introduite. Quoique ce ne ſoit que par néceſſité, le Marquis cependant n'en veut pas moins paſſer pour homme à bonnes fortunes; & malgré le diſcrédit où il eſt, il n'entre jamais chez Madame de***, qu'auſſi myſtérieuſement que s'il y alloit pour affaire. Elle en paroît contente, & croit que cela ſauve la réputation; l'on dit cependant qu'elle ſe conſoleroit moins facilement de cette maniere d'aimer, ſi ce n'étoit qu'elle garde encore le petit ***. C'eſt un enfant; mais il a des reſſources & de la complaiſance; il remplit le temps qu'elle ne donne pas au Marquis, & il n'a pas peu à faire, car elle ne l'occupe guere à huis clos. Miſéricorde! je ſuis bien trompée, ou voilà bien de la médiſance! Mais je ſuis piquée; & ſi je ne finiſſois pas, je crois que je médirois auſſi de vous. Bon jour.

BILLET.

Vous faites tout hors de propos. Hier je vous attends à ſept heures, vous venez à neuf, & vous avez encore l'impertinen-

ce de croire que pour un rendez-vous cela n'importe pas, cependant vous m'avez trouvée ſortie. Ce matin vous me tirez du plus agréable ſommeil, pour me faire lire une Lettre qui ne vaut pas la moindre circonſtance de mon ſonge. Apprenez une fois pour toutes, que quand on le peut, on ne ſe repoſe jamais ſur d'autres du ſoin d'éveiller ce qu'on aime. C'étoit l'unique moyen de ne me pas faire regretter mon rêve. Oh! qu'eſt-ce donc que ce rêve, direz-vous? Je croyois être dans des jardins charmants; ſi je ne me trompe, j'étois Flore, Zéphyr ne vous reſſembloit pas, & pourtant je le trouvois le plus aimable Dieu du monde. Il m'avoit fait quelque méchanceté, & me prioit de la lui pardonner; comme vous m'avez miſe dans cette habitude-là, je le faiſois ſans peine, & il étoit à m'en remercier, lorſqu'on m'a rendu votre Lettre, & troublé les remerciements de Zéphyr. Quelque mine que je faſſe, je ne ſuis pourtant pas fâchée d'avoir été interrompue; quoique vous n'en valiez pas la peine, il n'appartient qu'à vous de commencer & de finir mes ſonges. Adieu. Je vous avertis que je me rendors.

BILLET.

*Non, je ne puis plus vous pardonner votre négligence. Ne croyez pas que mes craintes ſoient frivoles. Les démarches de mon mari, ſes fréquents ſéjours à V***, le beſoin qu'on a de lui pour remplir la place qui vaque, les préparatifs ſourds qu'il fait depuis un mois, ſon rang, ſes richeſſes, ſon eſprit, les études qu'il fait ſur des choſes auxquelles il n'a jamais penſé, tout m'inquiete. J'ai communiqué mes frayeurs à Saint-Fer***, il les trouve juſtes, & vous êtes le ſeul qui ne vouliez pas croire ce qui en ſera. J'entrevois des malheurs qui me font trembler, & je ne les vois que plus grands, puiſque vous ne daignez point partager mes inquiétudes. Reſtez où vous êtes, vous y apprendrez mon départ, & votre indifférence me le rendra moins ſenſible. Quoi! ſuppoſé que mes craintes ſoient mal fondées, n'eſt-ce pas aſſez que je vous les marque pour vous les faire reſſentir? Mais vous ne m'aimez plus. Vous trembleriez autant que moi du coup qui me menace, ſi l'amour vous le faiſoit partager. Tant de ſécurité annonce trop de froideur; & ſi nous nous ſéparons, je ſerai ſeule à répandre des lar-*

mes. Vous n'en jouirez pas du moins; vous auriez la dureté de triompher de ma douleur, & j'aime mieux en mourir que de voir votre vanité s'en repaître. Mais que faites-vous ſi éloigné de moi? Je connois votre averſion pour les affaires, & je ne doute point que vous ne fuſſiez déja de retour ſi les plaiſirs ne vous arrêtoient point. Quoi qu'il en ſoit, ne croyez pas que je vous ſollicite davantage de revenir. Ne penſez pas auſſi me calmer par une Lettre; ce n'eſt qu'en partant que vous pouvez vous excuſer, & me faire avouer ce que je ſens encore pour vous, tout ingrat que vous voulez paroître.

LETTRE LXV.

LES voilà donc confirmés ces cruels preſſentiments que nous avions l'un & l'autre! Notre malheur n'eſt que trop certain; l'ambition de mon mari me plonge le poignard dans le cœur; il a enfin obtenu ce qu'il deſiroit, & il m'entraîne dans un pays qui, quelque beau qu'il puiſſe être, ne ſera jamais qu'un pays barbare. Je ſuis enfin parvenue à tout ce qu'une paſſion malheureuſe peut

donner de tourments. La crainte de votre inconſtance m'occupoit autrefois toute entiere; mais je ne ſais ſi je n'aimerois pas mieux vous voir inconſtant, & vous voir toujours, que de vous perdre fidele. Sentez-vous bien toute l'horreur de ma ſituation? Je vous aime; mais que dis-je aimer? Ah! que ce terme eſt foible pour ce que je ſens! & je vous quitte pour jamais! & ce qui acheve de me déſeſpérer, hélas! vous m'aimez auſſi! Comment pourrons-nous vivre éloignés l'un de l'autre, nous qui nous plaignions d'un ſeul moment paſſé ſans nous voir, qui ne connoiſſions pas d'autres plaiſirs? Je vous quitte pour jamais. Pour jamais! grand Dieu! Puis-je écrire ce mot ſans mourir? Avons-nous pu mériter d'être ſi malheureux? C'eſt donc moi qui trouble tout le repos de votre vie; moi qui, pour la rendre heureuſe, voudrois ſacrifier la mienne. C'en eſt donc fait, nous ne nous reverrons plus! nous ſerons pour jamais ſéparés! Seroit-il poſſible que les adieux que nous nous fîmes, il y a ſi peu de temps, fuſſent pour nous les derniers? Cette idée m'accable, me tue. Quoi! toutes les heures, tous les moments vont nous éloigner l'un de l'autre. Occupés

ſans ceſſe à nous regretter, ne nous retrouverons-nous jamais ? Chacun de mes jours ne ſera donc pour moi qu'un jour malheureux ! Je ne vivrai donc que pour ſouhaiter la mort ! Je les verrai s'écouler ces jours affreux, ſans jouir un ſeul moment de votre préſence ! Je ne vous verrai plus ! Mes yeux vous chercheront vainement ! Encore s'il me reſtoit, dans un malheur auſſi cruel, l'eſpérance de vous revoir un jour ; toute remplie de ce moment heureux qui vous offriroit à moi, que l'eſpoir de vous retrouver & de vous revoir fidele ſoulageroit mes tourments ! Un ſi grand plaiſir ne pourroit être acheté par trop de larmes ; mais ce qui met le comble à ma douleur, je ne vois dans l'avenir que la continuation de mon infortune. Attaché en France par trop de devoirs, vous ne pourrez me plaindre longtemps ? Hélas ! je ne ſerai peut-être pas arrivée au lieu de mon exil, que je ne ſerai plus préſente à votre cœur, & que notre amour ne vous paroîtra qu'un ſonge, dont même vous ne trouverez pas de douceur à vous rappeller le ſouvenir. Seroit-il vrai que vous puiſſiez me rendre ſi malheureuſe ? Pourriez-vous oublier combien je vous ai aimé,

combien je vous aime encore ? Plaignez-moi du moins quelquefois ; ſouvenez-vous, & c'eſt la ſeule grace que je vous demande, que mon amour a cauſé les malheurs de ma vie, qu'il l'a terminée. Oui, mon cher Comte, je ne ſurvivrai point à votre perte, je n'ai point de courage contre de ſi grands malheurs. Adieu ; je croirois vous faire injure ſi je vous diſois de preſſer votre retour ; vous voyez combien j'ai beſoin de votre préſence. Je vois faire des préparatifs qui me tuent ; dans huit jours peut-être, je ne vous verrai plus : on pouſſe la barbarie juſqu'à vouloir me priver de mes larmes ; & dans le temps où je meurs de douleur, il faut montrer un viſage ouvert à ceux qui viennent me féliciter ſur cette funeſte dignité qui me prive de vous pour toujours. Adieu. Que je vous voye, que je puiſſe du moins pleurer mes malheurs avec vous. Je ſais, en ſouhaitant votre vue, toutes les peines que je me prépare ; mais je ſerois heureuſe d'expirer entre vos bras !

LETTRE LXVI.

NON, ne me ſuivez pas; je ſuis dans un état où vous ne pourriez me voir ſans mourir de douleur; votre vue augmenteroit la mienne; & dans l'affreuſe ſituation où je me trouve, c'eſt un plaiſir que je dois me défendre ſévérement. Non, je ne vous verrai plus; en vain, vous m'avez flattée d'un avenir plus heureux; depuis ſix mois, je languis, & je ne doute pas que mes chagrins ne rendent enfin ma maladie mortelle. Cette idée me fait ſoutenir la vie avec moins de déſeſpoir. Que ferai-je en effet dans le monde, accablée de la plus vive douleur, ſans eſpoir de la voir finir, puiſque je vous aimerai juſqu'à mon dernier moment, & que nous ne pouvons plus retrouver ces jours heureux que nous paſſions à nous jurer que nous nous aimerions toujours. Ils ſont perdus pour nous, & le ſouvenir qui nous en reſte ne peut qu'augmenter notre déſeſpoir. Comment pourrai-je ſoutenir une abſence éternelle, moi qui compte tous les moments que

je paſſe ſans vous? Encore ſi j'avois la conſolation de vous ſavoir heureux! ſi vous pouviez n'être pas ſenſible à notre ſéparation, ſi vous me perdiez ſans regret, ah! j'en mourrois de douleur! Je ne ſais ce que je veux; je ſouhaite, je deſire même que vous ne m'aimiez plus, je n'enviſage qu'avec horreur ce que vous ſouffrez, & rien ne me fait cependant ſupporter mes maux, que la certitude où je ſuis que vous les partagez. Quand je ſonge à l'état où je vous ai vu, à ces adieux ſi cruels, où il nous a fallu l'un & l'autre dévorer nos larmes, où tant d'yeux, témoins de nos actions, nous forçoient à les contraindre, où l'ame en proie au plus cruel déſeſpoir, mourant d'amour pour vous, je n'ai pu vous dire que je vous aimerois toujours. Conſervez-vous du moins, au nom de tout ce que vous avez de plus cher; que je ſerois heureuſe ſi c'étoit moi! Ménagez-vous, vivez heureux, mais ne m'oubliez point. Rappellez-vous quelquefois mon idée, vous recevrez bientôt la nouvelle de ma mort; je ſerois trop punie ſi je trainois plus long-temps une vie ſi douloureuſe. Je penſai hier expirer en approchant de la Terre dont vous portez le

nom. On fit arrêter, nous dſcendîmes; que j'eus de plaiſirs à voir ce lieu! Nous viſitâmes les appartements; on me montra celui que vous habitez : votre portrait d'abord me frappa les yeux, je tombai ſans connoiſſance. Mon mal, qui dura aſſez long-temps, m'obligea à prier qu'on n'allât pas plus loin. J'ai paſſé la nuit dans votre lit, nuit la plus triſte, la plus douloureuſe qu'on puiſſe imaginer. J'ai été le matin dans votre parc : hélas! j'ai penſé qu'un jour vous viendriez dans cette ſolitude me regretter, que vous reverriez avec plaiſir des lieux où je vous ai laiſſé des marques de mon amour & de ma douleur. De combien de pleurs j'ai arroſé votre portrait! Il me ſembloit que j'allois expirer en le baiſant : hélas! mon tombeau m'auroit rappellée à votre mémoire. Mais pourquoi vous entretenir de ces idées funeſtes? Veux-je augmenter votre déſeſpoir? Je ſuis ſûre que vous m'aimez, & je tremble pour vous, ſi vous êtes dans l'état où je ſuis. Je les ai donc quittés pour jamais ces lieux que vous ne pouvez point abandonner; je vous y ai vu pour la derniere fois! Ah, Dieu! vous m'y chercherez vainement? Nos ſouhaits ne pourront point nous rap-

procher ? Eſt-ce donc à moi à vous rendre malheureux ? Ne ſerai-je donc point délivrée de tant de peines? Jours funeſtes ! ne finirez-vous jamais pour moi ? Je le deſire, je l'eſpere ; je mourrai bientôt. Vous m'avez exhortée à attendre des temps plus heureux : avez-vous pu croire que mon ame fût au-deſſus de tant de maux ? Je ſens que j'y ſuccombe, & je le ſens avec joie. Adieu, mon cher Comte, vous faites tous les malheurs de ma vie ; plût au Ciel que je ne cauſaſſe pas les vôtres ! Souvenez-vous quelquefois d'une infortunée qui ne vivoit que pour vous. Adieu, puiſſe cet adieu n'être pas le dernier ! Hélas ! je vous ai perdu pour jamais, que je me croirois heureuſe de mourir !

LETTRE LXVII.

Il y a trois jours que j'attends inutilement une lettre de vous : ah ! vous ne m'aimez plus ! Tout me manque. Mon unique reſſource étoit dans votre ſouvenir ; je me flattois donc en vain ! Je me ſuis donc trompée quand j'ai cru que mes

malheurs ajouteroient à votre amour. Pouvez-vous m'abandonner, ingrat, lorſque vous ſavez que je meurs pour vous? Vous n'aviez pas long-temps à vous contraindre. Mais pourquoi ſouhaitai-je encore d'être aimée? Quelle eſt mon eſpérance? Dans l'état funeſte où je ſuis, la certitude de votre amour ne peut qu'augmenter mon infortune. Je ne vous verrai plus, pourquoi chercher à nourrir des deſirs qui ne ſubſiſtent aujourd'hui que pour mon tourment? Apprenez-moi à mourir à moi-même. Rendez-moi, s'il ſe peut, mon repos. Barbare! n'eſt-ce donc pas aſſez de votre abſence pour m'accabler? Il falloit pour rendre mes jours plus infortunés, que je ne doutaſſe plus de vous avoir perdu. Vous m'abandonnez! Ah! s'il vous reſte encore de moi un léger ſouvenir, tournez les yeux vers moi, enviſagez ma ſituation. C'eſt peu de ne vous plus voir, ce ſeroit bien moins de mourir; mais, grand Dieu! quel objet s'offre tous les jours à mes regards? Qu'il me reproche de crimes, & qu'il me rappelle douloureuſement votre idée! Vous ne ſauriez concevoir mes malheurs; ils ſont audeſſus de toute expreſſion. Quand même vous m'aimeriez encore, & que vous

ſentiriez notre éloignement comme je le ſens, vous auriez toujours dans votre affliction des reſſources que je ne puis trouver. Vous m'avez perdue; mais vous pouvez pleurer votre perte en liberté; perſonne n'interrompt votre triſteſſe, perſonne ne peut vous interroger ſur le ſujet de vos larmes, vous n'êtes point forcé à montrer de la tendreſſe à quelqu'un que vous n'aimez pas; vous pouvez me donner toutes vos penſées, tous vos regrets; vous ne connoiſſez pas la contrainte, & vous avez le plaiſir d'employer tous vos moments à votre douleur. Infortunée que je ſuis! Ai-je depuis ſix mois joui d'un inſtant de tranquillité? Ah! que ne ſuis-je ſéparée du reſte du monde! Dans la ſolitude, du moins rien ne gêneroit mes ſoupirs. Attachée toute entiere à votre idée, je goûterois la douceur de n'en être point diſtraite. Vous m'avez conſeillé de vous oublier! Ah! quand votre généroſité vous auroit dicté ce conſeil; quand, touché de mes maux, vous vous ſeriez réſolu, pour les faire ceſſer, à n'être plus aimé, que pourriez-vous me rendre à la place de ma douleur? Vous oublier! Quand je le voudrois, penſez-vous que je puſſe y réuſſir? Vous qui,

dans le tumulte du monde, dans la ſolitude, dans la nuit, m'occupez ſans ceſſe? Vous unique objet de tous mes maux, vous enfin dont autrefois l'indifférence n'a pu vous arracher mon cœur! Plus il eſt déchiré ce cœur, plus il ſe remplit de vous. Ah! ſouvenir trop douloureux! moments paſſés dans les plaiſirs! moments perdus à jamais! pour quoi vous offrez-vous à ma mémoire? Vainement je veux les en bannir, ils me ſuivent par-tout. Si le ſommeil, au milieu de mes larmes, ferme un moment mes yeux, ne croyez pas qu'il ſoit pour moi un repos; mes malheurs en deviennent plus vifs; votre image occupe d'abord mes ſens, je vous vois ſenſible, vous partagez ma douleur, j'ai le plaiſir de pleurer avec vous, j'entends votre voix. Souvent ces idées funebres ſe diſſipent. Je me vois avec vous dans ces lieux charmants, où, nous laiſſant emporter à notre paſſion, nous nous livrions à tout ce que l'amour peut inſpirer de plus tendre. Je me trouve dans vos bras, j'entends vos ſoupirs, je vous accable des plus vives carreſſes; vos tranſports excitent les miens, je ne ſuis plus à moi-même, je meurs... mais cette illuſion finit. Toute remplie encore

du trouble où elle m'a jettée, je ne puis me perſuader que ce ne ſoit qu'un ſonge; je vous cherche, je vous appelle, je voudrois croire qu'en effet vous êtes auprès de moi; mes deſirs renouvellés me jettent dans une inquiétude affreuſe, mes pleurs recommencent, je paſſe le reſte de la nuit dans le plus cruel déſeſpoir: le jour ne le diſſipe point. Je ne le vois naître ce jour que pour le déteſter; & la ſeule eſpérance qui me ſoutienne, eſt d'apprendre que vous m'aimez encore. Une ſeule de vos Lettres me calme; je la relis ſans ceſſe. Pourquoi cherchez-vous à m'accabler? Craignez-vous qu'il ne manque quelque choſe à mon infortune? & faut-il que ce qui y met le comble, me vienne d'une main ſi chere? Dans l'état où je ſuis, à qui pourrai-je avoir recours? Et ſi vous m'abandonnez, qui m'aidera à ſupporter les reſtes d'une vie ſi languiſſante? Peut-être que, plein d'une autre paſſion, vous m'avez pour toujours oubliée. Cachez-moi du moins votre infidélité. Par pitié, trompez-moi. Laiſſez-moi ignorer à quel point je ſuis malheureuſe. Que je quitte la vie ſans avoir à me plaindre de vous. N'ayez pas à me reprocher d'en avoir avancé le terme.

Dans votre derniere lettre, vous voulez que je vous oublie, vous ne le voulez que pour en paroître moins perfide. Peut-être vous fais-je injuſtice. Peut-être que rempli encore de mon idée, vous ne trouvez dans mon abſence, que de nouveaux ſujets de m'aimer toujours. Mais je ne vous vois pas, & vous ne m'écrivez plus. Adieu. S'il eſt vrai que je vous ſois toujours chere, n'oubliez pas combien vous me devez de tendreſſe; & ſi je ne vous ſuis qu'indifférente, combien vous me devez de ſoulagement & de pitié.

LETTRE LXVIII.

CIEL! que venez-vous de m'apprendre! Hélas! après les coups dont j'ai été frappée, devois-je croire qu'il me reſtât encore des malheurs à éprouver? Quoi! Madame de***, cette amie ſi généreuſe, ſi conſtante, vient de mourir! Vous l'avez vue comme je ſerai dans peu, & ce malheureux Saint-Fer*** comme vous ſerez peut-être vous-même! Ah! que cette idée me fait frémir! Ce n'eſt pas la perte de ma vie qui

m'effraye; mais, juſte Ciel! que vois-je après moi. Quelle horreur! que de fautes, & quel repentir! Hélas! je la rejoindrai bientôt. Mais que mon ſort ſera différent! Elle eſt morte ſans remords, & ſes derniers moments n'ont point été troublés par les images cruelles qui accompagneront les miens. En perdant ce qu'elle aimoit le mieux, rien ne contraignoit ſa douleur, ſes larmes étoient légitimes; mais quel funeſte état que le mien, puiſque je dois me reprocher juſqu'aux ſoupirs que m'arrachent mes malheurs! enſevelie ſans ceſſe dans les idées les plus noires, je ne trouve dans rien à m'en diſtraire. Votre perte, l'affoibliſſement de ma ſanté, une mort prochaine, des remords dont je ſuis perpétuellement déchirée, mon amour, qui, dans un corps abattu, & dans une ame timorée, s'accroît & vit de ſes tourments. Infortunée dès-à-préſent, craignant encore plus l'avenir, n'oſant me rappeller le paſſé, brûlant du deſir de vous revoir, & ne l'eſpérant plus: c'eſt ainſi que mes jours ſe paſſent. Enchaînée par des bienſéances cruelles, de tous mes malheurs je n'ai pu pleurer que cette morte funeſte, dont Monſieur de M***paroît auſſi pénétré que moi.

Son opiniâtreté à ne me point quitter, ſa pitié, ſon attachement, ces pleurs qu'il répand ſur moi, achevent de me déſeſpérer. Je voudrois être accablée de ſa haine; je voudrois qu'il ne me vît point; je voudrois enfin qu'il me déteſtât autant que je me déteſte moi-même! Je ne le vois jamais ſans frémir. C'eſt en vain que je veux quelquefois, pour m'excuſer ma foibleſſe, me rappeller ſes déſordres; je ſais qu'ils ne peuvent juſtifier les miens, je m'abandonne à toute l'horreur que je m'inſpire: je me flatte quelquefois que mon repentir a pris la place de mon amour; mais je ne puis vous oublier. Que dis-je? vous oublier! Vous régnez au milieu de mes plus triſtes idées. Je crois que vous me regrettez, & je me conſole de mourir. Mais ne pourrois-je pas vous revoir? Ah! ſi vous m'aimiez encore, aurois-je beſoin de vous le demander? Ne ſavez-vous pas que votre vue appaiſeroit mes tourments, ou du moins que j'en mourrois plus contente? Vous ne m'aimez plus; vous ne ſeriez pas ſi tranquille, je vous aurois déja vu. Hélas! & que viendriez-vous faire ici? Pourquoi veux-je vous percer le cœur? Quel ſpectacle j'offri-

rois à vos yeux ! Vous ne pourriez me reconnoître qu'à mon amour, & j'en verrois augmenter mes remords & mon ſupplice. Adieu. Ne m'oubliez jamais, que je vive dans votre cœur ! Vous me devez cette conſolation, puiſque rien n'a pu m'arracher à vous, & que ſi je ne vous avois pas aimé, je me ſerois épargné les malheurs qui m'accablent. Hélas ! ce n'eſt pas que je vous le reproche, peut-être eſt-ce la derniere fois que je vous écris ; ſi cependant le Ciel n'en diſpoſe pas autrement, je vous aſſurerai encore que je ne ceſſerai pas un moment d'être à vous. Adieu, rendez à Saint-Fer*** la lettre que vous trouverez ici. Aidez-le à ſupporter ſon déſeſpoir; mais cachez-lui mon état. Hélas ! vous n'aurez peut-être que trop tôt beſoin des mêmes ſecours.

LETTRE LXIX.

Vous ne ſavez pas dans le temps que vous vous obſtinez à partir, & que vous me donnez de ſi fortes preuves de votre tendreſſe, vous ne ſavez pas que, quelque diligence que vous puiſ-

siez faire, vous n'arriverez que pour me voir expirer. La mort n'eſt-elle pas d'elle-même aſſez douloureuſe, & voudriez-vous, par votre préſence, augmenter les horreurs de la mienne? Croyez-moi; ce ſpectacle funeſte ſeroit trop affreux pour vous; vous ne me verriez pas vous-même, ſans mourir, dans un état ſi déplorable: évitez une image qui ne feroit qu'aigrir votre déſeſpoir, & laiſſez-moi dans ces derniers tourments, en ſupporter ſeule tout le poids. Il faut nous ſéparer pour toujours! tout eſpoir eſt perdu pour nous. Nous ne nous reverrons plus! Recevez ce coup avec fermeté; & puiſque rien ne peut changer nos malheurs, ſoumettez-vous comme moi. Depuis que je vous ai perdu, qu'avois-je à ſouhaiter, que de finir une vie dont tous les inſtants ſont marqués par le déſeſpoir! Mes jours ſont enfin parvenus à leur terme; & puiſque vous m'aimez, puiſque vous pouvez par vous-même juger des maux que je ſouffre, loin de vouloir que je vive, félicitez-moi d'une mort qui m'arrache pour toujours à des tourments cent fois plus épouvantables qu'elle. Peut-être s'il m'avoit été permis de vous revoir, ne vous aurois-je revu qu'infidele? Faut-il

que dans l'état où je ſuis, jouiſſant à peine de la lumiere, cette idée me ſoit ſi douloureuſe? Dans quelles diſpoſitions, grand Dieu! la mort va-t-elle me ſurprendre! que de moments dont je ne devrois me ſouvenir qu'avec horreur, que je me rappelle encore avec plaiſir! Quelle confuſion d'idées! Comment ſe peut-il que devant être occupée de tant de choſes, je puiſſe ſeulement l'être de vous? Je ne ſerai donc bientôt plus! cette perſonne que vous avez tant aimée, qui vous conſacroit tous ſes vœux, victime de ſa paſſion même, & de ſon déſordre, va expier par la mort, ſa foibleſſe & ſon crime! Quelle épouvantable image! Que deviendrai-je! Quels remords, grand Dieu! Seroient-ils inutiles? Adieu, ne m'écrivez plus. Vivez; & s'il ſe peut, vivez heureux. Je ſens que ma fermeté m'abandonne. Cruels moments! Adieu; s'il le faut pour votre repos, oubliez-moi. Hélas! j'ai plus de peine à vous en prier qu'à mourir.

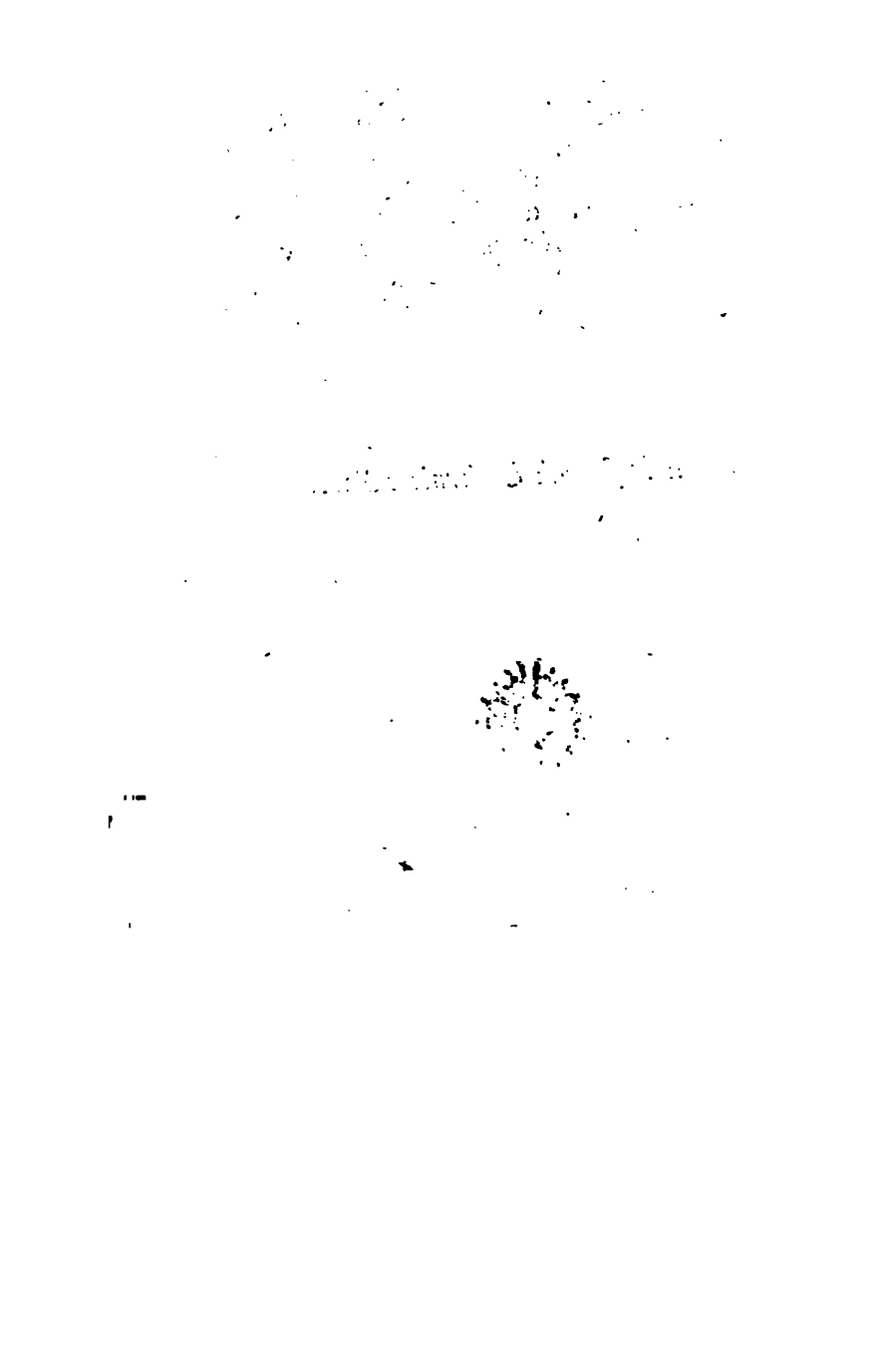
LETTRE LXX.

Il n'eſt plus temps de ſe flatter, le moment approche, je vais vous quitter pour jamais; je ſens que je me meurs. Ce n'eſt plus une femme foible, emportée par ſa paſſion qui vous écrit; c'eſt une infortunée qui ſe repent de ſes fautes, qui les voit avec horreur, qui en ſent tout le poids, & qui cependant ne peut s'empêcher de vous donner encore des preuves de ſon attachement. Triſte reſte de ma foibleſſe, qui, au milieu des horreurs de la mort & de la crainte, me force à penſer à vous. J'ai brûlé vos Lettres; & c'eſt par ce ſacrifice que j'ai commencé à me détacher de la vie. J'ai remis votre portrait en des mains fidelles, & plût à Dieu qu'avec lui j'euſſe perdu tout ſouvenir de vous! Que mon ame ſeroit tranquille, & que je quitterois avec douceur une vie dont vous n'aurez pas rempli tous les inſtants! Objet d'horreur pour moi-même, quelle ſera mon infortune, ſi je ne ſuis pas un objet de pitié! Que

je ſupporterois avec joie mes malheurs préſents, ſi je n'en voyois pas de plus affreux pour moi! La mort va donc pour jamais me fermer les yeux! que de tourments à eſſuyer avant que de finir! que j'en ai encore, & que j'aurois peu de regret à la vie ſi mes maux ſe terminoient à ſa perte! Mais, grand Dieu! que ferai-je? que deviendrez-vous? Je vois dans un avenir dont je ne jouirai pas, des malheurs qui achevent de me tuer. Je vous vois, j'entends vos regrets, je partage votre déſeſpoir, je le ſens. Ah! funeſte idée! Mes larmes ont déja prévenu les vôtres. Je ne puis plus ſupporter ma douleur. Adieu. Puiſſent vos jours être plus fortunés que les miens! Puiſſent mes vœux être exaucés. Adieu. Je vous perds pour jamais. Songez quelquefois à moi; mais ne vous rappellez pas mes foibleſſes. Aſſurez Saint-Fer *** que je meurs ſon amie. Prenez ſoin de lui; qu'il ne vous abandonne pas. Sait-il combien je partage ſon déſeſpoir? Aimez-vous toujours. Mes pleurs & mon ſaiſiſſement m'empêchent de vous en écrire davantage. Plaignez-moi; mais conſervez-vous. Je ne ſerai peut-être plus quand vous recevrez cette

Lettre. Adieu. Il faut ſonger à profiter des moments qui me reſtent. Je ſuis parvenue au dernier de mes jours, & je vais me préparer à recevoir avec fermeté l'heure qui va les terminer. Adieu, adieu, adieu pour jamais.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.



LE

SYLPHE,

OU

SONGE

DE MADAME DE R***.

ÉCRIT PAR ELLE-MÊME

A MADAME DE S***.

LE SYLPHE.

VOUS vous plaignez à tort de mon ſilence, Madame, & ce n'eſt pas aſſez pour accuſer les gens de pareſſe, d'être une fois ſorti de la ſienne. Que je vous ennuyerois ſi mon exactitude vous forçoit quelquefois à m'écrire ! à peine avez-vous le temps de penſer ; conſidérez, peut-être ne l'avez-vous jamais fait, qu'il n'y a pas d'oiſiveté au monde plus occupée que la vôtre. Le tumulte de Paris qui ne vous laiſſe pas le loiſir de former une idée nette ; les plaiſirs qui ſe ſuccedent ſans ceſſe ; la compagnie nombreuſe dont le mêlange amuſe toujours, quelque ridicule qu'il puiſſe être ; les façons de nos honnêtes gens ; l'impertinence & la fadeur de nos petits-maîtres, tant de Cour que de Ville, contraſte bizarre, qui

dans le grand nombre, ſe trouve toujours réuni ; les aventures qui arrivent & qui fourniſſent perpétuellement des occaſions de médiſance ; les occupations de cœur qui divertiſſent, même quand elles n'intéreſſent pas ; le temps de la toilette ſi agréablement rempli pas nos jeunes Sénateurs ; le plaiſir toujours varié que donne la coquetterie, le jeu qui occupe quand la déſertion d'un amant ou les égards pour les bienſéances laiſſent des moments à perdre. Eh comment ! dans cet embarras, pourriez-vous quelquefois ſonger à moi ? Vous me reprochez mon goût pour la ſolitude ; ſi vous ſaviez combien j'ai été agréablement occupée dans la mienne, vous viendriez avec moi prendre part à mes amuſements, quelque peu réels qu'ils ſoient peut-être. Vous vous moquerez de moi, ſans doute, quand je vous avouerai que ces plaiſirs que je vous vante tant, ne ſont que des ſonges ; oui, Madame, ce ſont des ſonges ; mais il en eſt dont l'illuſion eſt pour nous un bonheur réel, & dont le flatteur ſouvenir contribue plus à notre félicité que ces plaiſirs d'habitude qui reviennent ſans ceſſe, & qui nous peſent au milieu même du deſir que nous avons de les bien goûter.

Vous ſavez que de tout temps j'ai ſouhaité avec ardeur de voir un de ces eſprits élémentaires, connus parmi nous ſous le nom de Sylphes; j'ai toujours cru que ce n'étoit point dans le fracas des Villes qu'ils aimoient à ſe produire, & le pourrez-vous croire? Voilà l'idée qui m'entraînoit ſi ſouvent à la campagne, & me faiſoit rejetter ſi fiérement les conteurs de fleurettes: peut-être ſans l'envie que j'avois d'être digne de l'amour d'un Sylphe, aurois-je ſuccombé; car il y en a de jolis de ces conteurs-là: je ne me repens point de ma ſévérité, puiſqu'elle m'a conduite à mon but; c'eſt un ſonge, je ne vous donnerai mon aventure que ſur ce pied-là, il faut ménager votre incrédulité. Cependant ſi c'étoit un ſonge, je me ſouviendrois de m'être endormie avant que de l'avoir commencé; j'aurois ſenti mon réveil, & puis quelle apparence qu'un ſonge eût autant de ſuite qu'il y en a dans ce que je vais vous raconter? comment aurois-je ſi bien retenu les diſcours du Sylphe? il n'eſt pas naturel que j'aye penſé ce que vous allez entendre; toutes les idées que vous y trouverez, ne m'ont jamais été familieres. Oh aſſurément! je n'ai pas rêvé; vous en croirez,

au reſte, ce qu'il vous plaira : quant à moi, je ne me ſervirai pas de ces mots, il me ſembloit, je croyois voir; je dirai, j'étois, je voyois; mais finiſſons ce préambule.

J'étois un des derniers jours de la ſemaine paſſée, retirée dans ma chambre; la nuit étoit chaude, j'étois couchée d'une façon modeſte, pour quelqu'un qui ſe croit ſeul, mais qui ne l'auroit pas été, ſi j'euſſe cru avoir des ſpectateurs. Ennuyée d'une compagnie Provinciale qui m'avoit obſédée toute la journée, je cherchois quelque dédommagement dans un livre de morale, lorſque j'entendis prononcer diſtinctement, quoiqu'à demi-bas, & avec un ſoupir : O Dieu! que d'appas! Ces paroles me ſurprirent; & quittant mon livre, je tâchai, malgré la frayeur qui commençoit à me ſaiſir, de prêter une oreille attentive; n'entendant plus rien dans ma chambre, je crus m'être trompée, & m'imaginai que mon eſprit diſtrait m'avoit rendu préſent ce que je venois de lire : cependant il n'y avoit pas d'apparence qu'il dût ſe trouver avec de la morale; d'ailleurs, dans ce moment, je ne rêvois à rien qui pût y convenir. J'étois encore plongée dans ces réflexions, lorſque

que j'entendis plus distinctement que la premiere fois : O mortels ! êtes-vous faits pour la posséder ? quelque flatteuse que fût cette exclamation, elle redoubla ma peur ; & rentrant précipitamment dans mon lit, je me mis le drap sur la tête, demi-morte, & dans l'état affreux où peut se trouver une femme peureuse. Ah, cruelle ! s'écria-t-on alors, pourquoi vous dérober à ma vue ? que craignez-vous de quelqu'un qui vous adore, & qui malheureusement pour lui est si respectueux, qu'il n'ose employer la violence pour vous voir ? repondez-moi du moins, ne mettez pas mon amour au désespoir. Hélas ! repris-je d'une voix étouffée, que pourrois-je répondre dans l'état où une aventure si surprenante me réduit ? mais que pouvez-vous craindre avec moi, replique-t-on ? je vous ai déja dit que je vous adore ; rassurez-vous, je ne me montrerai pas ; & quoique ma vue pût bannir la crainte de votre ame, je ne veux pas vous exposer encore à la surprise qu'elle vous causeroit. Remise un peu par ces paroles, je releve doucement mon drap, je vis qu'il ne s'agissoit que d'une déclaration d'amour, & je me souvins que j'en avois soutenu plus d'une avec fierté. Je n'ai pas l'ame foible,

& je crus d'ailleurs n'avoir rien à redouter d'une aventure qui commençoit de cette ſorte. Cependant on étoit amoureux, j'étois ſeule, & dans un état où j'avois tout à craindre de quelqu'un d'entreprenant, & à qui je ſuppoſois plus de force qu'à un homme. Cette réflexion m'inquiéta ; je vis tout d'un coup le riſque que je courois, & le vis avec d'autant plus de peur, que je ne trouvois pas de moyen de le prévenir. Voilà de ces fâcheuſes occaſions où la vertu ne ſauve de rien ; j'imaginai auſſi que c'étoit un eſprit qui me parloit, & d'abord je le jugeai impalpable ; cependant cet eſprit étoit ſenſible, il m'aimoit : qu'eſt-ce qui l'auroit empêché de prendre un corps ? ces différentes idées me tenoient dans une irréſolution qui ne finiſſoit pas, lorſque la voix reprenant : je ſais tout ce qui ſe paſſe dans votre ame, ma belle Comteſſe ; je ſerai reſpectueux, nous ne ſommes entreprenants que quand nous ſommes aimés. Bon, dis-je en moi-même, je ne crois pas que je te mette jamais à portée de me manquer de reſpect. N'en répondez pas, dit la voix, nous ſommes des amants un peu dangereux, nous ſavons tout ce qui ſe paſſe dans le cœur d'une femme ; elle ne ſauroit former de

desirs que nous ne satisfassions; nous entrons dans tous ses caprices, nous vieillissons ses rivales, & nous augmentons ses charmes; nous connoissons toutes ses foiblesses; & quand elle pousse un soupir d'amour, que la nature dans un moment de distraction se trouve la plus forte, nous le saisissons; en un mot, la plus légere idée de tentation devient par nos soins tentation violente, & bientôt satisfaite; avouez que si les hommes avoient notre science, il n'y auroit pas une femme qui leur échappât. Ajoutez à cela que notre invisibilité est contre les maris jaloux, ou les meres ridicules, d'une ressource merveilleuse; point de précautions pour prévenir les leurs; point d'yeux surveillants qu'on ne trompe avec ce secret; mais de grace, ajouta-t-il, cessez de vous cacher à mes yeux; cette complaisance ne vous engage à rien, puisque vous ne me verrez que quand vous le voudrez, & que vos sentiments pour moi dépendent uniquement de vous. A ces mots, je me montrai, & l'esprit, car c'en étoit un, fit à ma vue un cri qui pensa me faire rentrer sous le drap; je me rassurai pourtant. Ah! s'écria-t-il, en me voyant, que de beautés! quel dommage qu'elles fussent des-

tinées à un vil mortel ! il eſt impoſſible qu'elles m'échappent. Quoi ! vous croyez, lui dis-je, que je ne vous échapperai pas ! Oui, ſans doute, je le crois. Je trouve, répris-je, bien de la préſomption dans cette idée. Vous vous trompez, il y en a beaucoup moins que de connoiſſance de votre cœur : toutes les femmes ont la même façon de penſer, les mêmes mouvements, les mêmes deſirs, la même vanité, &, à peu de choſes près, les mêmes réflexions, & ces réflexions toujours foibles, quand il s'agit de combattre le penchant. Mais la vertu, lui dis-je, croyez-vous qu'elle ſoit inutile ? Elle ne devroit pas l'être, reprit-il, & cependant j'imagine que vous lui donnez peu d'exercice. C'eſt trop mal penſer de nous, repris-je, de nous croire incapables de la moindre réflexion. Non, répondit-il, je crois que vous réfléchiſſez; mais que votre cœur plus vif & plus prompt, échappe à la réflexion, & vous détermine plutôt pour le ſentiment que pour la raiſon. Ce n'eſt pas que vous ne penſiez aſſez bien, pour connoître ce qu'il faut éviter; il s'éleve des combats dans votre cœur, vous les ſoutenez pendant quelque temps, & vous ſuccombez enfin avec

cette consolation, que si votre cœur s'étoit trouvé moins fort que vous, vous auriez remporté la victoire. Croyez-vous donc, repris-je, que nous ne puissions jamais vaincre notre penchant. Sommes-nous si cruellement esclaves de nos passions, que rien ne puisse les réprimer? Cet article seroit, répondit-il, d'une trop longue discussion; je crois qu'il n'est pas possible de trouver des femmes vertueuses; mais autant que j'en ai pu juger par votre commerce, la vertu n'est pas ce qui vous amuse le plus : vous savez qu'il en faut avoir, & il me semble que vous ne cédez à cette nécessité qu'à regret. Une chose qui me paroît autoriser mon sentiment, est la tristesse, & la mauvaise humeur qui regnent sur le visage d'une femme vertueuse, d'une prude, de ces personnes qui se sont fait de la vertu par orgueil, pour avoir le plaisir d'insulter aux foiblesses de leur sexe. Il est des temps où elles payent ce plaisir bien chérement, & qu'elles voudroient pouvoir y renoncer. Mais comment faire? c'est une vertu affichée qu'il faut soutenir; elles en gémissent en secret; toujours tentées, elles se feroient bientôt un délice de la tentation qui les tourmente, si elles pou-

voient être ſûres que leurs foibleſſes fuſſent ignorées. Leurs crieries perpétuelles contre les plaiſirs, prouvent moins la haine qu'elles leur portent, que le regret qu'elles ont de s'en être privées, par une vanité mal entendue : ajoutez à cela qu'il eſt rare qu'une jolie femme ſoit prude, ou qu'une prude ſoit jolie femme; ce qui la condamne à ſe tenir juſtement à cette vertu que perſonne n'oſe attaquer, & qui eſt ſans ceſſe chagrine du repos dans lequel on la laiſſe languir. Mais penſez-vous, lui dis-je, que toutes les femmes ſoient prudes; les hommes, répondit-il, ſeroient bien malheureux s'il n'y avoit que des femmes de ce caractere. Cependant, repris-je, ils veulent que nous ſoyons vertueuſes. C'eſt, dit-il, un raffinement de goût chez eux de devoir à leurs ſéductions l'anéantiſſement d'une choſe qui leur a tant coûté à établir dans votre ame, & qui vous ſied bien, quoique vous en diſiez : non cette vertu farouche qui n'en eſt que la grimace, mais celle que j'imagine, & que je ne puis vous peindre, parce que je n'en ai point encore trouvé de cette ſorte. Qu'eſt-ce donc, lui demandai-je, que les hommes appellent vertu? La réſiſtance que vous oppoſez à leurs deſirs,

& qui naît de votre attention ſur vos devoirs. Et quels ſont-ils, repris-je, ces devoirs? Ils étoient immenſes, repliqua-t-il; mais comme vous les abrégez chaque jour, je crois qu'il ne vous en reſtera plus à obſerver; aujourd'hui ils ne conſiſtent plus que dans la bienſéance, encore n'eſt-elle pas exactement ſuivie. Ce dérangement durera-il long-temps, lui demandai-je? Tant, répondit-il, que les femmes croiront la vertu idéale, & le plaiſir réel, & je ne vois pas d'apparence qu'elles changent de façon de penſer. D'ailleurs, il n'y a point de femme qui n'ait quelque foible; & ce foible, quelque bien déguiſé qu'il ſoit, n'échappe jamais à la recherche opiniâtre de l'amant. La voluptueuſe ſe rend au plaiſir des ſens. La délicate, au charme de ſentir ſon cœur occupé. La curieuſe, au deſir de s'inſtruire. Il en coûteroit trop à l'indolente pour refuſer. La vaine perdroit trop, ſi ſes appas étoient ignorés; elle veut lire dans la fureur des deſirs d'un Amant, l'impreſſion qu'elle peut faire ſur les hommes. L'avare cede au vil amour des préſents. L'ambitieuſe, aux conquêtes éclatantes, & la coquette, à l'habitude de ſe rendre. Vous êtes bien ſavant, lui dis-je; c'eſt répondit-il,

que j'ai voyagé de bonne heure. Mais ne commencez-vous pas à vous endormir? cette grande envie de philoſopher ne ſied pas dans cette rencontre, & je ſuis ſûr qu'actuellement vous me prenez pour un Sylphe des plus novices. Qui ſait ſi mal profiter de moments auſſi doux que ceux que je paſſe auprès de vous, ne mérite pas qu'on les lui donne. Un Sylphe amoureux, parler morale! en bonne foi, me pardonnerez-vous d'avoir ſi mal employé mon temps? Je ne ſais pas, repris-je, quel autre uſage vous en voudriez faire; vous m'avez piquée, & je ſerai bien-aiſe de vous prouver qu'il y a de la vertu. C'eſt-à-dire, répondit-il en riant, que vous n'en aurez que par contradiction. Je ne doute cependant pas que vous n'en ayez; & ſi je ne vous ai pas dit là-deſſus tout ce que je penſe, c'eſt qu'une auſſi belle perſonne que vous, offre tant de choſes à louer, qu'on n'a pas auprès d'elle le temps de vanter celle-là. Je ne vous pardonne pourtant pas de l'avoir oubliée, lui dis-je; vous m'aimez, je vous en ferai bien repentir. Ma belle Comteſſe, répondit-il, on dit à une belle qu'elle a des agrémens, parce qu'en le lui répétant ſouvent, c'eſt une façon polie de l'exhorter

à en faire uſage; mais ira-t-on la faire ſouvenir de ſa vertu, quand il eſt de notre intérêt qu'elle l'oublie? Au reſte, point de menaces, toutes ces fineſſes ſont bonnes avec les hommes; mais ſongez que vous ne pouvez me tromper. Cela eſt embarraſſant, & je ne m'étonne pas de vous voir rêver: un Amant qui ſait tout ce qu'on penſe, qui pénetre tout, avec lequel on n'a aucune reſſource, eſt quelque choſe de bien incommode. En ce cas, répondis-je, je puis ne point eſſuyer cette fatigue, je ne vous aimerai pas. Vous n'en ferez rien, dit-il; pour éviter de m'aimer, il faudroit que vous me diſſiez bien ſérieuſement de ceſſer de vous voir. Qui plus eſt, il faudroit le vouloir, & c'eſt ce que vous ne voudrez pas. Curieuſe comme vous l'êtes, vous ne pourrez jamais vous empêcher de voir la fin de cette aventure. Vous êtes préciſément avec moi, dans le cas où ſont toutes les femmes dans les commencements d'une paſſion. Elles ſavent que pour ne pas ſuccomber, il faudroit fuir; mais la paſſion plaît; elle échauffe le cœur, éteint les réflexions, la ſéduction eſt continuelle, le retour ſur ſoi-même, momentané, le plaiſir redouble, la vertu diſparoît, l'Amant reſte, comment

fuir? & assurément, vous ne fuirez pas. Vous me paroissez un peu trop sûr de votre conquête, répondis-je; je voudrois un Amant plus respectueux, & dont les desirs plus timides me ménageassent davantage. C'est-à-dire, interrompit-il, que vous voudriez que je perdisse un temps qui m'est précieux, je ne suis point fait à cela. Les femmes, sans doute, ne vous y ont point accoutumé! Non assurément, reprit-il. Et vous avez plu par-tout où vous avez adressé vos vœux? Par-tout, non, repliqua-t-il; j'ai été souvent obligé de changer de forme pour me faire aimer; la premiere personne qui me plut, étoit une jeune innocente qui avoit encore peur des esprits; je m'avisai de lui parler la nuit, je pensai la faire mourir. J'eus beau lui dire que j'étois un esprit aérien, que nous étions beaux, bien faits; l'énumération que je lui fis de nos bonnes qualites, ne la rendit que plus craintive; & si je n'avois pris la figure de son Maître de musique, j'étois perdu. Celle à laquelle je m'adressai ensuite, étoit une Dame d'une grande condition, fort ignorante, qui ne comprit rien non plus aux substances célestes, & qui ne voulut pas imaginer que je pusse être un corps soli-

de ; cette idée me fit auprès d'elle un tort conſidérable. Ne pouvant la vaincre malgré elle-même, je crus qu'en prenant la reſſemblance d'un fort aimable homme qui l'aimoit, je pourrois la ramener ; je perdis mon temps. Enfin, ne ſachant plus que faire, je me mis à ſon ſervice, & me traveſtis ſi bien, qu'elle ne m'auroit j'amais pris pour un eſprit élémentaire ; & voyez la biſarrerie ; je réuſſis. En Eſpagne, je trouvai une femme qui, après m'avoir vu, ne voulut pas de moi, & me préféra ſon amant ; je n'ai pas encore eu ce chagrin en France. Le détail de mes aventures ſeroit trop long. Je ne dois cependant pas oublier une femme ſavante, dont les études avoient eu pour principal objet l'Aſtronomie & la Phyſique. Je la vis, & lui dis qui j'étois ; je ne l'effrayai pas ; mais quoiqu'avec des efforts incroyables, je ne la perſuadai point. Comment, diſoit-elle, eſt-il poſſible, ſi vous êtes dans votre région, matiere corporelle, que notre air ne vous ait point étouffé en deſcendant parmi nous ; & ſi votre être n'eſt qu'un compoſé de vapeurs fines qui ne peuvent réſiſter aux impreſſions de l'air, & que le moindre vent peut diſſoudre, à quoi pouvez-vous être bon ici ? Loin de réfu-

ter cet argument par des diſcours, je la priai de m'admettre aux preuves; elle y conſentit; déterminée, ſans doute, par le peu de riſque qu'elle crut y courir, ou, ſuppoſé qu'il y en eût, par le plaiſir d'avoir trouvé dans la Phyſique élevée, quelque choſe d'extraordinaire que tout le monde ne ſut pas. J'eſſayai donc de la convaincre; mais dans le temps que je devois eſpérer qu'elle cédoit à la force de mes raiſons: Ah, Dieu! quel ſonge! s'écria-t-elle. Avez-vous jamais vu d'incrédulité plus opiniâtre? Je ne me rebutai pas d'abord; mais voyant qu'à quelque heure, & de quelque façon que je lui parlaſſe, elle s'obſtinoit, ainſi que vous le ferez, ſans doute, à me traiter de chimere & de ſonge, je m'ennuyai de lui donner matiere à rêver, & la quittai, quoiqu'elle me fît eſpérer une converſion prochaine. Mais vous, ajouta-t-il, ne ſeriez-vous pas auſſi incrédule? Je ne ſerois pas du moins ſi curieuſe, lui répondis-je; je ſuis perſuadée que je rêve; mais contente du plaiſir que ce ſonge me donne, je ne veux pas ſavoir s'il pourroit être vérité. Et moi, reprit l'eſprit, je ſens que tout devient trop vérité auprès de vous. Je ne veux plus m'expoſer au danger de voir vos charmes, je pars

assez malheureux pour n'avoir pu me faire aimer de vous, je vais me dérober aux rigueurs que votre cruauté me prépare. Que vous êtes impatient! Comment voulez-vous que je vous aime? Sais-je seulement ce que vous êtes? Avez-vous eu, repliqua-t-il, la curiosité de le demander? Hélas! répondis-je, j'ai craint de vous fâcher en vous le demandant; cette peur & celle que vous ne fussiez pis qu'un esprit, m'ont contrainte; mais puisque vous me le permettez, qu'êtes-vous? Vous, dit-il, qui croyez-vous que je sois? Je vous crois, repris-je, Esprit, Démon, ou Magicien. Mais sous quelque espece que je vous imagine, je vous crois quelque chose de fort aimable & de fort singulier. Voudriez-vous me voir, répondit l'esprit? Non, dis-je, il n'est pas temps; répondez de grace à mes questions, qu'êtes-vous? Je suis un Sylphe. Un Sylphe, m'écriai-je avec transport! Un Sylphe! Oui, charmante Comtesse; les aimeriez-vous? Si je les aime, grand Dieu! Mais vous me trompez, il n'en est point; ou s'il en est, qu'est-ce que les mortels peuvent pour votre bonheur, & comment une essence aussi céleste que la vôtre, peut-elle descendre au commerce des hom-

mes? Notre félicité, dit-il, nous ennuye quand nous ne la partageons avec perſonne, & tout notre ſoin eſt de chercher quelque objet aimable qui mérite de nous attacher. Mais, interrompis-je, j'ai lu que les Sylphides étoient ſi belles, pourquoi...? Je vous entends, dit-il, pourquoi ne nous pas attacher conſtamment à elles? Nous ne les touchons pas aſſez; elles nous voyent trop, & ce n'eſt jamais que par raiſon, & pour ne pas laiſſer perdre la race de Sylphes, qu'elles nous accordent quelques faveurs; la même conſidération nous détermine; & comme vous voyez, cela ne doit pas former entre nous des liens fort tendres. C'eſt à-peu-près agir comme vous autres humains quand vous êtes mariés. Nous cherchons des femmes qui nous tirent de notre léthargie, comme elles cherchent de leur côté des hommes qui les dédommagent de l'ennui que nous leur cauſons. Toutes ces choſes ſont réglées entre nous, & nous nous laiſſons de part & d'autre aller à notre penchant ſans jalouſie & ſans mauvaiſe humeur. Vous rêvez, ajouta-t-il; avouez que c'eſt une choſe gracieuſe que d'avoir un Sylphe pour amant. Il n'eſt point, comme je vous l'ai dit, de fantaiſie que nous ne

ſatisfaſſions, de biens dont nous ne comblions ce que nous aimons ; plus eſclaves qu'amants, nous ſommes ſoumis à toutes ſes volontés, incommodes dans un point ſeulement. Quel eſt-il, demandai-je bruſquement ? Nous exigeons de la conſtance, & je veux bien vous avertir que la mort la plus cruelle ſuit toujours avec nous la moindre apparence d'infidélité. Miſéricorde, m'écriai-je ! je renonce à vous pour jamais. L'eſprit à ce diſcours fit un éclat de rire qui me fit remarquer la ſimplicité de ma peur. Vous riez, mon Sylphe, lui dis-je. Je ris, reprit-il, de ce qu'il n'y a point de femmes qui ne ſe révoltent ſur cet article, & qui n'aiment mieux renoncer à tous les avantages que notre poſſeſſion leur aſſure, qu'à leur inconſtance naturelle. Vous vous trompez, lui dis-je, ne voulant point être inconſtante, je n'ai rien à redouter, & cependant l'idée de ne la pouvoir devenir ſans riſque, m'afflige ſenſiblement. Vous croirez toujours ne devoir mon attachement pour vous qu'à la crainte du châtiment, vous m'en aimerez moins. Pouvez-vous le croire, répondit-il ? ſi nous ſommes gênants pour les femmes diſſimulées, parce que nous ſavons tout ce qu'elles penſent, celles

qui ont le cœur bon & droit, doivent être charmées que rien ne nous échappe; nous leur tenons compte de ces délicateſſes de l'ame, de ces ſentiments fins que la ſtupidité & l'indolence des hommes n'apperçoivent pas; & plus nous connoiſſons leur amour, plus leur bonheur eſt parfait. Ne croyez cependant pas que la condition que je propoſe ſoit ſi terrible. Les Sylphes ſont à tous égards ſi fort au-deſſus des hommes, qu'il s'en faut bien que ce ſoit un ſupplice de les aimer conſtamment. J'imagine que l'ennui d'une habitude où le cœur languit, eſt la ſeule choſe qui détermine une femme vers l'inconſtance : elle ne voit plus dans un amant ces deſirs tumultueux, leſquels, ſoit qu'elle les rebutât, ſoit qu'elle voulût les ſatisfaire, l'amuſoient également. Ce n'eſt plus qu'un homme ennuyé qui s'excite par bienſéance, qui dit nonchalamment qu'il aime, qui le prouve avec plus d'embarras encore, & dont le viſage muet & glacé n'aide jamais à perſuader ce que ſa bouche prononce. Que fera une femme en pareil cas? Par un honneur vain & mal entendu, paſſera-t-elle le reſte de ſa jeuneſſe dans un lieu qui ne fait plus ſon bonheur? Elle change, & fait bien. On

lui fait un crime de ce qu'elle change la premiere : c'eſt qu'elle ſent plus vivement que les hommes, & qu'elle n'a pas de temps à perdre. D'ailleurs, c'eſt ſouvent par bonté pour celui qu'elle a aimé ; elle le voit languir auprès d'elle ſans pouvoir ſe réſoudre à la quitter, parce qu'il craint de ſe déshonorer ; elle lui fournit un prétexte, & ſe charge du crime. C'eſt un procédé bien généreux, & que les hommes ne méritent pas ; car ils ont l'impertinence de s'en fâcher. Les Sylphes, lui demandai-je, ne ſont donc pas ſujets à l'ennui & au dégoût ? ils ſont, ſans doute, auſſi conſtants qu'ils exigent qu'on le ſoit pour eux ? Du moins, répondit-il, quand ils changent, c'eſt ſi ſubitement, qu'on n'a pas le temps de s'en défier ; on les voit encore amoureux un quart-d'heure avant qu'ils diſparoiſſent. Mais quelqu'un qui s'en défieroit, & qui changeroit avant eux, lui dis-je, oubliez-vous que... ah ! je m'en ſouviens. Vous êtes de cruelles gens, de nous priver de toutes nos reſſources. Quand, repartit-il, vous n'auriez point l'objet de la mort devant les yeux, vous ne voudriez point changer. Le meilleur moyen d'empêcher une femme d'être inconſtante, eſt de ne lui

pas donner le temps d'appuyer ſur un caprice; mais ce ſoin ſeroit trop fatiguant pour les humains, & ce n'eſt qu'aux Sylphes qu'il appartient de ſavoir employer tous les inſtants, & de prévenir ces fantaiſies momentanées qui naiſſent dans votre cœur. Je crois, lui dis-je, qu'avec ces talents heureux que vous attribuez aux Sylphes, on peut encore ſe dégoûter d'eux; il eſt bon de nous laiſſer deſirer quelquefois, il eſt des temps où nos réflexions ſur nos plaiſirs nous amuſent plus que tous les empreſſements d'un amant; d'ailleurs, vous avouerez que des ſoins perpétuels fatiguent, & ce ſeroit aſſez pour m'empêcher de vous deſirer, que la certitude de ne vous deſirer jamais vainement: ce ſentiment eſt aſſez ſingulier, repartit-il, & je doute qu'il ſoit vrai. Croyez qu'avec nous on n'a pas le temps de faire ces réflexions; vous devenez Sylphides par notre commerce, & participant à notre ſubſtance, le ſoin de répondre à nos empreſſements devient auſſi léger pour vous, qu'il l'eſt pour elles. Vous ſavez lever toutes les difficultés, lui dis-je; mais quand vous quittez une femme, lui reſte-t-il quelque eſſence de vous? quelquefois par

bonté, répondit-il, nous lui en enlevons une partie, par malice ſouvent nous la lui laiſſons toute entiere. Ce procédé n'eſt pas bon, repris-je. Je conviens, dit-il, que nous pourrions nous diſpenſer de laiſſer après nous des deſirs que nous ſeuls pouvons éteindre; mais nous ne connoiſſons que cela pour être regrettés, & c'eſt un plaiſir qui nous touche. Vous rêvez. Il eſt vrai, dis-je, je rêve que je connois dans le monde nombre de femmes Sylphides. Oh! vraiment, me dit-il, comme c'eſt à la Cour que nous faiſons nos plus grands coups, il n'eſt pas difficile d'y connoître nos traces; mais il me ſemble que cette eſpece de malice ne vous effraye pas tant que la mort ſur laquelle vous vous êtes tantôt récriée; elle a pourtant des inconvénients. Je les crains; mais je puis les éviter. En ne m'aimant pas, dit le Sylphe, vous n'y gagnerez rien, c'eſt auſſi la punition de celles qui nous réſiſtent. Eh! grand Dieu, m'écriai-je, de quel côté fuir? Laiſſons tout ce badinage, reprit le Sylphe. Oh! aſſurément nous le laiſſerons, me récriai-je toute effrayée, point de commerce, M. le Démon: ſi vous vouliez m'engager à vous

donner l'immortalité, il falloit me cacher la perverſité de votre caractere, & les riſques qui ſuivent les engagements qu'on prend avec vous. Expliquons-nous, répondit-il; je vois que l'eſprit imbu des rêveries que le Comte de Gabalis a débitées, vous croyez que vous pouvez nous donner l'immortalité, c'eſt-à-dire, que vous faites ce que la nature n'a pas jugé à propos de faire; je penſe encore que, ſelon ces belles idées, vous nous croyez ſoumis aux foibles lumieres de vos ſages, & que nous deſcendons à leurs évocations : quelle apparence qu'une eſſence ſupérieure à celle de l'homme ait beſoin d'être inſtruite par lui, & puiſſe être forcée à lui obéir? Pour l'immortalité que vous prêtendez pouvoir nous donner, cette imagination eſt encore ridicule, puiſqu'il eſt à préſumer qu'un commerce fréquent avec une ſubſtance inférieure, aviliroit la nôtre, loin de lui donner de nouvelles forces; je vois, lui répondis-je, que j'ai été trop crédule; mais je n'en ſuis pas plus diſpoſée à vous aimer, je vous crains. Raſſurez-vous, reprit-il; quant à la mort dont je vous ai menacée, nous n'en venons pas toujours à cette extré-

mité; ſouvent nous changeons nous-mêmes, & vous pouvez alors rentrer dans vos droits; mais nous ne voulons pas plus qu'on nous prévienne que vous-mêmes quand vous êtes engagées; ce ſont des affronts que vous ne pardonnez point, & notre vanité eſt auſſi ſenſible que la vôtre. Quant à l'autre châtiment, à moins que vous ne me le demandiez vous-même, je vous l'épargnerai. Voyez, conſultez-vous, congédiez-moi bien ſérieuſement, ou acceptez les conditions que je vous propoſe. Comment voulez-vous, répondis-je, que je puiſſe aſſurer de ma tendreſſe quelqu'un que je ne connois pas, que je n'ai pas vu? je ne déſavoue pas que vous ne me plaiſiez déja un peu; mais ſi malheureuſement vous n'étiez qu'un Gnome (*)... N'en dites point de mal, interrompit le Sylphe: il eſt vrai qu'ils ne ſont pas d'une figure avantageuſe; mais ils ne laiſſent pas de nous dérober bien des conquêtes; ils ſont parmi nous ce que les Financiers ſont parmi les hommes, & ce n'eſt pas ce que votre ſexe conſi-

(*) Eſprits habitants de la terre, gardiens des tréſors.

dere le moins. Tous les jours même ils nous enlevent nos Sylphides. Comment! lui demandai-je, une eſpece auſſi ſupérieure que la leur, eſt-elle ſenſible aux préſents? Oui, dit-il, elles prennent des Gnomes pour donner à leurs amants; & quand ce ſoin ne les obligeroit pas à répondre à la paſſion de ces eſprits hideux, elles ſont femelles, & par conſéquent capricieuſes; le changement les amuſe, & la bizarrerie de leur goût eſt pour elles un plaiſir d'autant plus touchant, qu'il peut leur être reproché. Mais, ma belle Comteſſe, ne voudrez-vous point me faire des queſtions plus intéreſſantes; & votre curioſité s'arrêtera-t-elle toujours ſur d'auſſi petits objets, que ceux ſur leſquels je l'ai ſatisfaite? ne me permettez-vous donc point de me montrer? Ah, mon Sylphe! m'écriai-je, que je crains votre préſence! Que ne la ſouhaitez-vous! dit-il en ſoupirant. Je ne répondis moi-même que par un ſoupir. En ce moment une lueur extraordinaire remplit ma chambre, & je vis au chevet de mon lit le plus bel homme qu'il ſoit poſſible d'imaginer, des traits majeſtueux, & l'ajuſtement le plus galant & le plus noble. Sa vue m'étonna, mais

ne m'effraya pas. Eh bien, dit-il, en ſe jettant à genoux devant moi avec un air plein d'amour & de reſpect; eh bien, charmante Comteſſe, pourriez-vous me jurer fidélité? Oui, mon cher, mon aimable Sylphe! mécriai-je, je vous jure une ardeur éternelle, je ne redoute plus que votre inconſtance. Mais comment ai-je pu mériter?... Votre mépris pour les hommes, & la paſſion ſecrete que vous aviez pour nous, me dit-il, ont déterminé la mienne; elle eſt plus tendre que vous ne penſez; je pouvois vous ſuſciter un ſonge, & me rendre heureux malgré vous; mais je penſe avec plus de délicateſſe, & n'ai voulu rien devoir qu'à votre cœur. Hélas! je montrai peut-être dans ce moment trop de foibleſſe à mon Sylphe; mais je l'adorois. Que vous êtes charmant, lui dis-je; mais que je ſerois malheureuſe ſi vous n'étiez qu'une illuſion! eſt-il bien vrai que?... Ah... vous êtes palpable!

J'en étois-là, Madame, avec mon Sylphe, & je ne ſais ce qui ſeroit arrivé de mon égarement & de ſes tranſports, ſi ma femme de chambre, qui entra dans le moment, ne l'eût pas effrayé; il s'envola; je l'ai depuis vainement

rappellé ; ſon indifférence pour moi me fait penſer que ce n'eſt qu'une agréable illuſion qui s'eſt préſentée à mon eſprit : mais n'eſt-il pas dommage que ce ne ſoit qu'un ſonge ?

FIN.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01640 8067